

U N

HOMME DE BIEN

A Monsieur et madame de Blossac,
Hommage de reconnaissante affection

Hippolyte Violon

OUVRAGES D'HIPPOLYTE VIOLEAU

Loisirs poétiques , 3 ^{me} édition à l'usage des maisons d'éducation, approuvée par S. E. le cardinal de Bonald et Mgr. l'évêque de Quimper. 2 vol. in-12. fr. 3 50	
— 4 ^{me} édition complète. 2 vol. in-12	3 50
Livre des Mères et de la Jeunesse , ouvrage couronné par l'Académie Française. 3 ^{me} édition	
1 vol. in-12.	2 »»
Paraboles et Légendes , approuvées par Mgr. l'évêque de Quimper. 1 beau vol. grand in-18. 3 »»	
Soirées de l'ouvrier , ouvrage couronné par l'Académie Française. 3 ^{me} édition, 1 vol. in-12. 1 50	
— 4 ^{me} édition, 1 vol. in-18	1 »»
La Maison du Cap . 3 ^{me} édition, 1 vol. in-12.	2 »»
Pèlerinage de Bretagne (Morbihan). 2 ^{me} édition, 1 vol. in-12.	
1 vol. in-12.	2 »»
Amice du Guerneur . 1 vol. grand in-18	2 50
Veillées bretonnes . 2 ^{me} édition, 1 vol. in-12.	2 »»
Nouvelles veillées bretonnes . 1 vol. in-12	2 »»
Souvenirs et Nouvelles . 2 vol. in-12	4 »»
Récits du Foyer . 2 vol. in-12	4 »»

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

UN

HOMME DE BIEN

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE
ET MORALE

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU.

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

1864

UN

HOMME DE BIEN

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET MORALE.

I

Un de nos écrivains les plus connus se plaignait amèrement, il y a peu d'années, de ne plus trouver autre chose, autour de lui, sur des lèvres de vingt ans, que le froid dédain, la légèreté railleuse, le dénigrement de toutes les supériorités. Effrayé de l'état moral d'une société où la jeunesse, à part quelques exceptions heureuses, se suffit à elle-même dans la licence ou la puérilité de ses plaisirs, il déplorait la perte de l'admiration, de l'enthousiasme, de ces primeurs de la vie si nécessaires pour élever les âmes et les pousser par l'émulation dans la route du bien. Remontant des corrompus aux corrupteurs, l'écrivain dont je parle nommait Alfred de Musset et Henri Heine ; mais, hélas ! s'il est incontestable que

ces talents dévoyés ont prêché sur tous les tons, le mépris universel, il n'est pas moins certain que d'autres célébrités, en apparence d'un caractère plus grave, ne se sont pas épargnées au même enseignement par des mémoires, des confidences intimes d'une nature aussi délétère. Un mot terrible par la vérité qu'il constate et les conséquences qu'il laisse entrevoir, échappait à Joubert, affligé comme nous d'une situation qui rappelle sur bien des points la décadence et la chute de Rome païenne. Ce mot ou plutôt ce gémissement le voici :

« — Etre capable de respect est aujourd'hui pres-
» que aussi rare qu'en être digne. — »

Et, cependant, où manque le respect de soi-même et le respect des autres, les liens sociaux comme les liens de famille n'ont plus de solidité. — Si la force, si la ruse remplacent par un joug avilissant le frein salutaire d'une autorité légitime et vénérable, ni la force ni la ruse n'ont la durée, parce qu'il faut à l'ordre un principe de vie puisé à des sources généreuses. De là, aux époques où les caractères manquent généralement de simplicité et de grandeur, de continuelles terreurs, pour le lendemain, l'incurable pressentiment d'un réveil sinistre. Plongé dans l'ivresse des sens on chante, on rit, pendant que le vin coule et que les profanations s'accumulent, mais l'inquiétude est au fond des cœurs : pas un, pas un seul qui ne sente qu'aux heures de bouleversements et de crises suprêmes le mépris de tout et de tous ne sera jamais pour personne une protection.

Essayer de ramener au sentiment du respect, des hommes engourdis dans les hontes du matérialisme, des hommes intéressés à ne reconnaître nulle part une élévation qui n'est pas en eux, serait un noble effort pour l'écrivain qui aurait quelque chance de réussir. Cette chance, comment l'espérer ? Heureusement qu'en dehors de ceux dont le mal paraît incurable, il est aussi des jeunes gens qui ne cèdent à l'indifférence commune qu'à la suite de cruels mécomptes, et c'est à ces jeunes gens qu'il serait encore possible de songer sans trop de présomption. Rien, en effet, de moins surprenant que leur insouciance plutôt attristée que railleuse. La beauté morale les attirait ; ils croyaient la voir où elle n'était point, et si, actuellement, ils ne la reconnaissent plus où elle est, s'ils vont même jusqu'à douter de son existence, l'excès de leur confiance première excuse en partie l'injustice de leur dédain ou de leurs soupçons. Mieux que des traités qu'on ne lit plus, des études biographiques, des études sincères comme celles qui ont été consacrées, dans ces derniers temps au Révérend Père de Ravignan, à la sœur Rosalie, à M^{me} Swetchine conviendraient ici. La noble étrangère, la sœur de charité et l'illustre prédicateur de Notre-Dame ont vécu de nos jours ; avec nous et de plus près que nous ils ont assisté à bien des chutes, et, néanmoins, aucun d'eux ne s'est associé en quittant la terre au reproche désespéré que Brutus mourant adressait, dit-on, à la vertu. La confiance qu'ils ont conservée jusqu'à la fin, beaucoup, sans doute,

sont appelés à la retrouver en méditant les pages du R. P. Pontlevoÿ, de MM. de Melun et de Falloux. S'il en est ainsi, quelle récompense pour les auteurs dont le caractère personnel peut contribuer, d'ailleurs, puissamment à ranimer toutes les saintes croyances !

Maintenant ces croyances, et avec elles, le respect et l'excitation salutaires qui en découlent, auraient-elles besoin pour revivre de s'attacher particulièrement à une existence célèbre ? Pour un esprit sérieux, une pareille question n'admet qu'une réponse : Non, s'il est bon de prouver à tous que le génie, la fortune, la gloire humaine se rencontrent avec la dignité du caractère et les meilleurs sentiments du cœur, il n'est pas moins utile de montrer l'homme de bien dans une position moyenne ; une vie obscure, une vie racontée dans les faits ordinaires qui la composent et les vertus modestes qui la sanctifient se prêtant mieux encore à l'imitation du plus grand nombre. Cette dernière tâche, j'aimerais à la remplir une fois en parlant d'un ami mort tout récemment. Témoin de beaucoup de ses bonnes actions, confidant de ses pensées les plus intimes, je voudrais me persuader, en m'aidant de sa correspondance et de mes souvenirs, que je pourrais étendre jusqu'à ceux qui ne l'ont pas connu, jusqu'aux sceptiques de circonstance qui se demandent si le respect ne serait pas toujours une duperie, l'influence vraiment chrétienne, l'influence dont le charme incomparable dans son éternelle jeunesse écartait d'au milieu de nous les exa-

générations de la défiance et les langueurs du découragement.

Après avoir dit mon but ou plutôt mes vœux, je commence à raconter, bien décidé pourtant à laisser parler souvent à ma place celui dont le caractère me paraît si digne d'étude.

II

Yves-Michel-Gabriel Gillart de Keranflech ¹ est né au château de Kérouzéré, en Sibiril, le 24 juin 1791. Sa mère et son aïeule avaient quitté momentanément Saint-Pol-de-Léon, leur résidence habituelle, pour faire baptiser l'enfant par un prêtre resté fidèle à l'Eglise, et, ce devoir rempli, elles revinrent, après quelques semaines, à la ville où la Révolution se montrait de jour en jour plus menaçante. Le père du petit Gabriel, émigré en Angleterre depuis plusieurs mois, devait périr à Jersey sans l'avoir connu, et celui qui remplaçait le père absent, l'aïeul maternel, M. de Chefdu Bois, maire et sénéchal de Saint-Pol, fut bientôt arrêté lui-même sous l'inculpation terrible d'avoir fait passer de l'argent, à l'étranger, aux ennemis de la république. La plupart des familles bretonnes les plus recommandables avaient, en effet, des représentants dans l'émigration, et ceux-ci, il faut le reconnaître, partageaient avec les suspects restés derrière eux, la sollicitude courageuse

¹ Ce nom se prononce Keranfec. Notre ami l'écrivait souvent ainsi dans ses relations hors de la Bretagne.

du digne sénéchal. Comme tant d'autres, ce dernier devait payer de sa tête le droit de conserver une conscience dans un temps qui n'admettait que l'obéissance passive. Condamné à mort, il fut exécuté à Brest en 1794. Son petit-fils avait alors trois ans.

Nos premières années sont ordinairement les plus douces, et nous éprouvons tous, à mesure que nous vieillissons, combien la comparaison leurest favorable. Il n'en pouvait être ainsi pour Gabriel entre deux femmes pleurant un mari, un père, exposées elles-mêmes aux persécutions, et ne rêvant, sans doute, autour d'un berceau en deuil que des dangers et des peines. Cet intérieur si triste déjà le devenait encore davantage par le système d'éducation employé à l'égard du pauvre enfant. Le précepteur était un pros crit, un prêtre savant et doué, assure-t-on, de qualités éminentes, mais d'une sévérité excessive et poussant à l'extrême l'observation des préceptes de l'ancienne loi sur la nécessité de châtier souvent le fils destiné un jour à perpétuer l'honneur de la famille. Assurément les arguments ne manquaient pas en faveur d'une discipline dont la trop grande rigidité avait pourtant moins d'inconvénients que la mollesse actuelle si peu faite pour former des hommes, et les deux mères se taisaient en vue des adversités probables de l'avenir. Plus d'un demi-siècle après, M. de Keranflech ne pouvait rappeler cette initiation précoce aux épreuves de la vie sans un sentiment pénible, et ce fut l'occasion d'un mot charmant que lui adressa M. le comte de Montalembert dans une

réunion nombreuse. L'illustre orateur développait une thèse sur l'éducation en parfait accord avec Salomon dans le livre des Proverbes, et l'ancien élève de l'abbé de Saint-Pol protestait, tout en souriant, mais non sans quelque vivacité.

« — Comment, s'écria M. de Montalembert, vous avouez que votre première éducation a été très-rude et vous me faites une objection de cet aveu? Eh! monsieur, si ce que vous dites me donne tort, ne voyez-vous pas que ce que vous êtes me donne entièrement raison? »

Je tiens l'anecdote d'un témoin, d'un ami, heureux de cet hommage délicat rendu au mérite de celui que nous chérissions tous les deux.

Pour en finir avec le premier précepteur, ajoutons qu'en ne cherchant pas l'affection de son élève, en l'écartant, au contraire, par des appréhensions continues, il donnait à cet enfant une marque de confiance bien remarquable. Gabriel n'avait qu'un mot à dire pour se délivrer de ses terreurs, et la tentation était facile à un âge où les conséquences exactes d'une indiscretion devaient nécessairement lui échapper. Il savait seulement que la retraite de son maître ne pouvait être connue sous peine de voir arriver à celui-ci beaucoup de mal, et le secret fut religieusement gardé tant qu'il y eut péril. Le matin, l'enfant traversait donc la cour qui séparait la maison de sa mère de celle de ses tantes où vivait caché le proscrit, et la leçon prise, il s'en retournait tristement étudier dans sa petite chambre, certain, malgré tous ses

efforts, qu'il ne réussirait qu'à provoquer, pour le lendemain, de nouvelles rigueurs. Tout finit pourtant; et ce fut un beau jour pour l'écolier que celui où sa famille se décida à l'envoyer au collège de Beaupreau, sous l'habile direction de M. l'abbé Montgazon. Cette maison comme celle de M. l'abbé Liautard, à Paris, où les circonstances le conduisirent ensuite, occupa, jusque dans ses dernières années, une place de prédilection parmi ses meilleurs souvenirs. Dans l'un et l'autre établissement il fit d'excellentes études, et la plupart des jeunes gens qu'il y trouva appartenant à des familles religieuses et monarchiques, les croyances chrétiennes, les idées d'ordre se développèrent rapidement en lui avec les progrès de l'instruction.

Né moraliste, on le verra tout à l'heure par la pente naturelle de son esprit dans les écrits qu'il a laissés, notre jeune breton, qui ne s'éloigna de Paris qu'en 1813, ne fut point séduit par les victoires de l'Empire achetées par tant d'humiliations pour la liberté. Son admiration, il la réservait pour l'indépendance et la dignité du caractère, et tandis que le front couvert, au milieu d'une foule craintive, il rencontrait le regard irrité de Napoléon, la noble opiniâtreté de Châteaubriand à l'occasion du discours sur Marie-Joseph Chénier, la fidélité de Delille, la fierté et le désintéressement de Ducis passionnaient son âme ardente et généreuse. Mêlant à l'étude du droit le culte des lettres, du palais où il entendait les avocats les plus célèbres de cette époque, il se rendait aux

différents cours de philosophie, d'histoire, de littérature; puis, de retour chez lui, il prenait ses livres, et remplissait de nombreux cahiers d'extraits choisis parmi les auteurs les plus estimés. Une jeunesse aussi bien remplie avait pour l'étudiant deux avantages dont le fruit se reconnaissait dans le bon emploi et la sérénité toute printanière de ses derniers soirs. Je crois l'avoir dit : le jeune homme sérieux conserve beaucoup mieux qu'un autre l'épanouissement poétique, et sans qu'il y songe, en donnant à son esprit la maturité, le travail sauvegarde en même temps, dans son cœur, la candeur, la pureté de l'enfance. Avec ce qu'il cherche, il reçoit donc par surcroît une récompense qu'il appréciera plus tard. C'est la glaneuse qui n'a voulu recueillir que des épis, et qui, sans le savoir, emporte des bleuets dans sa gerbe.

Les fautes et les malheurs des dernières années de l'empire qui valurent à la France tant et de si lamentables désastres, donnaient lieu à de continuelles levées de soldats, à des inventions multipliées pour jeter sur les champs de bataille toute la jeunesse du pays. Beaucoup avaient répondu aux divers appels par trois et même quatre remplaçants, et les hommes mariés à peu près seuls paraissant devoir échapper à ces mesures extrêmes, exorbitantes, les mères effrayées se hâtaient de marier leurs fils. La fille de l'ancien sénéchal prit ce parti, et le 26 Août 1813, Gabriel de Keranflech épousa, dans la paroisse de Saint-Martin, à Morlaix, mademoiselle Eugénie

Robinet dont les qualités aimables et solides, promettaient à leur union un bonheur durable. Retiré dans la famille de sa femme à Portzantres, charmante campagne à quelques centaines de pas de la ville, le jeune mari ne se laissa pas endormir dans les délices d'une vie molle et nonchalante. La pensée de ses devoirs de citoyen le dominait, même à côté de sa compagne de seize ans, et pour se préparer à bien les remplir, il continua courageusement ses études jusqu'en 1817, époque où il fut nommé substitut du Procureur du Roi près le tribunal de Brest.

III

Procureur du roi au même tribunal dès 1822, à l'âge de trente-et-un ans, le jeune magistrat comprenait mieux que personne l'importance de ses fonctions; et le premier discours qu'il adressait à ses collègues en qualité de chef du parquet, témoignait de ses inquiétudes. Tenu spécialement à garantir l'exécution des lois, à maintenir l'ordre dans la société, à veiller au sort des orphelins et des absents, à confondre l'injustice, ennemi né, adversaire infatigable de la fraude, obligé par état à la suivre, à la démasquer sous quelque forme qu'elle se cache, chargé surtout de combattre les doctrines subversives de l'ordre social devenues une espèce de lieu commun, et aussi de réprimer, de faire punir avec éclat toutes les actions qui en seraient la conséquence, que de grands intérêts confiés à la sollicitude d'un homme, et en même temps que d'obligations pénibles! Pouvait-il, d'ailleurs, se dissimuler que plusieurs de ces devoirs coûteraient à son cœur, que pour les remplir dignement la puissance du talent était nécessaire, que des ennemis enfin, pouvaient se lever en foule, importunés par son zèle, attribuant

à la haine, à l'esprit de parti, et peut-être à une ambition jalouse de fixer les regards de l'autorité supérieure ses démarches les plus pures dans leur principe, les plus louables dans leurs motifs? Voilà ce qu'il se disait, et ce que diront avec lui tous les dispensateurs de la justice, lorsqu'ils auront ses lumières, sa droiture, l'idée bien nette de leur mission à la fois glorieuse et terrible. Longtemps après, effrayé encore de sa responsabilité, comme simple membre du jury, M. de Keranflech écrivait de Quimper à l'un de nos mis communs, M. de Miollis :

« — C'est une rude corvée qu'une session d'assises, surtout quand vient le moment de dire *oui*, *un tel est coupable* ; *non*, *il n'est pas coupable* , et qu'il reste quelque incertitude dans votre esprit, ce qui arrive souvent, car quelles sont les affaires d'une clarté parfaite? Alors il est difficile de n'être pas ému ; j'aurais même fort mauvaise opinion de l'homme qui, à cette heure-là serait comme à toutes les autres heures de sa vie. Eh bien, nous en avons ici de cette trempe ; je ne dis pas assez, nous en avons qui, en écrivant le oui fatal qui doit entraîner des dix et vingt ans de travaux forcés ou de réclusion, ont bien le cœur de rire et de plaisanter sur les malheureux condamnés. Il en est d'autres qui mettent un acharnement incroyable à faire partager à leurs voisins des convictions non pas d'innocence mais de culpabilité. Quoi ! lorsque déjà il est si terrible d'avoir à assumer sur soi la responsabilité de son propre vote, vouloir de gaité de cœur agrandir cette res-

pensabilité, sans cela, si lourde ! Voilà de ces choses qu'il faut avoir vues pour les croire, et que l'on croit à peine même lorsqu'on les a vues. Tout ce que je viens de vous dire, nous l'avons déploré plusieurs fois, le capitaine et moi, et nous avons eu de la peine à nous expliquer comment il se trouvait de pareilles organisations dans l'espèce humaine. »

Cette délicatesse de conscience indique assez les soins scrupuleux apportés par le procureur du roi à l'examen des causes en apparence les moins sérieuses. Toutes avaient de l'importance à ses yeux parce qu'il s'identifiait aux parties intéressées, à leurs familles, et que, pour celles-ci, l'arrêt du tribunal était toujours attendu avec anxiété. J'ai sous les yeux un grand nombre de ses réquisitoires, et, dans ces papiers jaunis par le temps, je vois partout la bonté à côté de la justice. Il veut l'exécution des lois, mais l'étude approfondie qu'il a faite de nos faiblesses, de nos misères avec les philosophes et les moralistes donne à son accent une émotion pénétrante, et qui dispose à la compassion. Quelquefois il s'attendrit tour à tour sur la victime et sur le coupable quand celui-ci a pour lui l'excuse de l'âge et surtout du repentir. Une enfant de dix-sept ans, une ouvrière, élevée par une mère irréprochable, a le malheur de se laisser tenter par un objet de toilette appartenant à une amie, et maintenant elle est accusée d'un vol qu'elle avoue, d'ailleurs, en gémissant. Le magistrat ne dissimule point ce qu'il y a d'odieux dans le délit :

« Indépendamment du tort matériel qui est peu de chose, comment, dit-il, ne pas reconnaître un tort moral beaucoup plus sensible dans la confiance trahie, dans le soupçon qui suit une pareille épreuve et porte à ne plus voir, à l'avenir, que de faux semblants, une embûche, dans les prévenances de l'amitié ? Mais si, jugée à ce point de vue, l'accusée mériterait la punition la plus rigoureuse, il s'élève aussi en sa faveur, plusieurs considérations qui, sans rendre sa faute excusable, en diminuent beaucoup la gravité. D'abord, sa jeunesse, et plus encore les démonstrations énergiques d'un repentir approchant du désespoir, et qui a mis ses jours en péril. Du reste, pour en chercher des preuves, il n'est pas besoin d'aller hors de cette enceinte : Voyez-vous souvent parmi ceux qui figurent sur le banc des coupables ce front abattu et ces larmes abondantes ?... Attribuerait-on à la honte de la situation plutôt qu'au regret de l'action mauvaise la douleur dont vous êtes témoins, que cette douleur et cette honte, établiraient toujours à mes yeux une grande différence entre celle qui les éprouve et la plupart de ceux que vous avez à juger. La crainte du déshonneur est une des plus fortes garanties de la société, et quand on a la satisfaction de la trouver dans une personne qui a commis une première faute, il me semble qu'il faut punir avec ménagement, de peur, par trop de sévérité, de faire abjurer une pudeur aussi utile. »

Après le bon sens parfait et la sensibilité profonde que laisse voir M. de Keranflech chaque fois qu'il

est appelé à parler des souffrances du pauvre ou des liens si doux de la famille, ce qui frappe dans ses discours, c'est la franchise de sa parole, son habitude constante de ne rien dissimuler. Il veut, avant tout, une discussion loyale, et la chicane qui partage avec la diplomatie le triste honneur de servir de terme de comparaison pour exprimer une chose obscure, difficile à bien saisir, lui inspire une aversion particulière. L'esprit de corps, ordinairement si superbe dans ses prétentions, si obstiné à nier les misères secrètes, à exagérer les mérites, ne peut rien sur une âme aussi véridique : comme il avouera volontiers, en toute circonstance, les erreurs et les fautes de ses amis politiques, il confessera en plein tribunal la nécessité de protéger la justice non-seulement contre les passions du dehors, mais contre la propre faiblesse des hommes qui lui servent de représentants et d'organes. Les considérations qu'il fait valoir à ce sujet, à la suite de scènes tumultueuses occasionnées par la présence, à Brest, de M. le procureur général Bourdeau méritent d'être conservées. Rien de mieux que de laisser à ces caractères droits et purs de toute exagération le soin de se peindre eux-mêmes :

« Depuis que le monde existe, il est inouï qu'une réunion d'hommes tant soit peu considérable ait subsisté sans magistrats. La magistrature est de l'essence de la société comme la raison est de l'essence de l'homme. C'est son guide, c'est sa lumière, c'est sa volonté, ou, du moins, c'en est l'organe. Un penchant invincible nous porte tous à vouloir notre

bien-être individuel; nous le voulons même très-souvent au préjudice des personnes au milieu desquelles nous vivons, et qui, cependant, y ont les mêmes droits et la même prétention. Que va-t-il naître de ce conflit de désirs et de volontés contraires? On va s'égorger avec fureur sans doute? Tout l'annonce effectivement; mais le frein redoutable des lois a été forgé, mais on en a remis la direction à des hommes intègres, et, à leur voix, l'ordre se rétablit de toutes parts. Voilà ce que leur doit la société.

» Maintenant, si les magistrats rendent de si éminents services; s'il se font un devoir de veiller pour le repos et le bonheur de tous, n'est-il pas juste également de leur garantir la tranquillité qu'ils assurent aux autres? Ils sont plus exposés à la haine et par l'envie qu'inspire ordinairement un poste élevé dont on n'aperçoit pas les peines qui, pour être cachées n'en sont pas moins réelles, et par l'impossibilité où ils sont de satisfaire toutes les personnes qui ont recours à eux, et, enfin, par les injustices involontaires que le plus parfait ne peut pas manquer de commettre quelquefois.

» Si vous joignez à cela qu'ils ne peuvent faire quelque bien qu'autant qu'ils jouissent de la considération publique, qu'elle est toute leur force, qu'en la perdant ils deviennent incapables de remplir leurs fonctions déjà pénibles et que des outrages d'une certaine nature pourraient avilir, du moins aux yeux du vulgaire; si vous ajoutez encore que l'im-

partialité leur est nécessaire, qu'ils ne la trouveront que dans la solitude d'une conscience dégagée de toute crainte, et que s'il est encore, comme du temps des Molé, des La Vacquerie et des Harlay des magistrats assez fermes pour braver les clameurs menaçantes d'une populace effrénée, n'obéissant qu'à l'instinct aveugle des passions ou à la voix de quelque ambitieux fanatique, ce ne peut être malheureusement, que le petit et le très-petit nombre; si, disons-nous, vous réfléchissez à tout cela, vous sentirez que le bon ordre exige rigoureusement des garanties particulières pour les magistrats. Puisqu'ils ont de plus grands dangers à courir que les autres citoyens, puisque la considération leur est plus nécessaire, il faut indispensablement les mettre plus à l'abri de ce qui pourrait y porter atteinte. Et comment obtiendra-t-on cet avantage? En punissant de peines plus sévères tous les attentats dirigés contre leurs personnes ou leur honneur. Des lois qui auraient ce but n'accorderaient pas un privilège dans le sens ordinairement attaché à ce mot; elle ne feraient que maintenir l'égalité. »

IV

On se ferait difficilement une idée aujourd'hui de ce qu'était Brest sous la Restauration et dans les premières années qui suivirent la révolution de juillet. Des œuvres de charité entreprises avec ardeur, suivies avec zèle; des communautés religieuses d'hommes et de femmes nouvellement fondées sans obstacle; une multitude empressée et sympathique, au milieu de laquelle on remarque la plupart des notabilités locales, assistant avec recueillement aux conférences du père Lavigne ou du père Félix; un examen sérieux succédant à l'ignorance orgueilleuse, aux attaques systématiques, et là où la lumière ne s'est point faite, un esprit de tolérance vraiment libéral dans le sens élevé du mot; voilà un progrès réel, un pas immense qu'il était impossible de prévoir à l'époque agitée qui nous occupe. Alors les haines révolutionnaires et les préventions contre l'Eglise ne se montraient nulle part plus ombrageuses, plus tracassières; alors le ministère public avait constamment à requérir contre des pamphlets, des scènes de désordre, des injures à la famille royale comme aux ministres de la religion, et celui

qui, dans la répression devait jouer le rôle principal pouvait se demander si l'on reconnaissait encore autour de lui l'autorité du pouvoir régnant, ou si la cité maritime avait la prétention de se gouverner par elle-même après s'être constituée en république. A peine est-il besoin de le dire, là comme ailleurs la grande majorité des citoyens ne se mêlait point aux luttes de la politique, mais il est question ici de la partie remuante de la population, de celle qui passionnée pour le juste ou pour l'injuste, pour une idée généreuse ou une pensée folle, apparaît toujours à la surface, attire l'attention par le bruit qu'elle fait, et donne à une ville, bien qu'en minorité souvent infime, sa réputation bonne ou mauvaise. Que n'aurions-nous pas à raconter des premiers missionnaires chassés outrageusement en 1819; des vifs débats de l'affaire des Suisses; de la tentative avortée du général Berton venu pour embaucher la garnison à l'appel des carbonnaris du lieu, et s'esquivant en abandonnant sa voiture qui fut trouvée pleine de cocardes et de drapeaux tricolores! Dans un tel courant d'opinions hostiles aux princes qu'il aimait, à la religion qu'il pratiquait en homme convaincu, à l'autorité, à l'ordre, à la raison, on juge de l'impopularité que devait assumer sur lui M. de Keranflech. Pour y mettre le comble, 1826 arriva : les exercices d'une mission demeurée fameuse allaient commencer, et malheureusement, en ce temps-là, ceux qui se croyaient les amis exclusifs de la liberté, n'entendaient point qu'on s'avisât de

prendre parti pour un enseignement religieux qu'ils déclaraient leur déplaire.

L'histoire de cette mission se rattache pour moi à des souvenirs de douleur. Mon père était mort depuis quelques mois seulement, et ma mère venait d'apprendre qu'un legs de douze mille francs que nous avait destiné précédemment une vieille tante, passait à un parent éloigné qui nous remplaçait dans un nouveau testament. C'était à la fois, pour ma famille, le deuil et la perte de toutes les espérances. Nous n'avions rien; une seule de mes sœurs était en âge d'aider notre mère, et le travail de la veuve et de la jeune fille devait pourvoir à l'entretien de quatre personnes. J'annonçais quelque disposition pour l'étude, je l'aimais du moins, mais, tout enfant que j'étais, je comprenais à merveille qu'il fallait y renoncer à l'avenir, l'entrée du collège n'étant plus possible. Nous n'avions pas caressé de rêves trop ambitieux : tous les projets de celui que nous pleurions aboutissaient à une vie de retraite au fond d'un village, dans une situation très-modeste, bien qu'indépendante; et, cependant, nos illusions évanouies laissaient derrière elles des regrets cuisants. La terre manquant, pour ainsi dire, sous nos pieds, quoi de plus naturel que le désir de nous rapprocher un peu du ciel, l'héritage assuré de ceux qui n'en ont point d'autre? Dans une pareille disposition d'esprit la parole évangélique devait attirer la veuve et les orphelins. Les premiers jours de la mission, avec quelle ardeur travaillaient les deux ouvrières pour

sacrifier une heure, le soir, aux consolations dont elles avaient tant besoin ! Hélas ! ce fut encore un espoir trompé ; les rassemblements tumultueux de ceux qui se disaient libéraux, leurs sifflets, leurs démonstrations menaçantes ayant vite effrayé ma mère naturellement fort craintive. Parmi les jeunes gens égarés dans ces groupes bruyants qui, à l'église, troublaient les prédications, et cherchaient, au théâtre, à réduire au triste rôle de tapageur le grand Molière, beaucoup ont souffert depuis, et ceux-là, instruits par leurs propres malheurs, ne se demandent plus, sans aucun doute, s'ils ont fait preuve de sagesse et de justice en voulant opprimer ce qu'il devrait y avoir de plus sacré pour tout le monde, la foi religieuse de leurs mères, de leurs sœurs, d'un grand nombre de leurs compatriotes. Je n'avais, alors, que huit ans, et, cependant en écoutant les plaintes de ma famille, je ressentis une telle indignation contre le despotisme révolutionnaire, que cette impression ne s'est jamais effacée de mon esprit. On s'est étonné plus d'une fois dans ma ville natale, de voir au milieu d'opinions contraires, un enfant du peuple s'attacher aux bannis de 1830, à une monarchie vaincue, en exil. L'origine de mes sympathies politiques demeurées les mêmes en dépit de tous les changements, pourrait bien remonter à l'expérience que j'ai faite presque au berceau, de ce que nous réservent, à l'occasion, les hommes qui crient le plus haut contre l'oppression et la servitude.

Combien d'autres leçons, du reste, ont suivi celles-

là ? elles durent encore, plus instructives que jamais.

Revenons à la mission de 1826 exploitée par tous les journaux hostiles à la branche aînée des Bourbons comme à l'expansion libre d'un culte dont les autels avaient été renversés, naguère, par les mains qui dressaient l'échafaud de Louis XVI.

Les premiers jours avaient été paisibles : tout se bornait à l'accusation banale de desseins ambitieux mêlée à de vagues rumeurs de protestations sans importance. Peu après, des cris outrageants contre les prédicateurs se firent entendre dans les rues, et un bruit insupportable de poudre fulminante que l'on faisait éclater dans les bas côtés de l'église vint troubler leurs instructions. Ce fut bien autre chose au théâtre où des cabales renouvelées tous les soirs pour demander la représentation du *Tartuffe* devaient finir par des scènes d'une confusion inexprimable, et l'intervention toujours fâcheuse de la force armée. Des arrestations eurent lieu ; une information commença, et dans cette affaire que les divisions de cette époque rendaient fort grave, le procureur du Roi, voué, par ses fonctions et son courage à les remplir, à la haine d'un parti nombreux, implacable, eut à soutenir la lutte contre le barreau tout entier. Prenez garde, lui disait-on, l'opinion publique est contre vous ; mais lui, il connaissait bien cette puissance factice et variable comme les passions de ceux qui la prônent ; cette puissance qui rendait atroce sous Robespierre, servile sous Napoléon, et qui, dans le fait, n'est que l'arbitraire :

« — Non, non, répondait-il ; et je cite ses paroles textuellement ; si jamais l'ordre judiciaire méconnaissait assez ses devoirs pour fléchir devant une pareille idole ; si jamais, cessant d'être motivés par les lois qui nous gouvernent, ses arrêts allaient devenir les échos de la prétendue opinion publique, il faudrait fuir loin, bien loin du pays où un si épouvantable abus serait introduit, car la liberté ne pourrait, à coup sûr, manquer d'y être étrangère, et la liberté, la vraie liberté, c'est-à-dire la faculté de ne dépendre que des lois, est un besoin général dont la satisfaction est indispensable pour le bonheur de tous. Si les publicistes ont distingué avec tant de soin le pouvoir législatif du pouvoir judiciaire et ont exigé que l'un et l'autre résidât en des mains différentes, c'est qu'ils ont vu dans leur réunion le plus puissant moyen de despotisme, pour le corps qui en serait dépositaire. Or, votre théorie ne tend à rien moins qu'à les confondre, qu'à rendre le juge législateur et, par une conséquence irrécusable, à faire dépendre le sort de chaque particulier du caprice individuel de ceux devant qui il sera appelé à rendre compte de sa conduite. Comme ce que vous nommez l'opinion publique n'a aucun caractère distinctif, aucun signe qui lui soit propre et puisse le mettre à l'abri des méprises, chacun donnerait toujours ce nom à l'opinion qui lui plairait davantage, et, en dernier résultat, pour avoir voulu secouer le joug salutaire des lois, on tomberait sous celui des passions et des partis qu'on avait cependant eu l'in-

tention d'éviter. Non, avouez-le franchement, l'opinion devant laquelle vous prétendez me courber, à ma place, il n'y a qu'un lâche ou un homme de parti qui pourrait la prendre pour règle de sa conduite. Je dis un lâche, et peut-on dire, en effet, qu'il est autre chose l'homme qui sacrifie des devoirs bien positifs, des devoirs non équivoques, à la crainte de déplaire au public ? Certes, il ne l'est pas moins que le magistrat qui se rend accessible aux insinuations ou aux menaces d'une autorité corruptrice : quel que soit l'objet auquel il sacrifie, c'est toujours la peur qui l'inspire. »

En lisant cette apostrophe éloquente, on a peine à comprendre comment celui qui la trouvait dans son cœur a pu être livré, pendant deux ou trois ans, par des rancunes aveugles, à la risée des petits journaux. Travesti, dénaturé, rendu méconnaissable, son réquisitoire, dans l'affaire de la mission, fut dénoncé à l'opinion publique, qu'il méprisait, comme un chef-d'œuvre de ridicule. Un mot très-simple, et parfaitement à sa place où il se trouvait, fut désigné particulièrement, et l'on en fit un sobriquet qu'on répéta ensuite à satiété, en vers comme en prose. Les colères allèrent même si loin contre l'audacieux magistrat que le célèbre Isambert le menaça des galères en l'accusant d'avoir poussé les soldats de Hohenloehe à faire de faux témoignages. M. Clérec, aîné, alors greffier, et devenu depuis l'un des avocats les plus distingués du barreau de Brest, se souvient encore d'avoir reçu, à cet égard, une plainte fulminante.

Citons un passage de ce réquisitoire si décrié, et qui n'en était pas moins remarquable. Le fragment qui suit se rattache à des réflexions très-justes sur la tolérance qu'on devrait attendre de tous, au dix-neuvième siècle, après une révolution faite au nom de la liberté.

V

« Les hommes ne se piquent pas toujours d'être conséquents. Dans l'ordre politique, vous en rencontrez, par exemple, qui ont, sans cesse, le mot d'égalité à la bouche, et qui n'en parlent pas moins fréquemment avec emphase, avec une verve d'amour-propre qui devient quelquefois comique, de leur rang, de leur position dans le monde, et des égards qui leur sont dus à ces titres. Voyez-les avec des personnes d'un rang inférieur ou qu'ils jugent ainsi, quelle morgue ! quel ton dédaigneux ! quelles manières hautaines ! On dirait des seigneurs de l'ancien régime en présence de leurs vassaux, et encore des seigneurs tels qu'on les a peints pour les rendre odieux, tels qu'il y en avait quelques-uns probablement, et non tels qu'ils étaient en général si, du moins, nous en jugeons par une tradition impartiale.

« De même, dans l'ordre religieux, que d'hommes indifférents qui sortent tout à coup de cette indifférence comme d'un assoupissement pour jeter les hauts cris, pour dire que tout est perdu si d'autres hommes pleins de l'amour de Dieu, pleins d'une ardente charité, qui ne respirent que pour leurs semblables, réunissent leurs efforts pour combattre

l'impiété, pour ranimer en France la dernière étincelle d'une foi prête à s'éteindre!... Que leur importe, cependant? Ne sont-ils pas libres? Va-t-on les arracher à leurs plaisirs et à leurs fêtes pour les traîner de force dans nos temples? Oh! alors, sans doute, ils pourraient se plaindre, faire retentir avec toute l'énergie de l'indignation les mots magiques de fanatisme et d'intolérance! Mais non, jamais on n'a rien vu de pareil, nous défions d'en citer un exemple qui ne soit pas une indigne calomnie. Donc, dans le royaume très-chrétien, ceux qui tiennent encore à la foi de leurs pères, qui ont eu le bonheur de conserver au milieu du naufrage général de nos institutions les vieilles croyances dans tous les temps source de tant de belles actions, de tant de dévouements sublimes; croyances si chères à tout ce que la France a eu de beaux génies, d'illustres écrivains; qui ont inspiré encore les plus éloquents ouvrages de ce siècle à des hommes que la Bretagne est fière de compter au nombre de ses enfants; qui plus puissantes que toutes les vertus humaines ensemble ont le singulier avantage de convenir à toutes les situations de la vie, de modérer dans la prospérité, de soutenir, de consoler dans l'infortune; ceux qui les possèdent ces croyances, les hommes religieux, en un mot, ont bien le droit d'exiger des autres la tolérance qu'ils pratiquent eux-mêmes; ils ont le droit d'assister aux exercices d'une mission, d'un jubilé sans que personne puisse s'en plaindre et surtout se permettre de les troubler.

» Cependant, est-ce ce que nous avons vu toujours? Hélas! non!... et pourtant, nous le demanderons aux perturbateurs eux-mêmes, pourraient-ils alléguer quelque raison qui justifiait le moins du monde leur conduite? Qu'avaient dit, qu'avaient fait ici les missionnaires pour mériter une désapprobation? Enseignant les grandes vérités de la religion à une foule de personnes qui vivaient dans une profonde ignorance sur ces matières si importantes; montrant l'alliance étroite de cette religion avec la morale; prouvant avec la dernière évidence combien elle est vraie cette proposition que l'immortel Montesquieu a proclamée dans son *Esprit des lois*: chose admirable, la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci; ils n'avaient cessé de prêcher l'union, la concorde, le pardon, et, autant que possible, l'oubli des injures: ils disaient que nous étions tous membres d'une même famille, et que nous devions nous aimer, nous chérir en frères? Voilà une esquisse rapide et malheureusement bien faible de ce que nous avons nous-même entendu dans leur bouche. Assurément, nous ne voyons rien dans tout cela qui doive blesser, qui doive irriter personne. Encore une fois, pourquoi ces attroupe-ments séditieux? Pourquoi ces clameurs sinistres, effrayantes, surtout pour des femmes timides? Pourquoi ces cris forcenés: *A bas les missionnaires! A bas les Jésuites!* Quoi! ces hommes apostoliques, vous serez obligés d'en convenir vous-mêmes, n'ont

fait aucun mal dans votre ville; des milliers de vos concitoyens attesteraient même au besoin qu'ils y ont fait le plus grand bien; qu'en y rendant plus familière la connaissance de la Religion, ils y ont laissé la semence, le germe de toutes les vertus, et vous appelez la persécution sur eux! et vous ne rougissez pas de vouer à la haine et au mépris de tous, ceux qui ne cessent d'élever les mains au ciel pour en faire descendre sur vous des bénédictions!

» Quel est votre but? Vous seriez-vous flattés, par hasard, de porter la terreur dans l'âme de ces nouveaux apôtres, et de les engager à fuir? Non, vous n'avez pas eu tant de présomption : Vous savez qu'on n'effraie pas des hommes qui ont mis toute leur confiance en Dieu, et qui n'attendent que de lui seul la récompense de leurs travaux. Vous savez aussi le nom qu'ils donnent au genre de mort dont l'abbé de Lawenbruk et plusieurs de ses confrères ont failli être les victimes à Rouen, il y a peu de mois! Ils l'appellent la palme du martyre, et ce nom vous dit assez combien ils seraient jaloux de l'obtenir. Ce n'est donc pas eux que vous avez prétendu intimider, mais vous avez senti que l'administration ne souffrirait pas un pareil scandale; vous avez prévu qu'elle prendrait des mesures énergiques; qu'on ferait un déploiement de force proportionné à votre nombre; à l'obstination que vous mettriez dans la poursuite de vos projets séditieux, et c'était beaucoup pour vous : on dirait, par suite, dans certains journaux, qu'à Brest, les missionnaires avaient encore

occasionné des désordres; la France apprendrait que dans cette ville comme à Rouen, comme à Lyon, comme dans plusieurs autres grandes cités, la mission n'avait pu se faire qu'avec l'appui des baïonnettes, et quelle joie, quel triomphe pour le parti! Quel beau texte de déclamations pour les journaux, pour la plume éloquente de M. de Montlosier peut-être, si ce vieillard inconcevable ne se lassant pas de renier, sur le bord de la tombe, les principes, les écrits, les discours qui ont jeté tant d'éclat sur sa jeunesse, ajoutait quelques chapitres à ses fameux mémoires! »

Arrêtons-nous : les détails seraient inutiles. L'affaire des jeunes gens, comme on la nommait, dura huit jours, et finit par un certain nombre de condamnations qui, comme le *noir cachot* de Béranger, donnèrent occasion de crier bien haut à l'oppression, à la tyrannie. Le tribunal de Quimper acquitta ensuite sur l'appel tous ceux qui avaient été condamnés à Brest, sauf deux ou trois qui en furent quittes pour une ou deux semaines de prison.

M. de Keranflech était un homme de caste, un homme de parti, un fanatique ! — Quelle dérision ! quel renversement de toute vérité !

Lui un fanatique, un homme de caste et de parti ?

L'homme de caste attache aux avantages de sa position une importance sans égale ; il se plaît à étaler ces avantages, et ne perd aucune occasion de les faire valoir. Que fait notre ami sous ce rapport ? Je trouve dans ses papiers une correspondance avec un littérateur qui veut obstinément lui donner place dans une galerie de portraits contemporains : M. de Keranflech s'y refuse absolument, et voici ce qu'il répond en particulier à la demande qu'on lui fait d'envoyer des renseignements sur son écusson :

« Quant à donner mes armes, cela me paraîtrait un anachronisme dans un temps comme le nôtre ; autant je trouve de lâcheté à brûler des titres de noblesse, autant je trouve de puérilité à faire de la *gentilhomme*. »

L'esprit de parti, le fanatisme se passionnent pour une cause au point de n'y voir que des perfections, et, dans le passé comme dans le présent, ils se gardent surtout de reconnaître que des abus, des injustices ont pu donner à cette cause bien des adversaires. Ici nous n'aurions que l'embarras du choix. Prenons au hasard l'extrait d'une lettre adressée à un parent en lui envoyant les *Mémoires de Saint-Simon* :

« Je suis persuadé que ces mémoires vous intéresseront beaucoup. En voyant l'importance extrême que l'ancienne cour attachait aux petitesse de l'étiquette, et tout ce qu'il y avait d'insultant pour la classe moyenne dans l'orgueil aristocratique de tel ou tel grand seigneur, on pressent qu'une révolution va éclater, et on s'explique jusqu'à un certain point ses fureurs. »

Est-ce là le langage d'un homme de parti, d'un fanatique ?

Les passions entraînent si peu dans l'accomplissement de ses devoirs que la tentative de Berton ayant échoué, il évita dans son rapport de compromettre aucun nom à la suite de celui du général ; qu'insulté gravement dans les rassemblements à la porte de l'église Saint-Louis, il feignit de n'avoir reconnu aucun

des jeunes gens qui se ruèrent sur lui, et s'opposa à toute recherche de la police; que dans l'année 1824, consulté par le greffier pour savoir si celui-ci devait recevoir la déclaration de pourvoi présentée par l'avocat de Fabien, Bissette et Volny, mulâtres de la Martinique, arrivés nouvellement au bagne de Brest à la suite d'une condamnation politique, il fit une réponse affirmative, ce qui lui valut une rude semonce du procureur-général, et faillit entraîner la destitution du pauvre greffier. Ainsi, le chef du parquet de Brest avait des convictions fortes, des principes inébranlables; mais sa fermeté, mais son ardeur courageuse ne devaient rien aux illusions du fanatisme ni aux colères de l'esprit de parti.

Toutefois, l'opinion a des retours imprévus, et un jour les deux hommes les plus hostiles peut-être aux Missionnaires; ceux, du moins, qui les poursuivaient avec plus d'acharnement, l'un dans ses chansons, l'autre dans ses plaidoyers devaient rendre pleine justice au caractère de l'apologiste de ces religieux, demeuré pourtant ce qu'il était lorsqu'il siégeait au parquet de Brest. J'ai déjà cité leurs noms : Béranger et Isambert.

Ce dernier ainsi que M. de Keranflech faisait partie du comité des cultes à l'assemblée constituante; et les deux collègues venus de points si extrêmes se trouvaient d'accord, après l'ouragan de février, pour les mesures d'ordre, pour le travail de sauvetage et de réparation :

— Nous si bons amis, disait en riant l'ancien pro-

curateur du Roi au fougueux avocat qui, une vingtaine d'années auparavant réclamait pour lui la casaque rouge; vous n'avez pas oublié pourtant vos accusations terribles et certaine menace des galères?

Isambert riait aussi; et serrant dans les siennes la main qu'on lui présentait :

« — Bah ! que voulez-vous ? nous étions jeunes, et, depuis, nous avons vieilli l'un et l'autre.

Béranger s'était rencontré également, plusieurs fois vers le même temps, avec le Breton resté fidèle à toutes ses croyances, et l'impression favorable que gardait le poète de ces entrevues, le portait, dans sa correspondance, à mentionner affectueusement celui qu'il appelait *l'excellent M. de Keranflech*. Entre des apothéoses immorales et d'ardentes critiques, ne voulant admettre à côté de torts immenses, irréparables même, dans leurs conséquences désastreuses, aucune qualité personnelle, il y aurait, sur l'ancienne idole du libéralisme, une étude équitable à faire, et qui serait de nature à provoquer bien des réflexions. Tandis que l'infatigable Isambert, après des centaines de brochures ou de discours dirigés contre le clergé, se concilie dans le comité des cultes, par une modération toute nouvelle, le suffrage de nos évêques, n'est-il pas remarquable d'entendre Béranger déclarer à un écrivain catholique qu'il apprécie les avantages d'une foi commune, et que cette foi qu'il nomme un bonheur, il la lui envie pour sa part ? Rapprochons d'un aveu aussi instructif l'extrait d'une lettre adressée à une autre personne et

qui vient expliquer, par analogie, comment M. de de Keranflech dont il connaissait parfaitement les opinions invariables, fut si bien apprécié, malgré tant de divergence, par le chansonnier.

« Des gens comme vous, si honorables dans leur » conduite, si fidèles à leurs engagements, si persévérants dans leur tâche ici-bas, valent cent fois » mieux que tous ces êtres parasites qui, comme » moi, sont un luxe de la société à laquelle ils n'appor- » tent ni l'utilité des actes, ni l'utilité de l'exemple, et, comme les vers luisants, brillent sans » éclairer, ou, comme les feux follets, n'éclairent » que pour égarer. »

Tant écrire, tant s'agiter, tant sacrifier à la popularité pour arriver là ! Reconnaître que la foi est un bonheur, qu'elle est digne d'envie, et se dire qu'on a tout fait pour la détruire où elle existait, qu'on a brillé sans éclairer, et que si l'on a répandu autour de soi quelque lumière, ce n'était qu'une lumière trompeuse ! Quel réveil, et que la vieillesse alors doit être pénible !

Mais avant la révolution de 1848 qui pouvait seule amener des rencontres aussi singulières, une autre révolution éloignait du trône de France l'infortuné Charles X et sa famille. M. de Keranflech se démit aussitôt des fonctions qu'il occupait à Brest, et peu jaloux, une fois libre, d'habiter une ville où sa carrière de magistrat avait été si tourmentée et si laborieuse, il vint se fixer à Morlaix. Nous nous fîmes qu'en cessant de paraître au tribunal, en

retrouvant ses livres, ses loisirs, son repos qu'il pouvait croire à jamais perdu, il éprouva quelque chose de la satisfaction de ce berger devenu, pour son malheur, juge souverain, et qui, après une disgrâce, découvre dans un coffre qu'on disait plein de richesses, ses simples habits d'autrefois.

Doux trésors, se dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends, sortons de ce riche palais
Comme l'on sortirait d'un songe.

Pour un esprit actif et cherchant à se rendre compte de tout ; pour une conscience éclairée qui connaît le but de l'existence, le repos de la vie privée ne ressemble point à l'insouciance de la vie oisive. Si les rois que chérissait M. de Keranflech avaient pris la route de l'exil, il n'oubliait pas que la France restait derrière eux avec les complications menaçantes, qu'amène invariablement un pouvoir nouveau, né dans une révolution. La Fontaine nous revenait tout-à-l'heure à la mémoire ; eh bien, disons que le rat retiré du monde et fermant sa porte à tous les besoins, à tous les soucis de la République, ne pouvait servir de modèle à l'ancien procureur du Roi. Comme il aimait à le répéter, sans attendre qu'on le remerciât de ses services, et surtout sans rien tenter pour les faire agréer encore, il s'était destitué lui-même ; mais de la retraite qu'il avait choisie, il suivait les événements dans leur marche, et les questions importantes agitées dans le pays le trouvaient toujours attentif. Bien des gens se font une idée fausse de ceux qu'on nomme aujourd'hui les légitimistes, le nom de royalistes ne suffisant plus à

cause des différentes royautés : On se figure des hommes qui ne se tiennent à l'écart que pour y pleurer des privilèges surannés ; des hommes isolés par obstination, par orgueil ou peut-être par un attendrissement poétique et romanesque sur la destinée d'un prince dont personne, d'ailleurs, ne conteste les malheurs ni les qualités. On se trompe, du moins pour la plupart des légitimistes que j'ai connus, et, particulièrement, pour celui qui nous occupe. Il voyait dans la légitimité un principe d'ordre, de stabilité dans l'Etat ; il croyait qu'on ne pouvait porter atteinte à ce principe sans un ébranlement terrible, sans occasionner des désordres épouvantables, sans ouvrir aux innovations les plus dangereuses une carrière immense dans laquelle on voit mettre en problème lois, morale, religion, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, tout ce qui contribue à maintenir au milieu de nous l'union, l'harmonie nécessaires à la société. Anarchie ou despotisme, telles étaient, suivant lui, les conséquences d'un gouvernement établi en dehors de la légitimité. On conçoit avec de pareilles convictions qu'il refusât un serment de fidélité à la dynastie nouvelle ; et l'on comprend également, malgré ce refus, qu'il restât dévoué de cœur à son pays, à ses concitoyens ; qu'il ne laissât échapper, enfin, aucune occasion de se pénétrer des besoins de notre temps pour contribuer, lui-même, de tout son pouvoir, à des œuvres utiles, à des institutions salutaires.

En conséquence, de 1830 à 1840, tout en repre-

nant ses chères études un peu délaissées pendant son séjour à Brest; en se pénétrant de plus en plus des idées élevées, des nobles désirs qu'il puisait dans les philosophes chrétiens, on le vit rechercher avidement les livres les plus estimés, traitant de l'économie politique, des moyens de prévenir et de soulager la misère. Le Paupérisme, question formidable partout, l'attristait et l'effrayait en même temps; et il se demandait s'il est une mission plus enviable que celle de médiateur entre la richesse et l'indigence. L'extinction de la mendicité, sinon dans toute la France, sinon dans toute la Bretagne, du moins à Morlaix, avec l'espoir, en cas de succès, d'une imitation heureuse dans les villes voisines, voilà la pensée qui dominait ses méditations, et qu'il s'attachait à faire passer des rêves de la théorie aux réalités de la pratique. Sans revenir ici au lyrisme de mes jeunes années relativement à l'association charitable dont M. de Keranflech fut le premier promoteur, je répéterai qu'il est impossible de méconnaître la bonne volonté de tous, l'élan généreux d'un grand nombre à l'appel qui leur était fait. Une liste se couvrit de souscriptions, souvent pour des sommes importantes, car le Morlaisien naît généralement la main ouverte, et la vie entière se passe sans qu'il songe à la refermer devant le malheur. Le problème fut donc à peu près résolu dans la petite ville. Les associés, au lieu de faire leurs aumônes directement dans les rues ou à leurs portes, les versèrent dorénavant par voie de souscriptions, de loteries et de

quêtes dans la caisse du bureau de bienfaisance. Ce bureau auquel s'adjoignit un comité composé de membres de droit et de membres élus, puissamment secondé par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui sont encore l'âme de l'œuvre, ainsi que par des commissaires de quartier, imposa à tous les indigents valides l'obligation du travail, en fournit même à ceux qui en manquaient, et donna à ceux qui étaient hors d'état de travailler ou qui ne gagnaient pas suffisamment des secours en nature, les secours en argent n'étant pas, chez plusieurs, sans inconvénients sérieux. Tous les jours, pendant deux heures, une commission de trois membres se réunit pour recevoir les réclamations des pauvres, et, de plus, on fonda pour les jeunes filles, sous la direction des sœurs, un vaste atelier d'apprentissage. Des objections, cependant, s'élevaient çà et là, et, dans ses rapports annuels, l'ancien magistrat les discutait avec chaleur. Aussi modéré qu'il était fervent, voici sa réponse au *Français de l'Ouest*, qui insinuait, et non sans quelque dédain, que la centralisation des aumônes était une invention de la philanthropie :

« On a voulu faire aux hommes religieux un épouvantail de ce mot emprunté à la langue officielle; on a demandé si les mots de centralisation et de charité ne hurlaient pas de se trouver ensemble. Non, messieurs, car ces mots dont le rapprochement vous choque, ou plutôt les choses que ces mots représentent se trouvaient associés dans la primitive église,

alors que les chrétiens montraient tant de ferveur. En effet, nous lisons dans Fleury que l'Eglise était la dépositaire des aumônes et qu'elle les faisait distribuer par les diacres sous la direction des évêques, non pas à tous les pauvres indistinctement, mais à ceux qui en étaient dignes par leur conduite, et on excluait de cette catégorie les hommes valides ¹.

« En centralisant l'aumône, en organisant de notre mieux sa distribution, en refusant des secours aux gens valides, en obligeant ceux qui ne le sont pas ou qui ne peuvent se suffire à s'adresser à des hommes chargés spécialement de la distribution de l'aumône au lieu de mendier publiquement, nous revenons donc, autant que la différence des siècles le permet, à un usage de la primitive Eglise, et nous ne comprenons pas qu'on puisse nous blâmer au nom du christianisme.

« Mais, dira-t-on, quel est l'esprit qui vous anime ? est-ce bien réellement la charité comme ces chrétiens dont vous parlez ? n'est-ce pas plutôt la philanthropie ?

« A cette question une réponse bien simple : Oh ! sans doute, nous sommes bien loin des mœurs de la primitive Eglise : tout est changé autour de nous et les hommes et les choses. Cette entière abnégation, ce détachement absolu des biens de la terre, cette aspiration de tous les instants vers la céleste patrie, certes, tout cela est loin de nous ; ce ne sont point là les sentiments qui dominent aujourd'hui ; on ne les

¹ Fleury — Mœurs des chrétiens : ch. 28.

trouve guère que par exception dans un fort petit nombre d'âmes d'élite.

« Mais que conclure de là ? Est-ce à dire que l'on ne trouvera digne de secourir les pauvres que les hommes qui sont animés de ces sentiments ? Cela équivaldrait à une proscription en masse des pauvres qui n'est certes pas dans les intentions de ceux qui nous combattent.

« Il y a un principe qu'il faut se hâter de reconnaître si l'on veut être juste dans l'appréciation de notre œuvre ! c'est qu'on ne peut raisonnablement demander à un siècle que ce qu'il peut nous accorder. L'esprit de notre siècle ne dépend pas de nous ; nous le subissons au contraire. Que les hommes de bien qui valent mieux que leur siècle réagissent contre lui et s'efforcent de l'améliorer, c'est tout simple, mais comme c'est là une œuvre non moins lente que difficile, et qu'il ne dépend pas d'eux de changer les hommes du jour au lendemain, il faut les prendre tels qu'ils sont en masse, si on veut avoir quelque action sur eux, en tirer le meilleur parti possible.

« Or, s'il est vrai que l'amour du plaisir, que l'amour des joies de ce monde fait trop souvent oublier les malheureux aux hommes de notre temps, il n'est pas moins vrai que jamais peut-être il n'y a eu plus d'humanité au fond des cœurs, que jamais les souffrances d'autrui ne nous ont trouvés plus sensibles : Oui, lorsqu'on lit l'histoire de l'antiquité, celle même du moyen-âge, où ont brillé tant et de si grandes vertus, on voit une barbarie de

mœurs, des atrocités, un mépris pour la vie humaine que nous pouvons à peine comprendre aujourd'hui et dont le spectacle serait au-dessus de nos forces. Ce sentiment d'humanité ne se rencontre pas seulement chez les hommes religieux, il existe chez la plupart des hommes de notre âge.

« Eh bien, au milieu de tous nos désordres, au milieu de toutes nos faiblesses, c'est cependant là un progrès moral incontestable.

« C'est l'universalité de ce sentiment qui permet à des hommes de toutes les opinions de s'entendre aujourd'hui pour faire le bien, pour secourir les pauvres. Oui, messieurs, c'est ce sentiment honorable qui est le lien de notre association ; c'est grâce à lui que nous sommes ici, nous tous accourus de tous les points de l'horizon politique, social et religieux, que nous sommes ici sur le même terrain, rivalisant de zèle pour la conservation et le perfectionnement de l'œuvre que nous avons fondée en commun. Si ce lien n'avait pas existé entre nous, les uns et les autres nous aurions continué à rester chacun dans notre camp, nous envisageant avec humeur, nous regardant comme il n'arrive que trop souvent, d'un air farouche et en ennemis.

« Au lieu de cela, nous avons appris à nous estimer, à nous aimer réciproquement ; et le jour où ce qui se passe sur ce coin de terre deviendrait général dans notre patrie, dans ce beau pays de France où règnent de si déplorables divisions, il aurait été fait un pas immense vers la paix intérieure, vers la bien-

veillance générale, vers cette charité, par conséquent, qu'on nous accuse de méconnaître. Oui, la charité pour les pauvres mise en commun, produirait, nous en sommes sûrs, outre les avantages directs que l'on rechercherait dans une pareille association, un avantage indirect et très-précieux auquel on ne réfléchit pas ; elle conduirait inévitablement à la charité entre les riches, sentiment si rare à notre époque et cependant si à désirer.

« Nous savons toute la différence qui existe entre la philanthropie et la charité ! (Et qu'ici on ne nous prête pas des intentions qui sont loin de nous : dans le parallèle que nous allons faire des deux principaux mobiles de la bienfaisance, nous raisonnons en pur principe, sans songer à des applications personnelles que nous ne pourrions pas faire sans témérité, puisque Dieu seul lit dans les cœurs et y voit la part d'influence qu'exerce chacun de ces mobiles.) Nous savons, ai-je dit, toute la différence qui existe entre la philanthropie et la charité ; nous savons combien ce dernier mobile, qui prend son point d'appui dans le ciel, est supérieur à l'autre. Désirons donc que la charité devienne un sentiment universel parmi nous ; mais, en attendant, ne méprisons pas la philanthropie au point de refuser son concours pour une bonne œuvre : ce serait amoindrir considérablement les forces dont nous pourrions disposer au profit des malheureux ; car enfin la pure charité est rare dans l'état d'affaiblissement religieux où nous sommes tombés ; souvent elle est pauvre des biens de la terre sans lesquels on est réduit à ne

faire pour les malheureux que des vœux stériles. La philanthropie, au contraire, est souvent riche, et si elle n'a pas ces motifs surnaturels qui seuls rendent capable d'un véritable dévouement, d'une abnégation parfaite, cependant, elle aussi, peut avoir des motifs élevés; elle aussi, peut vouloir le bien avec ardeur; et lorsque cette générosité de sentiments, lorsque cet enthousiasme pour le soulagement de l'humanité souffrante se rencontre chez un homme comblé des faveurs de la fortune, alors, au lieu du luxe, au lieu du faste que tant de riches se plaisent à déployer autour d'eux, on voit éclore des merveilles d'un autre genre; on voit s'élever comme par enchantement de magnifiques demeures à l'indigence; on voit surgir des œuvres admirables qui ressemblent beaucoup, extérieurement du moins, à celles qu'opère la charité et que la charité accueillera toujours avec le sourire aimable de l'encouragement. Ce n'est pas tout : la philanthropie, qui par goût s'occupe d'études sociales, a quelquefois, sur cette matière qui touche de si près aux intérêts du pauvre, des vues larges et des inspirations heureuses. Ne faut-il pas avouer, par exemple, que l'on doit à des économistes connus sous le nom de philanthropes, plusieurs systèmes ingénieux, propres à améliorer physiquement et moralement le sort des classes indigentes, même à prévenir et diminuer la pauvreté? N'est-ce pas à des philanthropes que l'on doit la première création des *caisses d'épargnes*, des *salles d'Asile* et des *sociétés de Tempérance*? Eh bien, la charité n'a pas

repoussé ces institutions à cause de leur origine; — elle s'en est emparée, au contraire, pour les perfectionner, pour les animer de son esprit, pour les pénétrer de sa douce et salutaire influence. Voyez plutôt le parti que vient de tirer en Irlande, le père Mathew, religieux de l'ordre de Saint Dominique, des *sociétés de Tempérance*, créées cependant par des protestants du Nouveau Monde!

« Nous disons plus : la philanthropie de nos jours elle-même, lorsqu'elle mérite réellement son nom, n'est plus cette orgueilleuse du XVIII^{me} siècle qui ne parlait qu'avec dédain de la charité chrétienne, qui voulait la remplacer dans le monde. Non, aujourd'hui il n'est pas rare de l'entendre avouer avec une humilité très-sincère qui lui fait honneur, que, réduite à ses propres forces, il lui est difficile de réaliser ses magnifiques conceptions pour le bonheur de l'humanité : elle commence à sentir que pour réussir dans le bien qu'elle entreprend, elle est obligée de recourir à la charité religieuse qui, déjà, n'est plus, à ses yeux une odieuse rivale, mais une sœur aînée, qui, par cela seul qu'elle a plus d'abnégation personnelle, apporte aussi dans l'exécution, plus de cette patience évangélique sans laquelle on ne peut rien. Jetez les yeux autour de vous, et voyez à qui l'on remet depuis quelque temps la direction des *salles d'Asile*, des *prisons pénitentiaires*? N'est-ce pas en général à des religieuses de divers ordres ou à des hommes consacrés à Dieu? C'est cependant là un hommage dont il faut savoir gré à la philanthropie

et qui prouverait au besoin, qu'elle peut vivre en très-bonne intelligence avec la charité.

« Ne brisons donc pas comme le voudraient des hommes bien intentionnés sans doute, mais trop ombrageux, trop exclusifs, ne brisons pas l'heureuse alliance qui s'est formée ici entre la philanthropie et la charité : fortifions-la, au contraire, de plus en plus, cette alliance sans laquelle rien de grand ne peut se faire aujourd'hui dans le monde de la bienfaisance. Qu'il se fasse entre l'une et l'autre d'utiles échanges au profit des malheureux : que la philanthropie apporte dans cette association sa science, son or et ses nobles élans d'humanité; — la charité, son dévouement, son abnégation et son ineffable tendresse d'âme et ce ne sera pas en vain que l'on aura remué toutes les fibres généreuses du cœur humain. Quelle source de joie intérieure pour chacun de nous, à quelque degré que nous y ayons contribué, si nous pouvons, par nos efforts réunis, créer une œuvre vraiment utile et durable, une de ces œuvres dignes de servir de modèle à un pays intelligent comme la France, une œuvre par conséquent qui mérite aux yeux de Dieu et des hommes ! »

VIII

Ecrites dans une pensée de conciliation et d'équité ces réflexions si vraies sur l'alliance de la charité et de la philanthropie trouvèrent de l'écho. En voici d'autres non moins justes sur le bon emploi de la vie :

« Le plus impérieux besoin de l'homme peut-être, c'est d'avoir un intérêt dans la vie. Malheur à celui qui n'en a pas : il trainera ici-bas, sous des dehors quelquefois brillants, une existence misérable, toujours à charge à lui-même et quelquefois aux autres. Cependant que d'hommes dans cette position ! N'est-ce pas le sort de la plupart de ceux qui n'ont pas à se créer une fortune ? il semblerait qu'une fois arrivé à ce terme des vœux de l'espèce humaine, il n'y ait plus qu'à se croiser les bras. Oh ! si ceux qui aspirent à cette position de *far niente*, si tous ceux qui envient le sort des hommes qui y sont parvenus savaient tout ce qu'elle entraîne d'ennui, de vide pour les soi-disant heureux du siècle, oh ! comme ils se consoleraient d'avoir encore à travailler à leur fortune ! Eux au moins ont un but d'activité ; eux au

moins se disent chaque matin en se levant qu'ils ont quelque chose d'utile à faire ; eux au moins lorsqu'ils vont chercher le repos de la nuit, peuvent se rendre la justice qu'ils ont rempli une tâche honorable, quelque peu attrayante qu'elle puisse être, par elle-même, et goûter ce repos avec délices !

« Mais les hommes inoccupés, mais ceux dont la grande affaire de chaque jour est de *tuer le temps*, comme ils le disent eux-mêmes, le temps, cet ennemi qui les poursuit sans relâche, croyez-vous qu'il en soit de même pour eux?... »

» On leur a dit souvent, et en théorie ils approuvent ce conseil, que lorsqu'on n'a pas d'occupations forcées, il faut absolument s'en créer soi-même ; mais on n'en a pas le courage ; et puis on ne sait trop quel genre d'occupations choisir.

» Eh bien, les œuvres de bienfaisance, le perfectionnement de soi-même et des autres, voilà des occupations auxquelles les hommes le plus haut placés dans l'ordre social peuvent se livrer sans rougir. Que dis-je ? voilà un genre d'occupation qui en les rendant heureux de tout le bonheur qu'ils contribueront à répandre, appellera sur leur personne plus de considération réelle, plus d'amour surtout, que l'éclat d'un nom et d'une fortune dont l'effet le plus ordinaire est de provoquer l'envie, lors, du moins, qu'on ne jouit de ces avantages que dans un but d'égoïsme ou de vanité. Franchement, s'il y a quelque chose de beau dans une position indépendante et élevée, n'est-ce pas de pouvoir consacrer

à consacrer une partie de son temps et de sa fortune à l'amélioration de tout ce qui nous entoure ? Qu'est-ce en comparaison de ce bonheur là, que celui que l'on trouve dans les jouissances du sensualisme ou les satisfactions de l'amour-propre.

» Le dévouement, sous quelque forme qu'il se présente, a toujours été et ne cessera jamais d'être le plus beau titre d'un homme à l'amour de ses semblables. C'est le dévouement à l'ordre social sur les champs de bataille qui, dans l'Europe guerrière et féodale du moyen-âge, a été le principe de l'aristocratie. Aujourd'hui, dans notre Europe moderne, qui, après les douceurs de la paix, ne chérit rien peut-être plus que l'égalité ; si l'opinion, plus que jamais la reine du monde, distingue cependant au milieu de la foule quelques hommes pour les signaler à l'amour de leurs concitoyens, ce seront encore, soyez-en sûrs, des hommes de dévouement ; oui, ce seront des hommes qui auront montré du dévouement à l'ordre social et à l'humanité, non plus sur les champs de bataille devenus maintenant si rares, mais sur le terrain de la civilisation chrétienne et des institutions de tout genre qui ont pour objet de la servir dans ses vues généreuses ; et ces privilégiés de son amour, elle les prendra indistinctement dans tous les rangs de la société. Ce sera quelquefois une grande et noble dame comme cette princesse de Borghèse, qui s'était tant pressée de faire le bien qu'enlevée à la terre à l'âge de vingt-deux ans, tout Rome pleurerait sa mort comme une calamité publique. Ce

sera aussi un homme sorti des rangs les plus obscurs, comme ce jeune frère de la doctrine chrétienne dont la mort, arrivée il y a quelques mois à Paris, plongeait dans une douloureuse tristesse tout un quartier de la grande capitale. Ce sera bien souvent une bonne sœur de la charité dont la mort seule révélera au monde, le nom que portait sa famille; ce sera comme vous l'avez vu ici pour M. Prosper Andrieux; comme on l'a également vu la même année à Saint-Brieuc pour M. Pouhaer, un homme vivant dans le même monde que nous, mais comprenant bien mieux que nous les droits du pauvre sur le riche, et tout ce qu'il y a de beau dans l'esprit de zèle, et, au besoin, de sacrifice.

« Cependant n'allons pas jusqu'à calomnier l'espèce humaine. Ce dévouement dont nous déplorons la rareté, nous en avons tous reçu le germe; car qui est-ce qui n'a pas rêvé le bonheur de ses semblables? Qui est-ce qui ne s'est pas promis alors d'y consacrer au moins quelques efforts? Qui est-ce qui ne s'est pas fait, sous ces impressions chaleureuses, une loi de compatir à tout ce qui souffre? Combien de nobles cœurs qui n'ambitionnaient les trésors de la fortune que pour les prodiguer à l'indigence! Hélas! les trésors de la fortune sont arrivés à plusieurs de ces jeunes hommes si remplis de sentiments généreux, et trop souvent les promesses qu'on s'était faites à soi-même dans un autre âge ont été oubliées. Le cœur s'est rétréci insensiblement. L'amour des plaisirs et du luxe, amour dévorant;

d'autres passions égoïstes ont remplacé l'amour de ses semblables.

» Nous ne vous dirons pas comment se sont opérées ces métamorphoses dont il n'est pas rare de voir gémir ceux-là même qui en sont l'objet : nous ne faisons pas ici un cours de morale. Toutefois, puisque nous nous occupons d'une œuvre morale, il ne serait peut-être pas hors de propos de nous demander s'il n'y aurait pas quelque moyen à notre portée de rendre plus rares ces métamorphoses fâcheuses et de sauver au moins quelques-uns de ces instincts généreux du jeune âge, dont la perte appauvrit tant l'âme humaine et lui laisse d'ordinaire tant de regrets.

» Lorsqu'on veut encourager les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, en un mot, tout ce qui demande un peu d'élan que fait-on? On crée des sociétés où l'on s'occupe de ces choses avec plus ou moins de zèle; on fait tout ce qui dépend de soi pour mettre ces sociétés en honneur; on les exalte dans l'opinion publique, parce que l'opinion est un levier dont notre faiblesse a besoin.

» Eh bien, pourquoi ne ferait-on pas pour les œuvres de bienfaisance ce que l'on fait en général avec succès pour des œuvres d'un autre genre? C'est surtout lorsqu'il s'agit de faire naître dans les cœurs un sentiment qui ne s'exerce que par des sacrifices pénibles à la nature, qu'il faut recourir à des stimulants. Or, il n'y en a pas de plus énergiques que les associations. C'est surtout là que, comme le dit très-

bien un publiciste de nos jours, M. Alexis de Tocqueville, les idées et les sentiments se renouvellent, que le cœur s'agrandit, que l'esprit humain se développe par l'action réciproque des hommes les uns sur les autres. — Il faut donc encourager les associations, les mettre en honneur; il faut exalter à l'envi la grandeur de leur but et tout ce qu'on peut en attendre pour le bien de l'humanité; il faut dire et répéter sous mille formes, que la charité c'est l'étincelle divine, c'est le feu sacré qu'on doit sans cesse exciter dans soi-même et ranimer dans les autres.

» En agissant ainsi, peut-être sera-t-on assez heureux pour exciter en faveur d'associations semblables à la nôtre quelques sympathies chez ces jeunes hommes dont nous parlions il y a un instant, et qui, nées avec de si heureuses dispositions, les laissent étouffer dans leur germe; qui, ensuite, accablés du poids de leur oisiveté, ne savent comment remplir le vide de l'existence, fatigués qu'ils sont d'eux-mêmes et des autres. Alors on les verra chercher dans ces associations un emploi digne de la générosité de leur âge, et qui, en leur donnant l'occasion de faire quelque bien, rendra nécessairement à leur vie blasée un peu de la fraîcheur des premières années. On y verra accourir avec bien plus d'empressement encore ces âmes tendres et mélancoliques qui, ayant vu s'évanouir dans un adieu suprême le seul bonheur qu'il leur fut permis de connaître sur la terre, ne peuvent plus reprendre quelque intérêt à la vie que par des œuvres à l'exercice desquelles Dieu attache

toujours de grandes, d'ineffables consolations. Et pourquoi n'y verrait-on pas aussi quelques-uns de ces hommes, qui après s'être fatigués à poursuivre le bonheur, dans les voies arides de l'ambition où ils n'ont rencontré que le dégoût et l'amertume, voudraient essayer si, dans une carrière toute différente, dans la carrière où se donnent rendez-vous tous les sentiments généreux, ils ne retrouveraient pas au moins une partie de l'estime qu'ils ont perdue pour l'espèce humaine.

» Il y avait autrefois une admirable maxime qui a inspiré plus de bonnes et belles actions, plus de vertus publiques et privées, éclatantes et obscures qu'il ne serait possible de le dire. La voici dans son énergique concision : — Noblesse oblige. — Pourquoi, modifiant cette maxime de nos pères, comme se sont modifiés les siècles qui la proclamaient, et la traduisant dans la langue des mœurs actuelles, ne dirait-on pas aujourd'hui : supériorité oblige ? Il y a des supériorités de bien des genres : supériorités d'intelligence, de position sociale, de fortune. Eh bien, supposez un état de choses où ces supériorités s'emploieraient à l'amélioration morale et physique de tout ce qui les entoure, et vous auriez le magnifique spectacle de ce que peut le patronage pour le bonheur du monde. »

De telles pensées semées dans les esprits et dans les cœurs, préparaient déjà, à Morlaix, la conférence de saint Vincent de Paul, alliée naturelle de l'association pour l'extinction de la mendicité. Cette conférence, M. de Keranflech devait la présider dans les dernières années de sa vie; mais, en attendant, c'était par un retour sur lui-même et d'après sa propre expérience qu'il s'attendrissait sur les âmes séparées violemment par la mort de la moitié d'elles-mêmes, et ne pouvant plus trouver de consolations qu'en s'occupant à soulager les chagrins des autres. La joie de son foyer sans enfants; la bonne et fidèle compagne initiée à toutes ses lectures, à toutes ses études qu'elle égayait par l'enjouement le plus aimable, venait de lui être enlevée prématurément. Triste condition de l'existence humaine que ces adieux à faire ou à recevoir; que l'inévitable séparation des êtres les mieux faits pour s'appuyer mutuellement, et suivre en paix la même route!

Mais il était dans les desseins de Dieu que M. de Keranflech demeurât seul pour nous montrer peut-être comment un homme de bien peut trouver rien

qu'en lui-même des ressources pour rendre sa vie féconde et relativement, heureuse. Il avait pourtant à un haut degré le sentiment de la famille, et ses actions le prouvaient. Un de ses oncles, M. de Chef-dubois, membre de la chambre des députés en 1815, avait voulu contribuer aux frais de son éducation, et lui, en mémoire de ce bienfait, il rendait, à son tour, à des cousins et à des neveux des services pareils ou d'autres services aussi éclairés, aussi constants. Une pensée touchante le conduisit également à Rennes exprès pour y chercher un ami de son père, M. de Corbière, ancien ministre de la Restauration. Tant que celui-ci avait été au pouvoir, le fils de l'ami mort à Jersey s'était tenu à distance : maintenant, la fierté bretonne ne craignait plus rien d'un homme rentré dans l'obscurité, et ce fut avec bonheur qu'en ravivant les souvenirs d'enfance et de jeunesse, dans l'intimité du coin de feu, M. de Keranflech recueillit une foule d'anecdotes qui toutes faisaient honneur au caractère de celui qu'il regrettait si bien sans l'avoir jamais entrevu.

Ceux qui connaissaient la modicité des ressources de notre ami, environ sept mille francs de rente, se demandaient parfois, en voyant figurer son nom, pour des sommes toujours importantes, sur toutes les listes de souscriptions, comment son revenu suffisait à de telles largesses. On s'étonnait d'autant plus que, malgré sa discrétion, on devinait bien que le chiffre des charités secrètes égalait au moins celui des offrandes publiques. Il semblait, en effet,

qu'un miracle journalier s'opérait chez lui ; qu'il avait en dépôt, dans un coin de sa maison, la mesure de froment et la cruche d'huile multipliées à l'infini par le prophète. La compassion, l'ordre et l'abnégation ont de ces mystères.

Des lettres égarées dans les cartons de M. de Keranflech ont conservé quelques traces de ses libéralités intarissables. Ici, une mère de famille longtemps malade et à laquelle il faisait remettre chaque semaine d'abondants secours, le remercie avec effusion au nom de ses enfants qu'il a préservés de la faim ; là, un prisonnier, condamné en outre à payer une forte amende, le bénit pour la généreuse aumône destinée à compléter la somme réclamée par la justice ; ailleurs une personne qu'il ne connaissait que de réputation, qu'il savait découragée par des mécomptes, et qu'il supposait dans une grande gêne, lui retourne un billet de banque de cinq cents francs offert, on le voit par la réponse, avec toutes les ruses de la délicatesse et de la bonté. Après des raisons sérieuses pour justifier sa démarche, raisons qu'on ne peut répéter ici, l'excellent homme prenait le ton de l'enjouement, et s'attachait à prouver qu'en acceptant son billet on lui rendrait un véritable service. Cet argent, consacré d'abord à un voyage qui n'avait rien d'essentiel, en trouvant un meilleur emploi, épargnerait à celui qui l'envoyait une foule de fatigues, de dangers à courir, qui sait ? peut-être la mort, car les chutes de voiture devenaient fréquentes. La réplique demeurée parmi les papiers

confiés à mes soins fait connaître tous ces détails, et l'on ne peut se dissimuler en la lisant que si l'offre matérielle ne fut point acceptée, le sentiment qui la dicta fut parfaitement compris, et produisit un bien moral très-réel au milieu de circonstances difficiles.

Une correspondance d'une date antérieure rappelle une bonne action d'un autre genre. M. de Keranflech était alors procureur du Roi, et une pauvre veuve dont le fils allait subir une condamnation s'adressait au magistrat pour intercéder en faveur du coupable qui venait se constituer prisonnier à Brest :

« J'ose encore solliciter une autre grâce, continuait la mère affligée, si elle n'est pas incompatible avec votre caractère. Ce serait de m'éviter l'opprobre de voir flétrir ici, dans le village que j'habite, par l'affiche du jugement, un nom qui fut toujours sans tache. Prenez pitié de mes autres enfants qui par leurs vertus mériteraient si bien d'être heureuses, et ne les condamnez pas, par ce dernier coup, à n'avoir plus d'avenir ! — Seule chez moi, avec mes filles, réduite à n'oser réclamer les conseils de l'amitié, j'ignore si mon fils a besoin d'un passeport que je crains avec raison de solliciter pour lui. Ayez, je vous en conjure, la bonté d'y suppléer en donnant des ordres pour que, dans le cas où le voyageur serait arrêté en route, il soit traité avec les ménagements qu'on ne peut refuser à celui que le repentir entraîne au lieu où l'attend l'effet de la loi. Oh !

daignez nous épargner la honte d'une signification publique ! »

Un appel aussi confiant, aussi noblement exprimé, ne pouvait manquer d'être entendu, et l'on voit, par d'autres lettres du fils et de la mère, avez quel zèle M. de Keranflech s'employa pour ces malheureux, toujours dans la mesure de ses devoirs. La dernière lettre de la veuve mérite encore d'être citée : les insignes de la gloire humaine sont bien peu de chose sur une tombe auprès de ces titres là.

« Monsieur le Procureur du Roi,

» Combien d'actions de grâce n'avons-nous pas à rendre à la bonté si touchante qui vous a porté à vous intéresser avec tant de bienveillance à une famille que vous ne connaissiez pas, et qui, sans vous, eût éprouvé le plus grand de tous les malheurs ! Aussi, chaque jour, nous bénissons votre nom, en l'accompagnant des vœux les plus reconnaissants, les plus sincères.

» J'ai communiqué votre lettre à mon fils : elle a paru beaucoup l'émouvoir. J'espère qu'il est toujours dans les mêmes sentiments : Dieu veuille qu'il y persévère, et que sa tête se calmant, il revienne à l'honneur qu'il n'a que trop méconnu ! Votre indulgence et la mienne lui en ouvrent le chemin.

» Le jugement public dont nous a préservés votre humanité est, Monsieur, une des circonstances qui eussent détruit pour la vie mon repos, et fait entièrement perdre à mes enfants leur avenir. Dans les villages où tout fait bruit, une publication de

ce genre aurait produit un scandale qui nous eût couverts de confusion, et obligés à quitter notre habitation paisible. Quelle cruelle position pour mes deux filles surtout ! Les choses obligeantes que vous voulez bien m'exprimer pour elles, m'ont profondément touchée : si mon fils pouvait un jour ressembler à ses sœurs, je serais la plus heureuse des mères.

« Veuillez recevoir, Monsieur, de la part de ma famille et de la mienne l'expression de la reconnaissance la plus vraie jointe au respect et à l'admiration que votre caractère nous inspire. Pour moi, je ne serai véritablement heureuse que lorsque j'aurai pu vous dire de vive voix tous les sentiments de gratitude dont mon cœur est plein. »

Ce vœu si naturel de la pauvre mère a-t-il été exaucé ? Le bienfaiteur était trop modeste pour en parler, et personne, aujourd'hui, ne peut me l'apprendre.

X

Dans les premiers jours de février 1842, quatre ans après la mort de sa bien-aimée compagne, M. de Keranflech, se rendit à Paris qu'il devait quitter après un séjour de trois mois pour visiter les principales villes de l'Italie et les montagnes de la Suisse. Ce qui domine dans sa correspondance au commencement du voyage, c'est la pensée de son isolement :

« Quel dommage que vous ne soyez pas ici installé avec moi, à l'*Hôtel du Pré aux Clercs*, écrit-il à son ami M. de Miollis ; comme votre société augmenterait le plaisir ! que de bonnes promenades nous ferions ensemble, surtout par le temps magnifique dont nous jouissons ! que d'observations nous aurions à nous communiquer sur les hommes et sur les choses que nous aurions occasion de voir, que nous étudierions ensemble en Anacharsis modernes ! Au lieu de cela, je suis souvent seul, et c'est parfois bien triste. Que voulez-vous ? c'est le sort que la Providence m'a fait ; il faut bien que je m'y résigne. Je ne puis pas cependant m'empêcher de me rappeler des voyages de Paris bien différents, alors

que j'avais un autre moi-même à qui communiquer toutes mes impressions qui étaient aussi les siennes ! »

Attiré par les noms connus, M. de Keranflech ne négligeait aucune occasion de voir de près les hommes éminents par la pensée, de causer familièrement avec eux, de les entendre développer dans leur cabinet les idées qui ont été ou qui seront la trame d'un savant écrit ou d'un beau discours. Cette fois, ce fut le tour de l'abbé Bautain, qui lui fit promettre de venir prochainement à Juilly causer philosophie, éducation, et de l'abbé Cœur qui, alors, n'était point évêque, mesurait sagement les éloges à donner aux princes, et se plaignait même du dégoût que lui inspirait, en France, ce qu'il nommait un aplatissement général. Notre voyageur vit l'abbé Blanc, le père Arthur Martin, Buchez, d'autres encore, et dans les récits qu'il fait de ces rencontres, l'esprit de l'observateur et du moraliste se retrouve toujours. Indigné, par exemple, d'un article dédaigneux, acerbe, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, contre un écrivain religieux, il en parle à cet écrivain qui se contente de répondre avec douceur :

— Que voulez-vous, l'auteur de l'article n'a que vingt-sept ans, et sa violence d'aujourd'hui lui prépare des regrets et des embarras pour son âge mûr. Ne l'éprouvai-je pas en ce moment ? Je prépare une nouvelle édition d'un ouvrage de ma jeunesse que j'ai fait avec des idées bien différentes de celles qui sont devenues les miennes. C'est si vrai que lorsque je relis certains passages, je suis tout étonné moi-

même. Ah ! il faut beaucoup pardonner aux hommes qui ont vécu dans un certain milieu ! l'atmosphère morale dans laquelle on respire n'exerce pas moins d'influence sur nos idées, sur notre manière de sentir que l'atmosphère physique sur notre constitution et notre santé.

» Je me demande, ajoute M. de Keranflech, si de pareilles conversations ne sont pas pleines d'intérêt, et si elles ne donnent pas sur l'homme, sur les abîmes qu'il recèle dans son cœur, des idées plus nettes que ne le feraient des mois entiers de lecture.»

Guetter un jeu de physionomie, un mot ; tirer parti de tout pour en méditer, telle est donc l'occupation favorite du breton devenu momentanément parisien.

« Je crois, continue-t-il, vous avoir quelquefois parlé de mes prétentions comme physionomiste. C'est surtout ici que j'exerce ce talent. Lorsque je me trouve seul sur une promenade ou dans une réunion nombreuse, il faut bien, sous peine d'ennui, que je donne à mon esprit un but d'activité quelconque, ce que j'appellerai un os à ronger. Eh bien, dites-moi si dans cette position, on peut imaginer un passe-temps plus récréatif que de jeter sur chaque figure qui se présente à vous un regard scrutateur, et de conjecturer quels doivent être le caractère, la tournure d'esprit du porteur de cette figure, les idées qui le préoccupent, les sentiments qui règnent habituellement dans son âme, en un mot, de deviner en quelque sorte son histoire ? Sans doute, il est difficile

de se livrer à cet exercice sans faire des jugements un peu téméraires ; mais ceux-ci me paraissent fort innocents. Quoi qu'il en soit, les observations physiologiques que j'ai faites jusqu'ici sont assez peu favorables aux personnes qui en sont l'objet. Je cherche en vain, dans cette foule d'hommes de toutes les classes qui remplissent les promenades et les lieux publics, le *Roi de la nature* dont Buffon nous a fait un si magnifique tableau : sauf quelques exceptions, je ne trouve guère que des hommes sur le visage desquels trônent l'ennui et l'insignifiance, souvent la fatuité, presque toujours l'étroit égoïsme. Si je prête l'oreille aux conversations, elles ne démentent pas les physionomies. Il n'y est d'ordinaire question que d'argent, de fortune, de position sociale ou de plaisirs plus ou moins frivoles. Presque jamais une idée élevée, la manifestation d'un sentiment généreux. Je mange à une table d'hôte assez nombreuse, et que je crois bien composée sous le rapport de la naissance et de l'éducation ; cependant vous ne vous faites pas d'idées du cynisme des propos que j'entends ! Non pas que les conversations soient ordurières, non, grâce à Dieu, ce genre là, si commun autrefois, disparaît de nos mœurs ; mais le culte de l'or, comme on l'y affiche hautement, crûment, comme la chose du monde la plus simple ! A cet égard, pas même l'ombre de la moindre pudeur. Si encore ce n'étaient que des vieillards ! mais non ; ce sont des jeunes gens, des hommes dans l'âge de l'enthousiasme, de toutes les nobles passions !...

» Qu'attendre d'une pareille jeunesse ? Si des vingt-cinq, trente ans, elle a le cœur pétrifié, que sera-t-elle donc à cinquante, à soixante ? Voilà le symptôme le plus fâcheux du siècle. »

Un des inconvénients de la curiosité dont s'accuse notre philosophe, c'est qu'elle lui donne même à l'église bien des distractions. En voici une preuve assez plaisante.

« Vous vous rappelez peut-être, dit-il, qu'il nous est arrivé plus d'une fois dans notre vie de nous moquer de la fascination que les titres exercent sur certaines cervelles : eh bien, je dois vous dire pour l'expiation de mes péchés que moi aussi, l'impitoyable railleur de cette faiblesse, je viens de l'éprouver d'une manière vraiment comique. J'étais hier à Saint-Thomas-d'Aquin pour entendre un sermon de charité de l'abbé Cœur. Pendant les préparatifs, une loueuse de chaises, faiseuse d'embarras comme elles me le paraissent presque toutes, allait et revenait avec fracas, parlant à tout le monde, apostrophant les uns d'une manière obséquieuse et les autres avec humeur ou dédain. Jamais je n'ai entendu prodiguer davantage les titres. C'était à tout instant *Madame la Comtesse, Madame la Marquise, Madame la Duchesse*. Tous ces mots pompeux n'avaient pas fait grande impression sur moi, tant on y est habitué dans le noble faubourg que j'ai l'honneur d'habiter. Mais enfin, j'ai entendu le titre de *Princesse*, prononcé de la manière la plus respectueuse et la plus ronflante, et aussitôt le souvenir

des belles princesses des contes de fées qui ont tant amusé mon enfance m'est revenu à l'esprit. J'ai donc levé les yeux avec empressement m'attendant à quelque éblouissante apparition de ce genre. Hélas ! mon Dieu ! jamais il n'y eut de désappointement pareil ! Au lieu de ces merveilleuses princesses qui charment les yeux et font tourner les têtes, je n'ai vu qu'une vilaine petite bonne femme toute sèche, toute ridée, presque noire à force d'être brune, aux trois quarts borgne, à la physionomie revêche, en un mot ce qu'on appelle d'ordinaire *une horreur*. Ma foi, me suis-je dit, si beaucoup de princesses ressemblent à celle-ci, il faut convenir qu'elles ont bien dégénéré depuis le beau temps de la féerie. »

Puisons largement dans cette même correspondance, et ne dédaignons pas, chemin faisant, certains détails familiers. Pour qui sait réfléchir, rien n'est assez petit pour ne donner matière à quelque leçon utile. Les petits événements ont souvent dans la vie une grande importance et les petites vertus y ont toujours une grande valeur.

Voici donc une anecdote en apparence assez triviale, mais qu'il est bon de recommander comme un trait de caractère :

« Je me suis souvent vanté d'avoir passé plusieurs années à Paris sans avoir jamais eu à me plaindre des filous ; je ne pourrai plus en dire autant désormais. Ma jolie petite tabatière d'argent ciselé m'a été escamotée le jour avant-hier le plus adroitement du monde, et sans que je me sois aperçu du tour. J'al-

lais voir le fameux puits artésien de Grenelle, et là j'ai voulu me régaler d'une prise ; mais quand j'ai porté la main à la poche, plus rien ! — D'autres auraient regardé cela comme une perte de quarante-sept francs, prix de l'objet enlevé, moi je n'y ai vu qu'une perte de trois francs que m'a coûtés la boîte de buis qui l'a remplacé, et le profit de l'avis de ne plus donner dans le luxe des tabatières. — Que pensez-vous de cette manière de calculer ? Trouverez-vous là l'excès de positivisme que l'on reproche à notre siècle ? »

Le père Lacordaire, l'orateur que M. de Keranflech admirait le plus avec MM. Berryer et de Montalembert, était de retour à Paris depuis peu de jours, mais notre ami le chercha inutilement. Comme consolation, il suivit les prédications du père de Ravignan, de l'abbé Bautain qu'il loue de mettre à la portée des plus humbles intelligences les enseignements profonds de la philosophie chrétienne, et il assista très-régulièrement aussi au cours d'histoire professé à la Sorbonne par M. Charles Le Normant, apologiste non moins habile que zélé de la grande cause de l'Eglise. Le temps s'écoulait : les derniers jours d'avril arrivèrent, et, avec eux, un jeune compatriote, M. Achille de Kergos, qui voulait être de moitié dans le voyage en Italie et en Suisse. On partit, et le moment est venu de faire remarquer aux jeunes gens que ces pages souvent sérieuses et peu dramatiques n'auraient pas encore rebutés, combien il est vrai que la première moitié de la vie sagement

employée, réserve à la seconde une fraîcheur d'imagination, une facilité d'impressions heureuses aussi surprenantes que dignes d'envie chez un homme de cinquante ans.

XI

« Lyon, 13 Mai 1842.

« Nous voilà lancés, mon cher M...., mais ne craignez pas que je vous ennuie d'une longue et minutieuse description des pays que nous avons parcourus. A quoi bon? Vous savez comme moi que les bords de la Seine sont charmants, surtout dans cette saison où la verdure, moins développée qu'elle ne le sera dans une quinzaine de jours, est bien plus tendre; vous savez que les Lucullus et les Turcaret du jour s'y sont créés des Villa magnifiques qui forment des points de vue délicieux pour les passagers des bateaux à vapeur; vous possédez trop bien votre géographie pour ignorer qu'en traversant une des parties les plus riches de la Bourgogne nous avons dû voir les plus beaux vignobles du monde, que Sens et Auxerre ont de superbes cathédrales qui ont dû nécessairement recevoir le tribut de notre admiration; que l'Yonne dont nous avons presque cotoyé les bords pendant l'espace d'une trentaine de lieues nous a créé des paysages enchanteurs; que les

rives de la Saône, assez tristes de Châlons à Mâcon, commencent alors à prendre un caractère à la fois imposant et gracieux, à cause de la longue chaîne du Mont d'or qui se dessine dans le lointain et des vertes campagnes baignées par les eaux paisibles; qu'enfin de Trévoux à Lyon, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, et qu'à la lettre, on marche, pendant l'espace de quatre lieues, d'enchantements en enchantements, tant on est émerveillé de tous les châteaux, Villa, ermitages qui couvrent les deux coteaux élevés au milieu desquels s'avance majestueusement la Saône pour entrer dans la ville de Lyon. Tout cela est de la géographie et doit vous être familier à vous surtout qui avez une si belle mémoire.

» Parlons plutôt de nos impressions personnelles, de celles, du moins, qui sont de nature à trouver un écho dans votre cœur. Ainsi, par exemple, lorsque je vous dirai qu'à Saint-Germain d'Auxerre et à Saint Irénée de Lyon nous avons vu les plus belles cryptes et les reliques les plus vénérables, les plus nombreuses et les mieux conservées qui se trouvent probablement en France, je suis bien sûr de vous intéresser. Aussi je n'ai point parcouru ces lieux qui réveillent de si touchants souvenirs, ces lieux consacrés par le martyre de tant de saints chers au catholicisme, et où se trouvent encore des traces du sang qu'ils ont versé pour la foi sans penser à vous. Je l'ai dit à mon compagnon de voyage : — Pourquoi l'ami M..... n'est-il pas ici? Quel bonheur il éprou-

verait dans ces profondes catacombes ! Sous ces voûtes épaisses qui ne laissent pas pénétrer un seul rayon de la lumière du soleil, il respirerait un air plus doux, plus suave que sous le plus beau ciel et dans les bosquets les plus fleuris. — L'abbé Combalot étant descendu, il y a environ deux ans, dans les cryptes de saint Germain d'Auxerre, s'y est, nous a-t-on dit, étendu de son long. Voilà de l'enthousiasme méridional ! vous aussi, mon cher, vous seriez de force à en faire autant.

« Le jour avant-hier, nous avons gravi avec peine jusqu'à Notre-Dame-de-Fourvière, qui se trouve comme vous le savez sans doute sur le point le plus élevé de Lyon. Je n'ai de ma vie vu autant d'*ex-voto*. Les murs en sont tapissés : on dirait un musée, mais le musée de la foi et non celui du talent. On voit que tous ces *ex-voto* sont, en général, le tribut de l'indigence.

» Il est impossible d'imaginer un accueil plus aimable que celui qu'on nous a fait au collège d'Oullins, : nous y avons été reçus non pas comme des nouveaux venus, mais comme si nous étions d'anciens amis. Vous avez entendu mille fois l'abbé Clerc parler de l'abbé Dauphin ; il n'y avait aucune exagération dans ses éloges ; c'est réellement un homme charmant dans toute la force du terme. On n'est pas meilleur, plus gracieux ni plus aimable. Nous avons dîné mardi avec tous les professeurs, et passé une grande partie de la journée avec plusieurs de ces messieurs. On dirait une famille par-

faitement unie : je crois vraiment qu'une éducation donnée par de pareils hommes et dans un pareil lieu (la plus magnifique position que l'on puisse rêver) ne doit rien laisser à désirer pour le cœur ni pour l'esprit. »

« Marseille, 25 mai 1842.

« Pendant notre séjour à Lyon, nous avons eu la fantaisie de voir Saint-Etienne, le Birmingham de la France, qui est à une distance de quinze lieues. Nous sommes partis à sept heures du matin ; nous avons fait à Saint-Etienne un déjeuner où beurre, saucissons, sucre, café, lait, en un mot tout ce qu'on nous a servi était, par parenthèse, au charbon de terre. Nous avons promené, dans tous les sens, la ville qui n'a pas moins de 60,000 âmes ; nous avons visité dans les environs deux établissements industriels, éloignés d'environ deux lieues l'un de l'autre, et nous étions de retour à six heures de l'après-midi. N'est-ce point là une merveille ? Ce n'est pas la seule dont nous ayons été les témoins dans cette excursion. En revenant, nous avons fait cinq lieues sans chevaux ni vapeur. Quel était donc le moteur, me demanderez-vous ? Le plan incliné du chemin de fer, mais d'une pente si faible, qu'elle n'est pas sensible à l'œil. Eh bien, il n'en fallait pas

davantage, pour faire marcher les wagons avec une telle célérité que le conducteur était sans cesse obligé de faire jouer le frein pour que la marche ne devint pas trop rapide.

» De Montpellier nous avons fait une promenade du même genre au petit port de Cette. Le chemin de fer est très-curieux : il traverse un pays où, à droite, à gauche, on ne voit que marécages; il y a des endroits où l'on croit marcher sur l'eau.

» Je ne vous parlerai pas du reste de notre voyage : M^{me} de K... vous aura tenu au courant. Elle vous aura parlé de notre séjour à Avignon, à Nîmes; de nos excursions à la fontaine de Vaucluse et au pont du Gard; elle vous aura dit qu'à Avignon et à Vaucluse, tout est plein des souvenirs des papes et surtout de Laure et Pétrarque; qu'à Nîmes, tout rappelle les Romains et le poète Reboul devant la porte duquel nous avons plusieurs fois monté inutilement la faction dans l'espérance de le voir; qu'à Montpellier c'est la docte faculté qui domine et fait en quelque sorte, l'âme de la ville; enfin qu'à Arles, il y a deux choses qui se disputent l'attention, je pourrais presque dire le cœur des voyageurs : ce sont, d'abord, les monuments romains presque aussi nombreux et aussi bien conservés qu'à Nîmes, et puis la beauté et le costume éminemment pittoresque des Arlésiennes. Nous avons eu l'avantage de les voir dans tout leur éclat. Il y avait, à environ une lieue de la ville, une course de chevaux dans la Camargue qui fait accourir des étrangers de vingt, trente lieues

à la ronde. Nous y sommes allés, et à notre retour, nous avons marché entre deux haies fort épaisses des beautés de la ville qui étaient venues voir le concours des amateurs de la course faisant presque tous leur rentrée en voiture et à cheval. C'était pour nous un coup d'œil curieux que ces belles curieuses, femmes à part et telles qu'on n'en voit pas d'aussi remarquables dans le reste de la France. Serait-ce, comme on le suppose généralement, parce qu'elles aussi sont des monuments Romains, parce qu'elles descendent en droite ligne et sans mélange de la grande race qui a peuplé autrefois cette contrée? C'est possible. On ajoute qu'elles sont aussi sages que belles : c'est encore mieux.

« Nous voici maintenant à Marseille où nous trouvons un port assez vaste où se presse une véritable forêt de mâts, une activité prodigieuse dans les rues et, sur les quais, une vraie chaleur du Midi. Du reste, pas un monument de quelque valeur, pas un édifice, pas même une église de quelque apparence.

« Ce matin, nous avons passé plus d'une heure à Notre-Dame-de-la-Garde. Il est difficile, de se trouver dans une pareille chapelle où il a été répandu tant de larmes de douleur et de reconnaissance sans être profondément ému. Quant à moi, je l'ai été plus que je ne saurais vous le dire. Nous avons trouvé la chapelle pleine d'une communauté de jeunes orphelins. La plupart ont communie : il y a eu pendant toute la messe des chants de cantiques, et, après, des litanies de la Sainte Vierge comme je n'en ai jamais

entendues. C'étaient les accents les plus purs, les voix les plus touchantes qui se puissent entendre sur la terre.

« Nous partons demain pour Gênes à 4 heures de l'après-midi. »

XII

Comme on doit s'y attendre, la lettre datée de Rome est très-longue et très-détaillée; elle l'est tellement que la reproduire ici tout entière devient impossible. Citons-en, du moins, quelques fragments :

« Avec ma tournure d'esprit, il y a dans les monuments qui nous entourent un point de vue qui m'intéresse beaucoup plus que le côté artistique : c'est celui des grands souvenirs qu'ils rappellent. Certes, ce colysée gigantesque où 100,000 spectateurs se trouvaient, dit-on, à l'aise, me paraît aussi, comme à tout le monde, un témoignage admirable de la puissance vraiment créatrice des Romains; mais quand je pense que le sang des martyrs y a coulé pendant plusieurs siècles; que là une foule d'hommes et même de femmes faibles et délicates ont eu le courage de subir la mort la plus affreuse plutôt que de renoncer à leur foi, je suis touché jusqu'aux larmes, je m'agenouille avec respect au pied de la croix qui leur a donné ce courage, et qu'on a eu l'heureuse idée de placer au milieu du cirque, et je

ne pense plus à tout ce qu'il a fallu de génie et d'efforts pour élever ce monument.

« De même lorsque je vois les arcs de triomphe élevés à Septime Sévère et à d'autres triomphateurs Romains, au lieu d'admirer ces physionomies farouches de Romains que l'on a sculptées sur les bas-reliefs avec l'intention d'attirer sur eux l'admiration des spectateurs, je me surprends moi à les détester, eux et le peuple barbare dont ils sont présentés comme les héros : je m'appitoie au contraire sur le sort des vaincus attachés-là en esclaves, à leur char de Triomphe. Je me dis : ces vaincus, ces esclaves, ce sont peut-être nos pères ; ils ne sont traités de la sorte que pour avoir tenté d'affranchir le monde : Gloire à eux malgré leur défaite ! Haine, exécution à leurs tyrans !

« Quoique nous ne devions passer ici qu'une dizaine de jours, nous aurons à peu près tout vu : seulement, nous aurons mal vu. Il y a une foule d'églises et de musées où il faudrait s'arrêter de longues heures, et où nous passons au pas de charge. N'importe, il nous restera toujours quelques souvenirs intéressants. Vous ne vous faites pas d'idée de la profusion de marbres admirables et de peintures que l'on trouve ici partout. C'est surtout en mausolées que l'on a fait une consommation prodigieuse de marbres. Je vous ai dit que Rome est la ville des contrastes ; c'est aussi la ville des tombeaux : il s'y trouve tant de morts illustres !

« On nous a montré à Saint-Jean-de-Latran, la

table sur laquelle J.-C. fit la Cène ; la colonne du temple qui se brisa à sa mort, la *scala sancta* ou l'escalier du palais de Pilate qu'on ne monte qu'à genoux parce que Notre Sauveur l'a monté et descendu plusieurs fois. Nous avons vu à Saint-Pierre-aux-liens la chaîne qui a attaché Saint-Pierre. Mais je n'en finirais pas si je voulais vous dire toutes les choses belles et touchantes que nous avons vues : cela reviendra plusieurs fois dans nos conversations.

« Nous sommes allés ce matin à l'église Saint-André où s'est opérée la conversion de M. Ratisbonne. Le cardinal de Bonald allait précisément dire la messe à l'autel de Saint-Michel où le jeune israélite a eu la vision miraculeuse qui a décidé sa conversion. On a placé sur cet autel un tableau de la Vierge telle qu'elle a dû lui apparaître, autant, du moins, que l'on peut rendre des choses aussi ineffables. La sainte Vierge toute resplendissante d'un éclat surnaturel semblable à celui de la transfiguration, semble indiquer du doigt le lieu où le nouveau Saul a été frappé du coup de la grâce.

« J'oubliais de vous dire ce que vous a dit, sans doute, la mère de mon compagnon de voyage : nous avons vu Gênes, Livourne et Pise. A Pise, il y a une place déserte où se trouvent réunies de grandes richesses artistiques ; à Gênes tout nous a ravis, rues, églises, palais. On l'a nommée *Gênes la superbe*, il faudrait ajouter *et la riante*, à cause des charmants coteaux couverts de délicieuses villa qui la couvrent et de l'air embaumé qu'on y respire..... »

« Venise, 23 juin 1842.

« N'avez-vous pas trouvé quelque peu extraordinaire de recevoir une lettre datée de Rome, de l'ermite de la Villeneuve ¹, de l'homme qui était arrivé à l'âge de cinquante ans sans s'être permis d'autres excursions que celles qu'il faisait de loin en loin au grand village ? Eh bien, voici encore une lettre au haut de laquelle vous lirez un grand nom, un nom qui réveille dans l'esprit de grands, de nobles et d'effrayants souvenirs. Venise, la merveille de l'Adriatique, et peut-être la plus étonnante conquête que l'homme ait jamais faite sur la nature ! un vol audacieux fait à la mer ! En vérité, quand on se promène en gondole au milieu de ces palais si élégants, d'une architecture si gracieuse, et dont les pieds se baignent, depuis des siècles, dans l'Adriatique au lieu de reposer sur le sol, on en croit à peine ses yeux tant cela paraît étrange. En vain on a lu dans je ne sais combien de voyages des tableaux de Venise ; en vain on a vu des gravures qui vous mettent, en quelque sorte, les objets sous les yeux, rien n'y fait : il faut voir la chose même, la véri-

¹ Quartier de Morlaix, et celui qu'habitait l'auteur de ces lettres.

table Venise, cette flotte magnifique de pierres et de marbres, pour s'en faire une idée exacte. L'imagination qui, d'ordinaire, va bien au-delà du monde réel est restée ici bien au-dessous, et elle demeure confondue devant la réalité.

« Aussi la première impression de Venise lui a été infiniment plus favorable que celle de Rome ; elle l'a été d'autant plus que nous sommes arrivés à neuf heures du soir par le plus beau clair de lune qui ait jamais brillé dans un ciel d'Italie. Nous avons d'abord traversé le fameux grand canal dont on parle tant et qui nous a si bien charmés que, depuis, nous y promenons tous les jours. Puis, notre gondole légère s'est glissée silencieusement dans de petites rues formant autant de canaux, au milieu d'une population nombreuse qui célébrait avec une joie très-bruyante je ne sais quelle fête de la localité. On n'entendait que musique, danses et accents de plaisir. A peine débarqués à notre hôtel, nous avons couru avec nos habits et notre poussière du voyage à la place Saint-Marc, puis à une autre qui y touche, et qui borde le grand canal. Là nous nous sommes trouvés au milieu d'une foule immense : toutes les dames de la ville semblaient s'y être donné rendez-vous pour voir les promenades sur l'eau d'une multitude de gondoles qui se croisaient dans tous les sens à la lueur brillante des torches et des chandelles romaines. Voilà comment nous est apparue pour la première fois *Venezia la Ricca, Venezia la Bella, Venezia la Magnifica*. Eblouis par tant de prestiges,

nous nous sommes crus un moment au milieu des merveilles décrites avec tant de charme par la sultane des *mille et une nuits*.

« Notre voyage de Rome à Venise a été très-fatigant mais très-agréable par ailleurs. Sous le rapport des beautés de la nature, il est difficile de trouver une route qui en offre plus aux regards. Nous avons eu occasion de gravir à pied un des sommets les plus élevés des Appennins. Quelle jouissance ! monter, monter toujours, croire à chaque instant que l'on est au terme de son ascension pour voir se dérouler derrière les montagnes que l'on vient d'escalader d'autres montagnes encore plus élevées, et ainsi pendant longtemps ! N'est-ce pas l'image de l'ambition qui monte toujours et n'arrive jamais ! l'image aussi des bonheurs de la terre que l'on croit atteindre à chaque instant et qui fuient d'une fuite éternelle !....

« On ne voit pas de montagnes escarpées sans voir aussi des vallées délicieuses, sans jouir vivement du contraste que présentent des spectacles si différents et qui se touchent de si près. Viennent ensuite les plaines admirables de la Romagne et de la Lombardie : jamais je n'ai rien vu d'aussi riche et d'aussi gracieux, et cependant j'ai traversé la Touraine, j'ai suivi le chemin que, sur les bords de la Loire, on appelle *la levée*, campagne assurément fort belle, mais inférieure à celle qui s'est développée devant nous.

» Nous avons traversé aussi, et en nous arrêtant

dans plusieurs, des villes fort intéressantes : il suffit de nommer Spolette, Macerata, Lorette, Rimini, Forli, Faenza, Bologne, Ferrare, Padoue. Inutile de vous dire que nous avons visité la *sancta Casa* ; nous avons eu même le bonheur d'y entendre la messe. Je ne vous retracerai pas les impressions que m'a fait éprouver la vue de cette humble demeure où se sont passées de si grandes choses et des choses si touchantes : cela m'entraînerait trop loin ; et puis ce sont là des impressions qu'il est fort difficile de rendre.

» Nous avons visité aussi, jusque dans ses moindres recoins le fameux palais Ducal de Venise qui rappelle à la mémoire, toute l'histoire de cette fière république : nous y avons tout vu depuis la salle du grand conseil jusqu'à cette partie des cachots que l'on appelle les *Puits*. Je vous dirai même que j'ai failli me casser la tête en sortant d'un de ces cachots tant les portes y sont petites. C'est horrible à voir, et fait pour dégouter à jamais du despotisme quelque soit le nom dont il s'affuble : Démocratie, Aristocratie ou Monarchie.»

XIII

« Paris, 22 Juillet 1842.

» Puisque j'ai commencé, je veux vous donner encore quelques détails sur mon *tour d'Europe*. Il me reste à vous parler de la Suisse, et je ne sais à quelles expressions recourir pour rendre l'effet qu'elle a produit sur moi.

» A l'Italie le domaine des Beaux-Arts : je ne crois pas qu'aucune autre contrée dans le monde puisse le lui disputer; mais les grands spectacles de la nature; ceux qui étonnent, qui ébranlent l'imagination, qui remuent profondément l'âme, c'est à la Suisse qu'il faut les demander. Nous y avons passé à peine quinze jours, et il me faudrait de longues pages pour donner seulement une sèche nomenclature de tout ce qui nous y a frappés. Nous y avons assisté à la naissance de plusieurs fleuves; nous les avons vus d'abord faibles ruisseaux se grossir rapidement des tributs que leur envoient de toutes parts des montagnes couvertes de neige; nous avons marché des journées entières entre des cascades tombant avec fracas de ces montagnes qui s'élevaient sur nos têtes

à des hauteurs incommensurables, et des torrents impétueux qui roulaient en écumant sous nos pieds, se précipitant avec toutes les apparences d'une véritable fureur par des pentes d'une excessive rapidité à travers les blocs immenses de rochers qui obstruent leur passage. Je ne connais rien de plus émouvant que ce spectacle, surtout lorsque, comme nous l'avons fait au Saint-Gothard, on suit le cours du torrent emporté par des chevaux qui descendent toujours de toute leur vitesse en rasant l'abîme où un seul faux pas suffirait pour vous précipiter avec eux et le char qu'ils traînent. Notre descente du Saint-Gothard a duré au moins trois heures, et jamais, peut-être, je n'ai éprouvé en présence de la nature de si vives sensations. Me trouver ainsi, moi, un homme, être si fragile, suspendu si longtemps sur le bord d'un abîme au fond duquel mugit la Reuss avec un vacarme dont la mer en fureur peut seul donner une idée à un Roscovite, et ne pas ressentir la moindre peur! n'éprouver qu'une émotion de vive jouissance en pensant que j'assistais à un aussi grand, aussi imposant, aussi dramatique spectacle!... Oui, mon cher M..., voilà de ces choses qui frappent l'imagination, et qu'on n'oublie jamais quand on a eu le bonheur de les voir.

» Nous avons escaladé un des pics les plus célèbres des Alpes, le Mont Rigi, d'où l'on a le plus admirable panorama qu'il soit possible d'imaginer. D'un côté une chaîne immense de montagnes parmi lesquelles figurent les sommets les plus célèbres, le

Saint-Gothard, le Mont-Pilate, la Joug-Frau; de l'autre une plaine qui s'étend à perte de vue dans un rayon de soixante-dix lieues, une plaine qui se nomme la Suisse, la Savoie, la France, l'Allemagne. Convenez que ce sont là de sublimes spectacles!

» Nous nous sommes élevés aussi jusqu'aux glaciers qui aliment les fleuves de l'Europe. Nous pouvons dire avoir touché de nos mains et foulé de nos pieds les glaces éternelles. Nous avons même été assez heureux dans nos promenades alpines pour assister à des avalanches, pour voir des cascades de neige, rouler dans les précipices avec un bruit épouvantable qu'augmentaient et prolongeaient encore les échos des montagnes. Nous avons parcouru des vallées charmantes, d'autant plus délicieuses que les montagnes arides ou couvertes de noires forêts de sapins, en font mieux ressortir toute la grâce. Nous avons rencontré je ne saurais dire combien de ces lieux enchanteurs à la vue desquels je m'écriais : — Ah! si le ciel ne m'avait pas donné une patrie où vivent mes amis et mes parents, voilà celle que je choisirais; voilà le lieu où j'aimerais à établir ma tente pour le peu de jours qui me restent à passer sur la terre! Oh! que de châteaux en Espagne j'aurais fait dans l'admirable vallée de *Lanterbrunen* et sur les bords ravissants des lacs de Lucerne et de Genève à une autre époque de ma vie, dans un temps où je n'aurais pas été seul à habiter ces châteaux, ou plutôt ces délicieuses chaumières enfantées par mon imagination et où j'avais encore quelques raisons de

croire le bonheur autre chose qu'un rêve! Aujourd'hui c'en est fait: le temps des châteaux en Espagne aussi bien que des chaumières en Suisse est passé pour moi sans retour!

» Nous avons traversé d'un bout à l'autre les plus beaux lacs de la Suisse et de l'Italie: les lacs Come, Majeur, Lucerne, de Thun, de Briens, du Bourget, et, enfin, de Genève. Sur le dernier lac nous avons joui du spectacle d'un orage, spectacle toujours imposant, mais surtout lorsqu'on se trouve entre deux chaînes de montagnes telles que le Jura et les Alpes, devant les poétiques rochers de Meillerie, le saint Bernard qu'on voyait élever dans le lointain sa tête gigantesque, et les villes si romantiques de Vevey, de Clarens et de Lausanne. Comprenez-vous tout ce qu'il y a de ravissant pour un homme qui aime passionnément les grandes scènes de la nature, et qui, d'ailleurs, à l'âge de vingt ans, a beaucoup vécu (Dieu merci! par l'imagination seulement) dans le monde du roman et de la poésie; comprenez-vous, dis-je, tout ce qu'il y a de ravissant pour un pareil homme, à voir les éclairs sillonner le ciel et à entendre les roulements prolongés du tonnerre dans un pareil lieu? Cette exaltation vous étonnera dans un de ma part: vous la concilierez difficilement avec la gravité quelque peu froide de ma physionomie et le demi siècle qui, sans avoir encore réussi à blanchir mes cheveux, n'en est pas moins sur mes épaules. Que voulez-vous? On n'est pas toujours entièrement l'homme de sa physionomie, et quelque éloigné que

l'on soit de l'âge où la vie un peu passionnée souriait à l'imagination, on peut éprouver encore des retentissements de cette époque orageuse où le cœur et la tête bouillonnaient à qui mieux mieux.

« Sur le lac Majeur où nous avons passé deux jours entiers, nous avons visité, je puis dire avec délices, les célèbres îles *Borommées*, l'*Isola Madre* et l'*Isola Bella*. Nous avons même passé une nuit dans cette dernière où nous nous sommes réveillés ayant sous les yeux le lac, pouvant l'admirer à notre aise de notre lit. Joignez à cela les lieux auxquels se rattachent des souvenirs historiques : Altorf où s'est passée la grande scène de Guillaume Tell forcé par un despote à tirer une pomme sur la tête de son fils; non loin de là, la vallée, où il a tué Gessler; près d'Arona, le château où est né saint Charles Borommée, château dont il ne reste que des ruines en face desquelles on lui a érigé un monument ou plutôt une statue colossale, à Milan le tombeau de ce même saint Charles; à Annecy les tombeaux de saint François de Sales et de sainte Chantal, et vous aurez une idée, bien affaiblie pourtant, du plaisir que nous avons éprouvé dans notre voyage.

« Maintenant je me dispose à retourner à Morlaix dans trois jours, mais, en attendant, sachez que j'ai tenu la promesse que j'avais faite, il y a deux mois, à l'abbé Dauphin. J'ai assisté à la fête de son collège qui a eu lieu le 18, jour de la saint Thomas d'Aquin. A Oullins c'est la religion qui préside à tout sans exclure pourtant les plaisirs décents et délicats. Je

suis enchanté d'avoir vu cette fête, rien ne pouvant me donner une idée plus juste et, en même temps, plus favorable de l'esprit de la maison. Or, cet esprit me paraît parfait. Après tous les genres de beautés que je venais d'admirer : beautés des arts, beautés de la nature, pouvais-je mieux finir que par un spectacle où se montrait la beauté morale dans toute sa pureté et dans tout son éclat ? »

Après avoir lu ces lettres écrites, comme le dit leur auteur, sous le poids d'un demi-siècle, il serait curieux de les rapprocher des appréciations si froides et si vides que des centaines de jeunes touristes rapportent tous les jours des plus longs voyages. D'un côté les croyances ardentes, les sentiments tendres, l'amour du beau poussé jusqu'à l'enthousiasme; de l'autre, en route, les bâillements de l'ennui; puis un retour stérile après des fatigues sans but ni compensation. Ici, encore une fois, dans la vie humaine, il se fait comme un renversement des saisons : aux hommes de vingt ans, de trente ans, les glaces de l'hiver; à celui qui touche à la vieillesse tous les bénéfices du printemps et de l'été; tous les parfums, toutes les saveurs des jours les plus frais et les plus suaves.

XIV

Le 12 janvier 1843, M. de Keranflech m'écrivit une première fois à l'occasion de l'œuvre morlaisienne pour l'extinction de la mendicité. Ce fut le commencement de relations constantes, journalières, tant par correspondance que personnellement.

Quelques explications sur ma position à Brest devinrent maintenant nécessaires.

Dans les derniers jours de 1840, j'avais publié un petit recueil de poésies qui portait, à l'origine, le titre de *Préludes*, mais qu'un journaliste de la localité débaptisa, avec mon assentiment, pour lui donner le nom plus banal encore de *Loisirs*. Peu m'importait : persuadé qu'il ne s'agissait, après tout, que d'une épitaphe. En cédant aux sollicitations de mes sœurs toujours courageuses et confiantes, je faisais un acte de soumission, bien plus qu'un acte de foi ou d'espérance.

Chateaubriand m'encouragea par quelques paroles aimables ; Charles Nodier fit mieux : il s'intéressa sérieusement aux essais d'un inconnu, et la *Gazette de Metz*, dans laquelle sa fille, madame Mennessier-Nodier écrivait assez fréquemment, m'en donna plusieurs fois des preuves.

A Brest, malgré l'empressement affectueux du

principal rédacteur de l'*Armoricaïn*, M. Alexandre Bouët et le zèle ardent d'un avocat distingué, M. Clérec, le livre demeura presque inaperçu. Il me valut cependant, plusieurs amitiés précieuses.

Un an plus tard, une des vieilles romances que chantait ma mère me donna l'idée d'envoyer des vers au concours des Jeux Floraux. Il fallait un correspondant à Toulouse, et je n'y connaissais personne. Que faire ? Suivant la tradition, la tombe de Clémence Isaure se trouvait dans l'église de la Daurade ; je le savais, et la pensée d'un curé arrivant tout naturellement avec celle d'une église, j'adressai mon envoi à *Monsieur le curé de la Daurade*. Cette démarche réussit fort bien. Trois ou quatre mois après, l'épître soumise à l'examen des Mainteneurs obtenait une violette d'argent.

Un succès aux Jeux Floraux est chose trop fréquente dans le Midi pour attirer beaucoup l'attention, mais au fond de la Bretagne il devait avoir tous les bénéfices de la nouveauté. Mis pour quelques semaines au rang des curiosités, la fleur et le poète reçurent la visite d'un assez bon nombre de personnes. Ce ne fut pas tout. Le conseil municipal de Brest, sur un rapport très-bienveillant de M. Bizet, aujourd'hui Maire de cette ville, décida à l'unanimité, qu'un grand ouvrage de littérature portant une inscription flatteuse, me serait offert, au nom de ma cité natale, avec une boîte contenant une somme de mille francs en or destinée à m'acheter une bibliothèque. En même temps, comme j'occupais alors au

bureau des hypothèques un emploi de copiste très-peu rétribué, j'étais recommandé tout particulièrement à l'administration pour la première place vacante à la Mairie. Rien de plus rare qu'un tel accueil fait par des compatriotes à un jeune homme encore si novice, et cela dans un art qualifié de frivole, et généralement peu apprécié. Ma reconnaissance égala donc ma surprise, et j'essayais de l'exprimer dans la dédicace d'un nouveau volume de vers qui parut en 1842.

L'année suivante je fus nommé bibliothécaire-archiviste de la ville. Malheureusement la bibliothèque n'était qu'un projet, tandis que le classement à faire des archives entassées sans ordre depuis des siècles, réclamait d'abord tous mes soins. Un bureau me fut préparé à l'étage supérieur de la mairie, et je m'y installai bientôt au milieu d'un amas considérable de papiers et de registres poudreux. Le chiffre des appointements fixé à douze cents francs me sou riait assez ; seulement les difficultés du travail dont j'étais chargé me paraissaient exiger des connaissances que je n'avais point, et de l'inquiétude, je passai vite au dégoût, presque à l'épouvante. Mes premiers tâtonnements n'étaient point de nature à me rassurer. Comme préparation, on me demandait un répertoire municipal ; il me fallait lire les délibérations du conseil depuis 1681 jusqu'à nos jours, me bien pénétrer de leur esprit, les analyser en peu de mots, et j'avais toutes les peines du monde, après avoir parcouru des yeux trois ou quatre pages, à me

rendre compte de ce qu'elles contenaient, tant ma pensée était engourdie ou distraite. C'était un avant-goût du grand travail de classement, et je confesse à ma honte qu'il me semblait destiné à m'abrutir. Le fait est que pendant les dix-huit mois passés à la mairie, mon bagage poétique ne s'accrut que de trois ou quatre centaines de vers. Quelqu'un me parlait avec horreur d'une méchante femme qui, dans un but intéressé, donnait tous les matins à son enfant, une forte dose de vinaigre pour le faire maigrir. A l'effet produit sur ma pauvre muse (qu'on me pardonne ce mot classique) par la nature de mes occupations, il me fallait bien m'avouer que j'agissais à peu près comme cette mégère, et cela me causait un véritable chagrin. Mais si, d'un côté, je me reprochais les entraves apportées à ma vocation première, de l'autre je me demandais s'il n'eût pas été sage de renoncer entièrement à cette vocation pour appliquer toutes mes facultés aux études que réclamait mon nouvel emploi. Certes les hommes qui m'avaient appelé à ce poste avec les intentions les meilleures, et croyant concilier ainsi l'aptitude et l'avantage matériel de leur protégé, étaient loin de se douter de mes perplexités, de l'alternative que je me posais dans mon abattement sans mesure.

C'est alors que M. Louis Veuillot m'écrivait avec une touchante bonté :

« Vous êtes éprouvé, c'est que Dieu vous forme ; vous êtes une voix, il faut apprendre dans la douleur à consoler les malheureux. Ne désespérez point

et ne renoncez pas à la poésie. Attendre c'est apprendre. Laissez donc paisiblement passer cet orage, Dieu connaît le lendemain, et nous n'avons jamais sujet de douter, encore moins de l'accuser. Vous vous croyez dans le désert, et il vous paraît immense, mais la bonté de votre père qui est aux cieux a disposé des fontaines et des arbres chargés de fruits sur le chemin que vous devez parcourir. Nul ne le sait mieux que moi, fils du peuple, pauvre comme vous et plus abandonné que vous.... Bon courage ! travaillez, priez, laissez-vous emporter par la tempête à cent lieues de la poésie, vous reviendrez avec de beaux vers. Saluez pour moi madame votre mère et vos bonnes sœurs. J'ai deux sœurs aussi qui me tiennent loin des travaux que j'aimerais ; mais tout est pour le mieux, car c'est Dieu, le bon Dieu, qui le veut ainsi. »

« Prenez courage, me répétait le même écrivain six semaines après : Dieu ne semble⁶⁶ contrarier votre vocation que pour la fortifier. Les poètes comme l'acier veulent une forte trempe ; le malheur la leur donne, et le malheur aussi fait le chrétien, ce qui vaut beaucoup mieux. »

M. Charles de Riancey, qui vient de mourir, et M. de Perrodil, l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, m'écrivaient également pour m'engager à ne pas désespérer de l'avenir. Voilà où j'en étais en 1843 et 44, lorsque M. de Keranflech, et, peu après lui un autre breton, M. de Blossac, m'adressèrent aussi de nombreuses lettres, d'abord pour me con-

soler, m'exhorter à la patience ; ensuite pour me déterminer à renoncer plutôt à ma place d'archiviste qu'à mes travaux littéraires.

Après un voyage à Brest qu'il n'avait pas revu depuis 1830, et où il revint exprès pour moi, l'ermite de la Villeneuve, comme il se nommait, ne laissait plus passer une semaine sans m'écrire ; sans me communiquer un livre, une revue, un journal. Cette correspondance était d'un grand secours pour mon cœur et pour mon esprit et je le reconnais surtout aujourd'hui que près d'une centaine de mes lettres conservées par le confident de mes peines, sont revenues entre mes mains. J'ai peint l'amitié qui ne tient pas compte de l'âge, formée entre un enfant et un homme mûr, un jeune homme et un vieillard, et j'ai fait remarquer ce qu'il y a d'ineffable dans cette union de deux âmes où l'une apporte la candeur de ses illusions, l'autre le calme de la raison et les leçons de l'expérience. Combien de moralistes de salons, j'entends de ceux qui sont toujours prêts pour jeter la pierre aux défaillances de l'écrivain et jamais pour prévenir ses chutes ; combien d'accusateurs implacables des romanciers et des poètes du jour, devraient imiter un exemple plus méritoire que toutes les colères même légitimes, et surtout plus profitables à la société. Désintéressé dans la question maintenant que mes cheveux grisonnent, et que ma position modeste me suffit, j'aimerais à faire comprendre en faveur de jeunes confrères, animés de sentiments louables, mais

privés de conseils, dénués de ressources, abandonnés, ce qu'il y aurait de vraiment chrétien aux heureux du monde qui peuvent les connaître, à ne pas attendre les défections avant de s'en occuper. Parler de soi est une tâche bien délicate, et pourtant je vois dans l'attachement profond, infatigable de M. de Keranflech pour un novice à l'entrée d'une carrière pleine de dangers, un enseignement si utile, que je n'hésite point à m'y arrêter.

XV

Une seconde édition des *Loisirs poétiques* venait d'être publiée à Paris, et, fidèle à un sentiment de défiance bien motivé, j'avais prédit qu'il arriverait de ce livre comme de l'ouvrage de Saint Sorlin ; que dans vingt ans, si le nombre d'exemplaires était contesté, le libraire pourrait vérifier le chiffre exact, attendu qu'il aurait encore chez lui tous les volumes. Voici ce que me répondit M. de Keranflech en me communiquant une longue épître qui a conservé une place à part dans mes souvenirs les plus doux :

« Je vous ai dit que votre genre de talent plairait surtout aux femmes ; en voici une nouvelle preuve : c'est une lettre que madame d'O..... vient de recevoir d'une de ses amies de Lorient. Elle vous touchera vivement, j'en suis sûr. Que d'âme ! Quelle chaleur de zèle ! Voilà une personne vraiment digne d'être l'amie de la mère de la petite Blanche ! Elle ne se contente pas de jouir solitairement de vos poésies, celle-là ; elle veut que tout le monde en jouisse comme elle ; en conséquence la voilà qui se met à faire de la propagande en faveur de votre livre, et pour peu que cela gagne, et que beaucoup d'autres

l'imitent, il faudra, avant trois mois, une troisième édition de vos *Loisirs* tirée à plusieurs milliers d'exemplaires. Craignez donc encore que le magasin ne devienne leur tombeau ! S'il n'y avait au monde que des hommes, cela serait possible à la rigueur, parce que vous avez affaire à une génération terriblement desséchée par le philosophisme et le culte des intérêts matériels ; mais Dieu a permis que les femmes conservassent le feu sacré auquel s'allument tous les beaux, tous les nobles sentiments. Venez donc à leur secours, ne serait-ce que par reconnaissance, avec votre *livre des mères*, travaillez ensemble à la régénération de cette pauvre France qu'on veut dégrader de plus en plus avec des méthodes qui traitent l'homme comme un être uniquement composé d'un corps et d'un esprit, mais sans cœur. Les malheureux ! ils auront beau bourrer les enfants de Grec, de latin, de mathématiques, à supposer même qu'ils ne leur donnent pas des indigestions intellectuelles qui les dégoutent de l'étude, ce qui arrive souvent, ils ne feront jamais avec ce système-là des hommes complets. Cette immense lacune de l'éducation, il ne faut rien moins pour la remplir qu'une ligue des mères, des prêtres et des écrivains religieux qui connaissent la langue du cœur, la première de toutes. »

Admettant la possibilité de rompre la chaîne qui lui pèse si lourdement, l'archiviste se complait, parfois, à caresser un désir champêtre, d'ailleurs héréditaire dans sa famille. Il rêve la liberté au fond

des bois, à l'ombre d'un clocher de village, et son ami combat cette pensée de retraite trop absolue :

« Quand je parle d'habiter une ville, lui dit-il, ne croyez pas que ce soit pour faire de vous un *mondain* ; personne ne l'est, je vous assure, moins que moi ; personne n'a plus d'éloignement pour les grandes réunions : comme vous, j'y meurs d'ennui, j'y étouffe à la lettre, et j'ai pour règle à peu près invariable de n'y aller jamais. A cet égard, on est parfaitement libre à la ville comme au village ; il y a toujours assez d'amateurs de bals, de fêtes, de *Raout*, pour qu'on ne s'y aperçoive pas beaucoup de l'absence des amis de la solitude qui, comme vous, moi et bien d'autres citadins, mettent autant de soin à fuir les grandes réunions que d'autres à les rechercher.

« Non, encore une fois, ce n'est point là ce que je désire pour vous. Tout ce que je demande, c'est que vous soyez placé de manière à pouvoir chercher dans une causerie aimable des distractions à vos travaux ; à pouvoir échanger avec quelques personnes bien élevées des idées et des sentiments qu'il ne faut pas trop concentrer en soi ; à pouvoir étudier un peu le monde, connaissance qui est indispensable à tout homme qui écrit dans un but moral, et avec le désir d'avoir action sur les cœurs. Le poète, le moraliste, le romancier ont beau être riches de leur propre fonds, ils ne peuvent pas tout tirer d'eux-mêmes. Ils ont reçu de la nature, je le suppose, un sentiment très-vif du beau idéal et le don

de le manifester au dehors ; c'est très-bien ; mais cela ne suffit pas : il faut aussi qu'ils voient poser devant eux des réalités vivantes ; il leur faut des types variés ; il faut qu'ils puissent étudier le jeu des passions humaines, sans quoi ils seront condamnés à une ennuyeuse monotonie. Il y a des choses qu'il est impossible de deviner, qu'il est essentiel de voir de ses yeux, d'entendre de ses oreilles. Ces choses seront quelquefois vulgaires, même triviales ; n'importe ! le poète doit les connaître, sauf à les relever, à les embellir par son art magique. Il y a souvent, pour un observateur, dans un mot, dans un accent, dans un jeu de physionomie, dans un geste toute une révélation importante : c'est comme un point de vue ouvert sur un vaste horizon ; c'est tout un ordre d'idées et de sentiments auquel on n'avait jamais réfléchi, qui vous apparaît tout-à-coup de la manière la plus inattendue.

» D'ailleurs, si l'on trouve dans le monde beaucoup de types frivoles et vulgaires, on en rencontre aussi par fois de sérieux, de distingués, de gracieux, de nobles, et il me semble que pour un écrivain il y a là matière à études intéressantes. »

Faire en toute chose le procès à l'exagération, voilà la tâche que semble s'imposer M. de Keranflech auprès d'un jeune homme dominé assez fréquemment par des impressions trop vives. C'est ainsi qu'il oppose à des plaintes amères sur l'époque présente, et à l'expression pindarique d'une admiration sans borne pour le passé, l'effrayante ru-

desse d'un autre âge, qui, à côté des grandes vertus, avait des vices et des travers. Ce qu'il veut c'est la justice pour chacun. L'équité est comme l'âme de toutes ses correspondances.

Les remarques critiques auxquelles je fais allusion venaient à la suite de la relation d'un pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours.

« Vous avez probablement entendu parler de cette belle procession aux flambeaux qui se fait à Guingamp la veille du *Pardon*. Elle commence à neuf heures du soir et finit à onze. Figurez-vous plus de deux mille pèlerins arrivés de tous les points de la Bretagne bretonnante, surtout du Morbihan, marchant sur deux lignes avec une extrême lenteur, tous armés de cierges de différentes dimensions, et finissant par faire autour de la principale place, qui est assez vaste, un immense cordon lumineux. Ce spectacle éclairé d'abord uniquement par les cierges, l'est bientôt encore par trois beaux feux de joie que l'on allume aux trois coins de la place triangulaire. J'ai remarqué dans cette procession un assez grand nombre de femmes qui portaient dans leurs bras des enfants malades, en traînaient de plus grands après elles, et tenaient autant de petits flambeaux qu'elles avaient d'enfants. D'autres m'ont fait penser à votre *Pèlerine de Rumengol* lorsque, pénétrant avec peine dans l'église qui ne désemplit pas pendant deux ou trois jours, je les ai vues faisant le tour de cette église en marchant sur leurs genoux. Cela m'a rappelé également une visite que j'ai faite, il y a deux

ans, à Notre-Dame de Lorette : là, j'ai vu, avec une véritable émotion, autour de la *Sancta-Casa*, deux sillons très-profonds creusés dans le marbre qui forme le sol par les genoux de je ne sais combien de générations de pieux pèlerins.

« Le pardon de Guingamp m'a transporté, comme quelques villes d'Italie et de Suisse, en plein moyen-âge. Dans un temps où toutes les nuances de localités s'effacent, on est étonné de la variété de costumes et même de dialectes bretons qui frappent vos yeux et vos oreilles. Joignez à cela toutes les apparences de la foi la plus vive; joignez-y également des usages qui provoquent le sourire des hommes les plus graves et le plus franchement catholiques. Vous verrez, par exemple, la belle fontaine de Guingamp assiégée par une foule d'hommes et de femmes qui se font jeter de l'eau dans le cou et les bras, pour se guérir, je crois, de rhumatismes; et, dans l'église, une statue de la Vierge avec trois ou quatre saints qui ont à essuyer de la part des pèlerins ou pèlerines accourus-là, quatre grandes accolades aussi familières que si elles s'adressaient à un cousin ou à une cousine qu'on n'a point vus depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, dans tout ce spectacle, il y a plus de poésie qu'il n'est ordinaire d'en trouver en ce siècle où tout marche à l'uniformité, et où l'on ne voit plus guère d'autres merveilles que celles de l'industrie. Je vous aurais voulu là.

« A Tréguier, j'ai visité sur les lieux mêmes qu'a longtemps habités saint Yves, une chapelle érigée en

son honneur, et j'ai demandé à ce patron des pauvres, qui est aussi le mien, l'inspiration de quelque bonne idée pour améliorer notre œuvre d'extinction de la mendicité.

» A Lannion ce sont encore des souvenirs du moyen-âge, qui m'ont occupé, mais, cette fois-ci, c'en était le côté terrible. J'ai visité là les ruines très-bien conservées de deux châteaux qui ont dû être très-forts. Ces murs si épais, ces tours si élevées et si sombres, ces donjons si lugubres, ces oubliettes si hideuses, tout ce grandiose féodal d'autant plus pittoresque que presque toujours il domine de gracieuses vallées, m'ont toujours fait frémir. Que des originaux comme le chevalier de F... regrettent le moyen-âge, permis à eux; aucune loi ne défend le *Donquichotisme*! Pour moi, lorsque je veux me consoler des sottises de mon siècle, sottises sur lesquelles je ne m'aveugle pas du tout, je compare nos riantes demeures modernes aux affreux repaires de la féodalité, notre sécurité d'aujourd'hui aux transes du temps jadis, nos mœurs généralement si douces à l'âpreté, aux violences d'une époque toute guerrière, et alors je me réjouis de vivre en ce dix-neuvième siècle si décrié. Sans avoir pour ce siècle une grande admiration, je le préfère cependant beaucoup à ce qu'on appelle le bon vieux temps, et je me dis que si l'on pouvait le rendre plus chrétien; si on pouvait donner à toute la génération actuelle cette foi éclairée qui est l'apanage seulement de ses hommes d'élite, nous verrions, avec tous les éléments de prospérité qui

existent, de belles, de magnifiques choses. Alors je dirai que l'âge d'or est devant nous et non pas derrière. »

L'âge d'or devant nous ! Hélas ! malgré ses préférences pour le temps présent, le philosophe chrétien, et peut-être, en ceci, un peu optimiste, vit plus tard si la tyrannie du fort sur le faible, si l'agression brutale et que rien ne justifie, n'était qu'un souvenir du passé ! Quoi qu'il en soit, à l'heure où il me parlait ainsi, la leçon était opportune, et j'en tirai, je crois, un profit réel.

XVI

Une lettre que m'adressait M. de Lamartine donna lieu, de ma part, à des réflexions sur la folie qu'il y aurait d'attacher une grande importance à des brevets d'immortalité distribués beaucoup plus par la politesse que par la justice. M. de Keranflech m'avait lui-même transmis cette lettre, et je ne vois plus qu'à travers mes larmes la joie qu'il laisse éclater en reconnaissant combien j'étais peu ébloui. Ma réponse, il veut la communiquer à plusieurs personnes pour les rassurer sur les périls que leur sollicitude redoutait pour ma pauvre tête. En effet, la nouvelle édition des *Loisirs* réussissait à merveille ; plusieurs écrivains connus, entr'autres MM. Louis Veuillot, Pitre-Chevalier, de La Landelle, racontaient, dans divers journaux, ma petite histoire ; enfin les épîtres les plus indulgentes, les plus sympathiques, pleuvaient tous les jours au milieu des papiers jaunés que je déchiffrais à grand'peine dans mon bureau d'archiviste. Cette énumération qu'il serait peu charitable d'attribuer à des réminiscences vaniteuses, paraîtra, je l'espère, indispensable pour expliquer la résolution très-grave que j'allais prendre

et justifier ceux de mes amis qui m'engageaient à quitter un emploi certain pour les éventualités d'une carrière trop souvent aventureuse. Parmi ceux-ci, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, MM. de Keranflech et de Blossac se plaçaient au premier rang. Tous les deux étaient pleins de confiance en ce qu'ils nommaient mon talent, et, sans se connaître, l'un habitant Morlaix, l'autre la Saintonge; sans avoir entr'eux aucune relation, ils s'accordaient dans l'affection toute paternelle qu'ils me témoignaient; et dans les raisonnements, dans les offres de services qu'ils multipliaient à l'envi pour vaincre mes résistances. Je finis par céder à leurs conseils; et si, depuis, j'ai obtenu des succès qui suffisent à l'ambition d'un solitaire; si mes ouvrages, malgré leurs défauts, ont fait quelque bien, ne fût-ce qu'à une seule âme, je dois ce bonheur principalement aux deux hommes que je viens de nommer. Pour ne parler cette fois que du premier, un sentiment de gratitude qui sera compris de chacun m'engage à donner ici celle de ses lettres qui devait amener ma démission. Je ne veux point la mutiler pour en effacer des appréciations trop bienveillantes. Il me suffira de faire remarquer qu'un ami ne prononcera jamais en dernier ressort dans cette sorte de jugement. — Qui ne voit pas en beau est mauvais peintre et mauvais ami, a dit un penseur; il ne peut élever son esprit et son cœur jusqu'à la bonté.

Morlaix, 22 septembre 1844.

« Votre dernière lettre est encore pleine d'hésitations que je comprends à merveille, et qui, cependant, m'affligent. Vous ne redeviendrez poète que lorsque vous aurez pris votre parti, et je ne saurais vous dire combien il me tarde de vous voir rendu à votre véritable destination. Or, cette destination n'est pas évidemment de débrouiller de vieilles papiers; non, ce n'est point pour cela que Dieu vous a accordé ce don si rare de savoir toucher les cœurs, les remplir de sentiments nobles et généreux, les enflammer de l'amour du bien! Non, encore une fois; nous avons assez de calculateurs et de pape-rassiers : les écoles primaires et secondaires en vomissent tous les jours des milliers sur la surface de la France; mais les poètes dignes de ce nom, ceux qui savent comprendre pourquoi Dieu les a choisis dans la foule; que ce n'est point pour se faire de la poésie un brillant jouet, un moyen d'amuser la multitude ou de captiver ses regards, mais pour glorifier son nom, et travailler à la grande œuvre d'une régénération dont le besoin est si généralement senti; oh! ceux-là ne sont pas libres de se taire! s'ils ont reçu une voix mélodieuse comme le rossignol, c'est pour chanter. Qu'ils chantent donc, autrement ils enfouissent le *talent* qui leur a été donné par le père de famille, au lieu de le faire valoir, et vous

savez comment est qualifié dans l'Évangile le serviteur qui agit de la sorte.

« Mais pour chanter il faut vivre ! sans doute, aussi soyez sûr que la Providence dont les desseins sur vous se manifestent d'une manière si sensible, y pourvoira. Déjà elle a commencé à vous montrer comment elle entend vous secourir, vous donner les moyens de remplir votre mission ; mais elle n'a pas dit son dernier mot : elle vous tient probablement en réserve bien des ressources imprévues auxquelles vous ne pensez point. Elle dispose les cœurs comme il lui plaît, et de manière à faciliter l'accomplissement de ses volontés. Si Dieu vous a choisi pour un de ses apôtres, il vous donnera ce qui vous est nécessaire pour remplir votre apostolat.

« Et puis, votre talent a aussi sa valeur même matérielle. Si vous étiez un homme de plaisir, si le confortable et le luxe entraient pour vous dans le nécessaire de la vie, je vous crierais de toutes mes forces, malgré quelques exemples séduisants : Fuyez la carrière des lettres ; lancez-vous dans les spéculations du commerce, dans les hasards de l'industrie, c'est le seul moyen d'arriver à votre but. Mais avec des habitudes et des goûts aussi simples que les vôtres, avec des vœux aussi modestes, lorsque avec douze cents francs on se trouve riche, comment supposer que la poésie et les autres travaux littéraires que vous pourrez y joindre ne vous les donneront pas ? C'est aussi avoir par trop mauvaise opinion de notre siècle.

« Décidément, vous avez franchi le pas le plus difficile. De la poussière d'un bureau des hypothèques vous avez élevé la voix par une inspiration qui a dû paraître bien étrange à vos compagnons de travail, et la foule s'est distraite un instant de ses occupations toutes matérielles pour vous écouter. Un grand nombre de vos lecteurs sont devenus pour vous des amis ; vous avez réconcilié avec la poésie (et j'en connais plusieurs de ce genre) des hommes qui étaient arrivés à ne pouvoir plus lire un vers... Que voulez-vous de plus ? voilà un public qui, probablement, ne vous abandonnera pas dans votre carrière. Ce public déjà considérable, eu égard à votre position et à votre point de départ, augmentera si, comme je l'espère, votre talent placé dans des conditions plus favorables, mûri par le travail, l'étude et les méditations que vous permettra un nouveau genre de vie, acquiert le développement qui est dans la nature des choses.

« Tant que j'ai espéré pour vous la création prochaine de la bibliothèque et la décharge sur d'autres de vos fonctions d'archiviste, je vous ai encouragé à la patience. Maintenant que cet espoir est perdu, j'ai le plus grand empressement de vous voir rompre les barreaux de votre cage, et prendre votre volée de poète. Les oiseaux exotiques auxquels il faut remplacer le doux climat de leur pays natal par des moyens artificiels périssent ordinairement dans cette épreuve : la liberté pour eux c'est la mort ; mais vous, pauvre petit oiseau indigène qui êtes fait à la

rigueur de notre ciel, et vous contentez du moindre grain de mil tombé dans nos champs de la gerbe des moissonneurs, oh ! vous, c'est bien différent ; pour vous la liberté c'est la vie ; pour vous la riante saison n'est pas seulement le réveil de la nature : pouvoir faire ce qui vous convient ; charmer vos heures par de poétiques rêveries, avec cela il n'y a pas, j'en suis sûr, de jours nébuleux, de terre couverte de neige que votre imagination ne transforme en délicieux printemps. »

Le poète céda et ce fut avec une joie d'enfant qu'après tant de luttes intérieures entre lui et l'archiviste, il retrouva la paix, l'autre ayant été vaincu sans retour. Sa détermination, du reste, ne profita pas moins à l'administration municipale, qu'à lui-même. La ville y gagna un excellent employé à la place d'un triste rêveur qui, malgré les efforts les plus héroïques, ne serait peut-être jamais sorti du labyrinthe où il s'était engagé témérairement.

XVII

Heureux au-delà de toute expression de n'être plus rien, et se promettant bien, à l'avenir, de ne jamais rien être, l'archiviste démissionnaire, rendu à ses études favorites, commença immédiatement le *livre des Mères chrétiennes*. Toutes les premières pièces de ce volume firent le voyage de Brest à Morlaix, et revinrent à leur auteur avec les observations du censeur qu'il s'était choisi. Précédemment, en 1841, l'aristarque avait été le lieutenant-colonel du 21^e de ligne, excellent homme qui m'aimait, aimait mes poésies, et comme le premier professeur de M. de Keranflech, mettait en pratique le vieil adage : — Qui aime bien châtie bien. — Que de fois désirant et craignant ses critiques par trop minutieuses, je m'étais assis devant la petite table où le bon M. Fossé prenait ses notes, pour lui lire quelques-uns de mes essais ! Il aurait fallu m'entendre appuyer fièrement sur les passages qui me paraissaient irréprochables, et, tout-à-coup, baissant la voix, glisser sournoisement sur ce qui ne m'inspirait pas la même confiance. Quand j'avais passé un de ces endroits redoutés et que le soldat-professeur ne disait mot, ne

sourcillait point, j'aurais volontiers chanté un *Te Deum* pour célébrer ma victoire. Hélas ! cela n'arrivait pas souvent : il avait l'oreille fine, et quand je croyais tout sauvé, tout était perdu.

L'ancien magistrat avait cependant comme conseil un grand avantage sur mon lieutenant-colonel : il donnait bonnement son avis sans jamais vouloir l'imposer ; avec le désir d'éclairer, mais en même temps, le respect sincère d'opinions autres que les siennes. Il doit en être, disait-il, de la conscience littéraire comme de la conscience morale et religieuse : en dehors de ces points importants sur lesquels tout le monde est d'accord, il y a une immense carrière ouverte au libre arbitre de chacun, et où l'on peut arriver au même but par mille chemins différents. Avec cette modestie, cette mesure, on comprendra de quelle utilité devait être, pour un jeune écrivain, les lumières d'un esprit aussi orné, aussi délicat.

Ses remarques portaient principalement sur la justesse et l'enchaînement des idées ; sur la clarté et, autant que possible, la pureté de la forme. Il croyait avec Montesquieu que de vaines chicanes pour des vétilles étaient plus nuisibles que profitables :

« Les gens qui veulent tout enseigner empêchent beaucoup d'apprendre, écrivait l'auteur de *l'Esprit des Lois* : il n'y a point de talent qu'on ne retrécisse lorsqu'on l'enveloppe d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentions du monde,

ou vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête pour nous dire à chaque instant : Prenez garde de tomber : vous voulez parler comme vous ; je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor, on vous arrête par la manche : a-t-on de la force, de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingles. Vous élevez-vous un peu, voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, levant la tête, et vous criant de descendre pour vous mesurer. »

Au lieu de détails purement littéraires qui fatigueraient beaucoup de lecteurs, je me bornerai, pour donner une idée exacte de l'influence salutaire que M. de Keranflech devait exercer sur mes travaux, à transcrire une de ses lettres où l'on trouvera des considérations d'un intérêt général.

« Vous me demandez quel est, à peu près, l'ordre d'idées qui, suivant moi, devrait entrer dans une épître sur *l'éducation maternelle*. Je serais fort embarrassé de le dire. Seulement le sujet me paraît fort riche et me semble vous aller à merveille à vous qui connaissez si bien le cœur de la mère, et la langue des sentiments tendres et affectueux.

» Si je le traitais, moi, j'y mêlerais probablement quelques considérations philosophiques, parce que mon esprit est ainsi fait : il aime les généralisations

et il en a pris une habitude telle que les faits les plus simples me conduisent presque toujours à quelque méditation très-sérieuse. Je vais vous en donner un exemple qui se rattache un peu au sujet dont il s'agit.

« Ces jours derniers, je voyais, vers les neuf heures du matin, une petite voisine, qui courait toute seule à perte d'haleine, en remontant la rue si escarpée de la Villeneuve. Où allait-elle ainsi ? Cela m'intrigua : je me mis à la fenêtre, et, un instant après, je la vis dans les bras de sa mère qui l'avait peut-être quittée une ou, tout au plus, deux heures auparavant. Tant d'amour inspiré par une femme réellement intéressante m'attendrit jusqu'aux larmes. Je voyais là pour la pauvre mère une douce consolation à tant de douleurs qu'elle a éprouvées : perte d'un mari qu'elle aimait passionnément suivie, peu d'années après, de la perte d'une mère qu'elle chérissait aussi avec la plus grande tendresse.

« Ce premier mouvement d'émotion passé pour moi, arrivèrent les inévitables réflexions philosophiques. Quel ascendant, me dis-je, doit avoir une mère aussi tendrement aimée ! Y a-t-il dans son cœur un sentiment, y a-t-il dans son esprit une idée qu'elle ne puisse facilement faire partager à sa fille ? Mais ceci n'est pas une exception : presque toutes les mères inspirent à leurs enfants un amour plus ou moins ardent, et, par conséquent, disposent du même pouvoir, peuvent semer dans ces âmes impressionnables tout ce qui leur plaît, de l'amour ou

de la haine, de la générosité ou de l'égoïsme, des instincts célestes ou des instincts grossiers.

« Quelle importance donne à l'éducation maternelle une pareille puissance ! quelle responsabilité elle fait peser sur les mères ! Il est évident, qu'elles ont une mission qui a une tout autre portée que celle qu'on lui suppose généralement. Outre les soins matériels, il y a ici l'influence morale dont dépendra peut-être tout l'avenir de cet enfant, et cela dans toutes les classes de la société, depuis la plus élevée jusqu'à la plus infime. Partout, en effet, il faut de la bonté, le sentiment de ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables, envers sa dignité d'homme, toutes choses qui dépendent beaucoup des premières impressions de l'enfance, de celles qu'on reçoit de sa mère.

« Combien il importe donc que toutes les femmes se pénètrent bien de la grandeur de leur mission. On parle fréquemment dans notre siècle de régénération sociale ! eh bien, les mères sont, à mon avis, l'instrument le plus efficace et le plus énergique à employer. Mais que fait-on et qu'y aurait-il à faire pour les disposer à cette grande œuvre ? Matière à graves et profondes réflexions.

« Cependant que n'est-on pas en droit d'attendre des femmes lorsqu'on pense que toutes les dispositions tendres et affectueuses, le respect pour le malheur, cette touchante sympathie pour tout ce qui souffre, c'est surtout à elles que nous les devons ; lorsqu'on pense encore que ce sont elles qui ont

sauvé tout récemment le christianisme en France ; qu'il a été un temps où quelques hommes à peine osaient fléchir le genou dans des églises que remplissaient alors comme aujourd'hui des milliers de femmes !

« Si elles ont eu ce courage, pourquoi n'auraient-elles pas maintenant un courage d'un autre genre ? Que fidèles à toutes les vertus exigées par le christianisme, elles s'efforcent de les inspirer dès le bas âge, de les faire aimer à leurs enfants ! Je placerais un tableau des réformes les plus désirables dans les mœurs et en particulier dans l'éducation. L'amollissement des âmes, l'égoïsme, l'absence de l'esprit de famille, la grossièreté habituelle de la jeunesse qui semble menacer les rapports sociaux si agréables autrefois, le peu d'égard pour les femmes et les vieillards m'occuperaient successivement. Je rechercherais les causes de tout cela, les causes, du moins, sur lesquelles l'éducation peut influer, et je signalerais comme la principale le défaut de fermeté envers les enfants, les sottes complaisances qu'on a pour eux. On ne sait plus leur rien refuser ; on prévient en quelque sorte, leurs moindres fantaisies : on les habitue à se considérer comme le centre de tout ; après cela doit-on être surpris de leurs exigences, de leur importance ridicule, des désespoirs qu'ils montrent à la plus légère déception ? En serait-il de même si on leur apprenait de bonne heure la destination de l'homme sur la terre ; si on insistait sur cette vérité capitale ; qu'il y est pour remplir des

devoirs dont la récompense est ailleurs, et non pour exercer des droits. Que de réflexions élevées et touchantes il y aurait à faire sur ce passage rapide qu'on appelle la vie, temps d'épreuves et non de jouissances ! Pourquoi les mères ne commenceraient-elles pas cet enseignement grave ? Est-ce qu'avec leur douce voix et leur mélancolique sourire elles ne le feraient pas pénétrer profondément dans des cœurs qui ne sentent que par elles ?... Mais non, une fausse tendresse fait rejeter bien loin les vérités austères : on ne veut voir sur les lèvres enfantines que des sourires gracieux, et on ne pense pas que les larmes qui succéderont inévitablement en auront bien plus d'amertume.

» Mais me voilà au bout de mon papier, il est temps que je m'arrête. C'est assez bavarder à propos d'une petite fille qui court au-devant de sa mère, après une séparation d'une heure, comme on le ferait à peine après une séparation d'un an. »

XVIII

Vers le temps où l'ermite de la Villeneuve écrivait ces pages rapides sur l'éducation maternelle, il soumettait aussi à l'approbation de ses compatriotes ses idées sur la moralisation des classes populaires au moyen d'une organisation sérieuse pour le patronage des apprentis. C'était, suivant lui, le complément nécessaire de l'œuvre pour l'extinction de la mendicité, et la meilleure réponse au reproche fait à cette œuvre de rendre moins fréquents les rapports directs entre les riches et les pauvres; de substituer la sécheresse d'une aumône administrative aux élans de la charité individuelle bien autrement utiles à celui qui donne comme à celui qui reçoit. Essayons de faire connaître le nouveau projet de l'homme de bien dont nous racontons plutôt la vie intellectuelle que l'autre vie, d'ailleurs si peu féconde en événements.

Après avoir établi que la supériorité de l'œuvre morlaisienne sur quelques associations du même genre venait de ses tendances franchement religieuses; après avoir fait comprendre que le secours matériel n'était pas tout, qu'il fallait s'inquiéter de

l'âme du pauvre en même temps que de ses besoins physiques, notre philosophe chrétien arrivait facilement à constater que le défaut de règle dans la conduite, les habitudes de paresse et d'intempérance entraient pour beaucoup dans la détresse d'un grand nombre de familles. Atteindre ces vices, combattre la misère dans la racine morale qui la produit le plus fréquemment, tel serait le but vers lequel une bienfaisance éclairée devrait diriger ses efforts les plus énergiques. Pour y parvenir où trouver un moyen plus efficace que l'éducation?

« Prenez un enfant au berceau; entourez-le de soins tendres et affectueux; déposez dans son cœur le germe de tous les bons sentiments; combattez les instincts égoïstes et grossiers; en le soumettant à une forte discipline morale, faites-lui prendre de bonnes habitudes; pour que ces habitudes ne soient pas purement machinales, raisonnez-les en vous proportionnant à son intelligence; montrez-lui ce qu'il y a de beau et de touchant dans la vertu, de laid et d'odieux dans le vice; suivez ce système, non pas seulement dans la tendre enfance, mais prolongez-le, si cela vous est possible, jusqu'à dix-huit ou vingt ans, et vous formerez des hommes vertueux, des hommes qui, sans doute, auront encore bien des faiblesses, mais qui auront un fond de bonté, de générosité, et chez lesquels, du moins, on ne verra plus cet abrutissement, cette grossièreté de mœurs qui fait tomber l'homme civilisé au-dessous du sauvage livré à tous les instincts de la nature animale.

» D'où vient donc, poursuit M. de Keranflech, que l'on s'occupe si peu de l'éducation morale du peuple ? D'où vient donc qu'on a l'air de n'attacher d'importance qu'à son instruction, et qu'on croit lui avoir rendu un immense service lorsqu'on lui a appris à lire, à écrire et quelques règles de grammaire et d'arithmétique ?

« Il y a là une erreur déplorable dont s'affligent tous les bons esprits. Des moralistes s'appuyant sur les statistiques criminelles que publie tous les ans le ministère de la justice, ont montré une progression effrayante de crimes ; ils ont fait ressortir en même temps que les départements les plus éclairés, ceux où il y a le plus d'écoles sont aussi ceux qui fournissent le plus de pâture à la justice criminelle, et plusieurs en ont tiré la conséquence qu'il y a dans l'instruction comme un stimulant au vice.

» Suivant nous, on serait resté dans le vrai si, reconnaissant le véritable caractère de l'instruction, on avait dit que c'est un instrument bon ou mauvais suivant l'usage que l'on en fait : — Utile, quelquefois admirable lorsque c'est la sagesse, la vertu qui le dirige, — dangereux, souvent même déplorable lorsque c'est l'égoïsme, la méchanceté, le vice en un mot, qui s'en empare.

» Il y a donc quelque chose de bien plus important que l'instruction, quelque chose qui a bien une autre influence sur la sociabilité, c'est l'éducation, la moralisation, c'est-à-dire la direction que l'on donne aux mœurs, à la volonté humaine ; la virtua-

lité bonne ou mauvaise que l'on imprime à l'âme qui, au fait, dirige et joue dans l'homme un rôle bien autrement important que l'esprit.

» Mais comment moraliser les classes ouvrières, les classes malheureuses, les seules dont nous nous occupons en ce moment ?

» Ici il devient nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur ces classes, leurs besoins moraux, si on peut s'exprimer de la sorte, les qualités qu'exige leur position, les défauts qu'il importe de combattre en elles.

» Dans le pays que nous habitons, un ouvrier qui gagne 3 fr., 2 fr. 50 et même 2 fr. par jour, est considéré comme riche par la foule d'ouvriers qui gagnent infiniment moins..... Que diront à la vue d'un pareil spectacle ces favorisés de la fortune qui ne comprennent que les jouissances matérielles, bien que souvent ils meurent d'ennui au milieu de toutes les brillantes frivolités que le luxe accumule autour d'eux ? Que diront même ces philosophes superficiels, comme il y en a tant, pour lesquels la culture de l'esprit est tout, et qui, en dehors de cette sphère étroite où l'on parle le beau langage des académies, ne voient que des brutes ? Ils détourneront la tête avec autant de dédain que de dégoût, et croiront peut-être faire preuve d'une grande sensibilité en maudissant la providence qui a condamné tant d'hommes à ramper sur la terre dans l'ignorance et la pauvreté.

» Une âme élevée, un vrai philosophe, celui à qui

le christianisme a appris la destination de l'homme sur la terre, en jugera tout autrement. Celui-là n'a de dédain pour personne; il voit des frères où les autres ne voient que des brutes, et adorant la providence, même dans ses rigueurs apparentes, il vous donnera le moyen de relever de leur abjection ces êtres que l'on regarde avec tant de pitié, et de leur faire participer, même dès cette vie, à un bonheur que l'on se persuade trop généralement être le privilège exclusif des riches et des beaux esprits.

» Certes, si jamais il y a eu un problème intéressant, un problème dont la solution soit d'une haute importance pour l'humanité, c'est celui-là : donner à ces millions d'hommes pauvres et qui n'ont aucun espoir d'arriver à la fortune, ignorants et qui n'auront jamais les loisirs qui seuls permettent d'acquérir la science, leur donner les moyens d'avoir autant et souvent bien plus de véritable bonheur que les riches, autant et souvent bien plus de véritable dignité que les savants, que les philosophes.

» Ce moyen, un mot de l'Evangile, un mot qui, comme la plupart de ceux qu'on lit dans ce livre divin, cache une immense profondeur sous les apparences d'une grande simplicité; un mot que nous avons tous entendu mille fois et auquel peut-être nous avons peu réfléchi, va nous l'apprendre. Ce mot, le voici : *L'homme ne vit pas seulement de pain*. Ceux qui ne verraient dans ce mot que le sens religieux n'en comprendraient pas toute la

portée : il exprime aussi une vérité éminemment sociale.

» En effet, vous aurez beau faire, les riches auront beau prodiguer les trésors d'une générosité en quelque sorte idéale, l'industrie aura beau par ses découvertes et ses procédés ingénieux, abaisser le prix de ses productions, jamais on n'arrivera à assouvir cette soif de jouissances matérielles que doit allumer aujourd'hui dans tous les rangs de la société le spectacle d'une civilisation qui irrite d'autant plus les désirs qu'elle est plus brillante. Cependant n'y a-t-il pas de la barbarie à faire souffrir à tant d'hommes le supplice de Tantale? N'y a-t-il pas aussi un danger réel pour la société, danger d'autant plus imminent que les mots magiques de liberté et d'égalité ne cessent de retentir à leurs oreilles, et que ces mots ont déjà servi de signal à bien des révolutions?

» Eh bien, à cela il y a un remède et nous n'en connaissons qu'un. *L'homme ne vit pas seulement de pain*. Si les richesses ont leur prix, il y a quelque chose qui en a bien davantage encore et en tient lieu : c'est l'esprit qui apprend à s'en passer, esprit de modération, esprit même de détachement, esprit qui donne à l'homme un autre but que la terre; esprit qui nous enseigne que nous sommes ici-bas pour subir des épreuves et non pour nous gorger de plaisirs; que nous y sommes pour remplir des devoirs souvent pénibles et non pour nous complaire dans l'exercice de droits chers à notre orgueil;

esprit qui fait consister dans la paix de l'âme et aussi dans les rapports d'une douce bienveillance tout le bonheur qu'il est donné à l'homme de goûter dans cette vie passagère et qui ajourne à une autre vie, à celle qui n'aura pas de fin, le temps des récompenses, le temps du seul bonheur digne de ce nom.

« Sans doute, dira-t-on, un pareil esprit serait excellent; on n'en peut imaginer de plus social et de plus propre à solliciter la tâche des gouvernements; mais comment l'inspirer? Comment le répandre surtout dans les classes malheureuses qui en ont tant besoin.

» Assurément ce n'est pas en proclamant une morale vague et purement sentimentale, une morale dénuée de sanction, une morale qui ne consiste guère qu'en phrases plus ou moins sonores qu'on opérera ce prodige. Non, l'épreuve en a été faite, et surtout de nos jours : une pareille morale est stérile. Elle flatte agréablement l'oreille; elle peut faire une certaine illusion aux heureux de la terre, en faisant résonner certaines fibres sympathiques du cœur elle peut déterminer quelques actes de générosité chez les riches; voilà tout ce qu'on peut en attendre. Mais provoquer un sacrifice réel, mais sécher une larme, mais étouffer un sentiment de vengeance, mais tarir la source de cette haine envieuse et concentrée qu'allume aujourd'hui dans le cœur de tant de pauvres la vue continuelle des richesses et des plaisirs; mais faire que les masses se résignent à une vie de travail et de privations, voilà ce que ne fera

pas une morale aussi vague, une morale dont toute l'énergie va à peine à chatouiller l'épiderme de notre sensibilité, mais qui ne pénètre pas jusqu'à l'âme, qui encore moins la remue profondément.

» Que faut-il donc? L'expérience de plusieurs siècles est là pour nous l'apprendre. Il faut des croyances. Supposez que ces hommes croient, non vaguement, mais d'une foi vive, ce qu'ont cru tant de générations qui se sont succédé sur la terre, ce qu'ont cru avec elles les plus grands esprits et les plus nobles cœurs dont s'honore l'humanité; supposez qu'ils croient à la promulgation d'une foi divine dont la sanction est une éternité de bonheur ou une éternité de peines; à une providence active qui tiendra compte de tous les sacrifices que nous aurons faits, de toutes les douleurs que nous aurons eues à souffrir dans le pénible voyage du berceau à la tombe; supposez qu'ils croient que Dieu lui-même a daigné descendre sur la terre, y mener pendant trente ans la vie obscure d'un artisan, et puis, après avoir rempli le sublime apostolat qui devait changer la face du monde, finir sur une croix sa vie de souffrances et d'humiliations, tout cela pour nous apprendre à souffrir les peines inévitables de la vie, pour nous en donner en même temps l'exemple et la force : nous vous le demandons; de quoi pourra se plaindre désormais le dernier des mortels? Qu'importe l'inégalité des conditions, cette inégalité qui paraît si dure à supporter du point de vue de nos idées habituelles, à l'homme qui a devant lui, pour

se dédommager, une égalité spirituelle qui n'aura pas de terme ? Qu'importent quelques privations, quelques souffrances à l'homme qui voit dans ces souffrances, dans ces privations un mérite ménagé pour lui par une providence généreuse, une conformité avec celui qui s'est appelé *l'homme de douleurs* et qui sera son juge?...

» Que conclure de là ? Vous le pressentez sans doute : c'est que tous ceux qui aiment les hommes à quelque titre que ce soit, à titre de philanthropie ou de charité, c'est que tous ceux qui ont un intérêt quelconque au maintien de l'ordre et de la stabilité publique, c'est que tous les hommes de bien et tous ceux qui redoutent les révolutions sociales devraient s'entendre pour favoriser la propagation de doctrines aussi consolantes que salutaires, et pour les faire pénétrer dans les dernières classes de la société.

» On nous répondra peut-être : Faut-il que nous nous fassions prédicateurs ? Non, sans doute, mais puisque nous nous occupons d'une œuvre sociale non moins que charitable, ne pouvons-nous pas au moins écarter quelques-uns des obstacles qui empêchent beaucoup de pauvres de se faire évangéliser ? Ne pouvons-nous pas faire sentir aux pauvres que nous secourons, l'utilité qu'il y aurait pour eux à prolonger l'éducation religieuse de leurs enfants ? Ne pouvons-nous pas, en prenant certaines dispositions, leur en faciliter les moyens?... Supposez que notre œuvre soit assez riche pour nous permettre de créer en faveur des garçons de la classe pauvre un

établissement de la nature de celui qui existe pour les filles, c'est-à-dire un vaste atelier d'apprentissage, une école professionnelle où, tout en leur apprenant les états différents qu'ils devront exercer dans le monde, on s'attache en même temps à former leur cœur, à développer en eux la connaissance et l'amour des principes qui font l'honnête homme dans toutes les conditions de la vie, ne leur rendriez-vous pas et à eux et à la société où un honnête homme, à quelque classe qu'il appartienne, a toujours une grande valeur, ne leur rendrez-vous pas un immense service ? Des établissements de cette espèce existent à Paris, et il en sort tous les ans, nous a-t-on assuré, des ouvriers qui sont l'honneur de leur profession par leur conduite et leurs sentiments autant que par leur habileté. Quant à nous, nous ne pouvons pas penser encore à la création d'un établissement aussi dispendieux, mais sans agir sur une aussi vaste échelle, nous croyons que l'on pourrait, par un système bien entendu de patronage, exercer une heureuse influence sur les apprentis, leur donner une direction plus morale et plus religieuse que celle qu'ils reçoivent aujourd'hui, et établir en même temps entre les pauvres et les riches des rapports qui doivent tourner à l'avantage des uns et des autres. »

Ici venait l'exposition des statuts : placement en apprentissage, par le bureau de bienfaisance assisté du comité, de tous les enfants pauvres que les ressources permettraient de secourir, choix de maîtres

probes et religieux, stipulation expresse pour l'observation du dimanche, école ouverte le jour du repos, dans la maison des frères de l'instruction chrétienne, catéchisme de persévérance fait autant que possible par un prêtre; récréations et promenades en commun sous la surveillance des bons frères, patron donné à chaque apprenti dans un homme du monde, un homme sérieux qui le protégerait, fournirait sur lui des notes servant de base à des récompenses ou des réprimandes. Le rapporteur insistait ensuite sur des considérations où il mettait en opposition les essais infructueux des réformateurs qui, de nos jours, ont cherché le progrès hors des voies du christianisme et les succès incontestés des sages directeurs du pénitencier de Marseille, de la colonie agricole de Mettray, de la société de patronage des jeunes libérés. A Morlaix, la congrégation modeste et dévouée du vénérable abbé Jean Marie de Lamennais se prêterait à tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle, et avec le concours du clergé et des hommes les plus honorables de la ville comment ne pas espérer pour l'organisation nouvelle qu'il s'agissait d'établir les plus heureux résultats?

« Ce n'est pas tout, ajoutait M. de Keranflech : par les rapports multipliés qu'une pareille œuvre tend à établir entre le patron et l'apprenti d'une part et le maître d'apprentissage de l'autre, on fera tomber insensiblement, partout où elle s'établira, devant la bienfaisance, devant la charité, les barrières qui isolent encore dans beaucoup de villes les diverses

classes de la société les unes des autres, qui les tiennent en quelque sorte parquées comme dans un pays de castes, les empêchent de se connaître et de s'apprécier réciproquement et y nourrissent par cela même des haines et des mépris également injustes. On favorisera donc de la manière la plus puissante et par les moyens les plus touchants, cette fusion si difficile et cependant si désirable entre les riches et les pauvres, fusion qui, sans confondre les rangs, en donnant même un beau relief de plus aux rangs élevés, établit entre tous une véritable solidarité d'estime et d'amour et resserre les liens de la fraternité chrétienne.

» C'est là un noble but vers lequel on doit toujours tendre, surtout dans une société comme la nôtre, où le sentiment de l'égalité, devenu bien plus vif, rend aussi bien plus douloureuse l'impression de tout ce qui peut le blesser encore dans nos mœurs actuelles. Il y a en effet un moyen bien plus sûr que la force matérielle pour défendre ce qui reste de la hiérarchie sociale, surtout la propriété qui en constitue la base, contre les passions conjurées pour leur ruine. Ce moyen, c'est de se faire pardonner en quelque sorte, par le noble usage que l'on en fait, des prérogatives qui nous rendent, il ne faut pas se le dissimuler, un objet de jalousie, et quelquefois même de haine de la part de ceux qui n'en jouissent pas. Or, il nous semble que tout le système de bienfaisance que nous vous avons proposé jusqu'à ce jour, système dont le patronage est un complément naturel, peut aider

beaucoup à la réalisation de ce moyen en faisant une large part à la bonté dans notre ordre social, en lui créant des institutions propres où elle puisse se développer à l'aise et où elle trouve même d'utiles stimulants.

» Poursuivons donc notre carrière avec courage, craignons moins le contact de la misère; multiplions les établissements qui nous donnent des rapports fréquents et personnels avec les malheureux. Ne nous bornons pas à leur jeter une aumône dédaigneuse, et à apaiser leur faim matérielle; ce serait les ravalier au niveau de la brute, à laquelle aussi on donne sa pâture. Rappelons-nous qu'ils ont de plus une intelligence faite pour comprendre les vérités éternelles et un cœur fait pour aimer, un cœur qui ne résiste pas aux témoignages d'une véritable bienveillance. Oui, l'amour provoque toujours l'amour, et il est bien doux d'être aimé d'une créature humaine quels que soient son rang et sa position. Lorsqu'on peut avec quelques bonnes paroles, accompagnées d'un regard tendre et affectueux, porter des consolations dans un cœur flétri, faire briller quelques larmes furtives, de joie et de reconnaissance, dans des yeux éteints par la douleur, changer toutes les dispositions d'une âme faite, comme nous, à l'image de Dieu; lorsqu'on peut, à si peu de frais, faire appeler sur soi des bénédictions par des hommes qui, pour ne pas nous maudire, ont besoin de vertus surhumaines, oh! qu'on serait coupable et mal avisé de ne pas le faire!

« Un de nos moralistes les plus aimables, le duc de Lévis a dit : — Combien d'heureux on pourrait faire avec tout le bonheur qui se perd dans ce monde! — Qu'il nous soit permis, en finissant, d'adresser cette pensée charmante à tous ceux à qui Dieu a prodigué ce que l'on regarde généralement comme les éléments du bonheur, et qui se plaignent de ne pas le connaître. Vous n'êtes pas heureux, leur dirons-nous, et cependant que vous manque-t-il? santé, fortune, intelligence, tout ne semble-t-il pas vous sourire en ce monde? Pourquoi donc cet ennui qui se glisse au milieu de toutes vos jouissances et vous les rend si amères ou si fades? Ne serait-ce pas que vous auriez méconnu une des premières lois de votre nature? L'âme est faite pour aimer comme l'oiseau pour voler; et vous peut-être, vous êtes-vous renfermés en vous-mêmes, cherchant à vous rendre le centre de tout ce qui vous environne? Oh! alors, ne vous étonnez pas de ce vide qui vous suit partout et empoisonne votre existence? L'homme ne viole pas impunément les lois de son être. Si vous vous êtes trompés jusqu'ici dans la recherche du bonheur, si vos richesses ne vous ont pas donné les jouissances qu'elles semblaient vous promettre, entrez dans une autre voie; essayez de la recette du moraliste que nous citons tout-à-l'heure : Qui le sait? peut-être le résultat de cette expérience sera-t-il de vous apprendre une vérité vieille comme le monde : c'est qu'un des meilleurs moyens d'assurer son propre bonheur est de s'occuper un peu de celui des autres. »

Ce travail écrit dans les derniers jours de 1844 et qu'il faudrait lire en entier pour l'apprécier dignement, ne fut pas aussi bien compris des morlaisiens que l'avait été le premier plan d'association pour l'extinction de la mendicité. Quatre ans plus tard, en 1848, il aurait eu, peut-être, beaucoup plus de chances de succès. On essaya d'y revenir, du moins en partie, prenant ceci, rejetant cela. A quoi bon? pour en tirer un profit réel et durable, il eût fallu l'adopter dans son ensemble.

XIX

Au printemps de 1845, des amis que je ne connaissais jusque-là que par une correspondance très-active et très-affectueuse, me décidèrent à faire, pour les voir, un premier voyage hors de la Bretagne. Ces amis étaient les deux familles de Blossac et de Dampierre, et si j'écrivais mes impressions personnelles ce serait un bonheur pour moi d'en parler beaucoup. Ma tâche est différente aujourd'hui : simple biographe je ne dois mentionner de ce voyage que les incidents qui se rattachent à M. de Keranflech.

Ce dernier s'était engagé à venir me rejoindre à Saintes, et la nouvelle d'un double succès que je venais encore d'obtenir aux Jeux Floraux, lui donna le désir d'assister avec moi à la fête annuelle de l'Académie toulousaine. Je m'opposai, d'abord, de toutes mes forces à la réalisation de ce projet : ma première absence me paraissait déjà suffisamment longue, et, de plus, il répugnait à ma sauvagerie de figurer comme acteur dans une assemblée quelconque. La crainte de contrarier trop vivement un plan doucement caressé, et qui s'étendait maintenant jusqu'à conduire les deux voyageurs dans les montagnes de

Pyrene, devait, cependant, amener un compromis. Nous irions à Toulouse; nous verrions la fête, mais personne n'y soupçonnerait ma présence, pas même les mainteneurs qui liraient mes vers; pas même le mandataire choisi par eux, et qui recevrait pour me les envoyer ensuite au fond de la Bretagne les deux fleurs d'argent. A cette condition je fis bien de céder : on le reconnaîtra tout à l'heure.

Après avoir dit d'un homme qu'il conservait en dépit de la cinquantaine les dons les plus précieux de la jeunesse, personne, assurément, n'oserait affirmer qu'en toute circonstance le jugement de cet homme n'obéissait qu'à la froide raison. Il arrivait donc de temps à autre à M. de Keranflech, surtout quand il s'agissait de ceux qu'il aimait, de voir les choses à travers un prisme plus éblouissant que fidèle. Dans ces moments, la réalité, toujours infirme par quelque point, se transfigurait si bien à ses yeux qu'on eût été mal venu à faire devant lui la part de l'illusion, à montrer l'ombre à côté de la lumière. Jamais cette disposition particulière à s'exagérer les mérites ou les succès d'un ami ne parut avec plus d'éclat qu'à notre passage rapide dans la cité de Clémence-Isaure. Au Capitole, où se faisait la distribution des prix, la réserve habituelle de l'ancien magistrat avait fait place à l'expansion la plus vive, aux démonstrations les plus tendres, les plus paternelles. Parfaitement maître de lui en écoutant la lecture des trois autres pièces couronnées dans le concours, quand vint le tour des miennes,

et qu'il entendit applaudir, il fut ami, il fut père, c'est-à-dire aussi ému, aussi ravi qu'on peut l'être. Il trépidait de plaisir, me serrait le bras ou la main, riait tout bas, essuyait des larmes, et, sans y penser, laissait échapper de joyeuses exclamations. A peine rentré à l'hôtel où nous étions descendus, il écrivit, à Morlaix, une lettre que je n'ai lue que depuis sa mort, et qui le peint si bien tel qu'il était ce jour-là que je tiens à la conserver ici pour donner au portrait toute sa ressemblance. Si, d'ailleurs, sous le rapport signalé plus haut, cette lettre demande un correctif, j'y retrouve d'autres souvenirs auxquels je n'ai rien à retrancher, et que j'aurais voulu retracer aussi moi-même.

« Toulouse, 3 mai 1845.

» Je ne vous ai pas écrit depuis Quimper, mon cher M...; vous comprenez pourtant que j'ai fait bien des courses et vu bien du monde. La difficulté est de faire entrer tout cela dans une lettre : ce serait une foule de minutieux détails qui trouveront mieux leur place dans les causeries qui se feront en promenant les allées de votre jardin. Je crois que mon voyage ne sera pas tout-à-fait aussi long que je le prévoyais en partant : mon compagnon, qui n'avait jamais quitté sa famille, a depuis longtemps le mal du pays. D'un autre côté, sa mère ne cessé de soupirer après lui. C'est entre la mère et le fils un dialogue qui ressemblerait à la fable des *deux Pigeons*

si le poète était aussi curieux que le pigeon voyageur du bon Lafontaine. Mais il s'en faut de beaucoup : l'auteur de la *Pèlerine de Rumengol* a infiniment plus de plaisir à voir le plus petit ruisseau coulant dans une prairie que les plus beaux monuments de notre industrie moderne. Ce ne sera jamais, soyez-en sûr, le chanfrein de la vapeur ni des chemins de fer. Nos admirations qui sympathisent parfaitement en morale, en poésie, en littérature, se rencontrent assez peu quand il s'agit des créations merveilleuses de notre siècle. Sur cet article, il me fait l'effet d'être un peu barbare. Toutes les magnificences de Bordeaux qui, sous plusieurs rapports, éclipsent les plus beaux quartiers de Paris, m'ont paru le laisser assez froid.

» J'ai passé chez M. de Blossac huit jours fort agréables. Il est, je crois impossible d'être meilleur que monsieur et madame de Blossac. Ils ont été pour nous aussi affectueux que si nous avions été de vieux amis d'enfance qui ne se sont pas vus depuis longtemps, et qui éprouvaient un vif besoin de se retrouver ensemble. Le mari a reconnu chez moi une certaine analogie dans les goûts, les habitudes, les idées, et à chaque découverte de ce genre, il avait l'air enchanté. Tous les soirs une petite société intime se réunit dans son salon, et ne croyez pas que ce soient de beaux esprits, des bas bleus, des gens qui viennent là s'ériger en Académie : non, ce sont tout simplement des voisins et des voisines qui viennent, comme au bon vieux temps, comme je

J'ai vu encore dans mon enfance, causer de la manière du monde la plus familière et la plus amicale. Les femmes, jeunes ou âgées, apportent leur ouvrage, dût-il être tout bonnement un tricot, et toute la société se retire de dix heures à dix heures et demie. Le curé de la paroisse, qui m'a paru plein d'une bonhomie spirituelle, ne manque jamais à ces réunions qui ont, je vous l'assure, beaucoup de charme. Pourquoi cet usage qui devait tant contribuer à rendre la vie douce à nos bons aïeux n'existe-t-il presque plus nulle part, pas même dans notre soi-disant patriarcale Bretagne ? Hélas ! hélas ! c'est que si chaque jour voit reculer les limites de la science et de l'industrie, chaque jour aussi voit tomber quelque débris de nos mœurs d'autrefois ! Il m'aurait semblé pourtant, à moi homme de transaction, que tout cela aurait pu se concilier.

« Parlons de Toulouse : la journée a été belle pour notre jeune poète. Sur plus de 300 pièces de vers envoyées au concours, cinq seulement ont été couronnées, et sur ces cinq couronnes, il y en a eu deux pour lui. Ce n'est pas tout, on a lu devant la plus brillante et la plus nombreuse assemblée dans la salle des *illustres*, les cinq pièces auxquelles ont été accordées des fleurs, et quelques autres qu'on a trouvées aussi remarquables ! Eh bien, l'*épître aux jeunes mères* est, sans contredit, ce qui a fait le plus de sensation. Les femmes paraissaient ravies des conseils cependant austères qu'on leur donnait, et, sur la physionomie des hommes, il était facile de

lire un intérêt tout aussi vif. Plusieurs fois le lecteur a été sur le point d'être interrompu par des applaudissements, qui ont éclaté avec transport et dans toutes les parties de la salle lorsque la lecture a été finie. Dans tout l'immense auditoire, l'auteur était, peut-être, le seul à ne pas battre des mains, et c'est à cela qu'on aurait pu le reconnaître. Il est évident que c'est à lui que le public a décerné le grand prix. Je vous laisse à penser comme il a dû jouir au milieu de cette foule qui, sans le connaître, sans se douter même qu'il était là, lui donnait de si chaleureux témoignages de sympathie. »

En lisant ce récit où rien n'apparaît pour diviser un peu le succès, pour en amoindrir l'importance, n'est-il pas permis de demander si le plus heureux des deux voyageurs n'était pas M. de Keranflech ? J'affirme qu'il l'était, et pour le prouver je n'aurais besoin que d'opposer un moment à son enthousiasme trop exclusif les réflexions qu'il aurait pu faire, et que je faisais déjà, en partie du moins. D'abord, j'avais sur mes rivaux l'avantage d'un sujet mieux à la portée de tous, et, de plus, celui qui me servait d'interprète, M. Hippolyte Fortoul, devenu, plus tard, ministre de l'instruction publique, passionnait toute la jeunesse du midi, jalouse d'applaudir l'académicien comme elle applaudissait le professeur de littérature. Il lisait admirablement, et l'on sait encore combien la manière de lire des vers les embellit ou les défigure. Ces avantages étrangers au mérite de l'œuvre n'auraient-ils pas existé qu'une autre con-

sidération demeurait, et celle-ci suffisait assurément pour diminuer beaucoup la valeur de ces petits triomphes académiques. Depuis vingt ans, depuis trente ans, des centaines de poètes lauréats ont obtenu tour à tour les applaudissements d'une foule bienveillante, et si vous en exceptez quelques-uns mieux favorisés, que sont-ils devenus ? Que font-ils ? Où sont-ils ? Personne ne saurait le dire. Directement intéressé dans la question, le moraliste finistérien n'aurait pas manqué d'arriver à cette conclusion vulgaire, mais lorsqu'il s'agissait d'un ami, on a vu comment son cœur le dominait. Pour donner aux fruits qu'il mangeait une grosseur double, l'hidalgo mettait des lunettes : ainsi fait l'amitié : au moyen du verre complaisant qu'elle nous présente, il n'est point de petits talents, de petites vertus, de petits succès qui ne prennent des proportions immenses.

XX

J'ai raconté ailleurs, sous le nom de *Théophile Renaud*, notre voyage dans les Pyrénées : « Depuis notre départ de Toulouse, écrivait M. de Keranflech, nous avons eu un temps exécration qui a contrarié tous nos projets. Aussi cette excursion dont je me promettais tant de plaisir, moi ami passionné de la belle nature, n'a guère été qu'une déception. A peine étions-nous arrivés sur un point célèbre par ses belles vallées ou ses aspects grandioses, que nous en étions presque immédiatement chassés par des torrents de pluie, quelquefois même par de la neige; alors nous cherchions un refuge dans un autre quartier où nous espérions être plus heureux; mais, hélas! nos nouvelles espérances n'étaient pas moins déçues que les précédentes. C'est ainsi que nous avons vu tour-à-tour et en bien peu de temps, Saint Bertrand de Comminges, Bagnères de Luchon, Bagnères de Bigorre et les belles vallées de la Barousse, du Lis, de Campau, de Gripp. Nous devions visiter aussi Argelès, toutes ses dépendances, et le cirque de Gavarnie, mais quand nous nous sommes vus poursuivis partout avec une espèce d'acharnement par un

temps tel que je ne crois pas en avoir vu un pareil à cette époque de l'année, nous avons pris le parti de battre en retraite. Des Hautes-Pyrénées nous voilà donc descendus dans les basses où le temps sans être beau est, cependant, plus supportable. La végétation est admirable, mais il faudrait du soleil pour éclairer tout cela, et le soleil se montre fort peu. A peine laisse-t-il échapper de loin en loin quelques rayons à travers les sombres nuages qui l'enveloppent de tous côtés. C'est désolant, car nous avons ici, à Pau, sous les yeux, un magnifique panorama de vallées, de collines et de montagnes. »

Je ne puis m'arrêter sans un peu de confusion, je dirai presque sans remords, aux regrets de mon compagnon de voyage. Malgré ses attentions délicates et le charme de nos entretiens; malgré la beauté des sites qui se renouvelaient devant nous, et que j'admirais autant que lui, malgré l'accueil empressé que nous recevions partout, au lieu de m'affliger, moi aussi, de ces pluies vraiment diluviennes, j'avais la faiblesse de m'en réjouir à la pensée qu'elles devaient hâter notre retour. Souffrant, comme je l'avais trop laissé voir, de ce mal indéfinissable auquel on a donné le nom de nostalgie, je n'échappais que passagèrement et au moyen des plus grands efforts à la tristesse profonde qui me dévorait. — Votre fils s'ennuie, disait en parlant de moi à M. de Keranflech, un vieux père du vallon de Gripp, dont la cabane nous servait d'abri pendant une averse. Cette déclaration si nette me déconcerta,

et pourtant combien de fois, sur notre route, n'aurait-on pas eu occasion de la renouveler? Bon vieillard! comment me devina-t-il si bien, lui qui nous racontait tant de choses plaisantes sur une excursion de ses fils dans la ville de Pau, où il n'avait vu qu'une image en pierre de Henri IV, *parce que ce grand roi était déjà mort!* Il s'étonnait aussi que nous Bretons eussions le même roi que lui pyrénéen; et, après beaucoup de questions, il engageait fortement *mon père* à sortir de son veuvage, en parodiant de la façon la plus comique le mot de la Genèse: Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

Nous passâmes trois ou quatre jours à Bordeaux, autant à Nantes; puis nous fîmes encore des stations de quarante-huit heures à Auray et à Lorient. Le plus jeune des deux voyageurs était véritablement possédé par son impatience d'arriver, par ses inquiétudes croissantes, par les chimères d'une imagination en délire. Distrait, chagrin dans une réunion d'ecclésiastiques et de militaires à laquelle nous avait invités avec beaucoup d'affabilité et de grâce S. E. le cardinal-archevêque Donnet; morne, abattu avec nos amis de Nantes et de Lorient, avec une jeunesse toute sympathique qui battait joyeusement des mains en nous recevant à l'ombre du sanctuaire de Sainte-Anne, j'en aspirais plus qu'à un bonheur, je ne comprenais plus qu'une jouissance au monde, revoir les remparts de Brest, et derrière ces remparts la maison où ma famille m'attendait. Assez de chagrins nous tourmentent, me disais-je

intérieurement, sans que nous y ajoutions de notre plein gré les amertumes de l'absence. C'est perdre sa vie que de la traîner, ça et là, sur les grands chemins. Tant que la plante tient au sol elle est verte et fraîche, mais dès que le vent l'emporte elle se fane. Je suis comme la plante, et je ne veux plus me déraciner.

Deux fois cependant, ma gaité se réveilla et se mit franchement à l'unisson de celle de mon compagnon de voyage. Voici en quelle circonstance.

Dans une des villes que nous traversons au pas de course, M. de Keranflech voulut revoir deux personnes qu'il n'avait pas vues l'une depuis une quarantaine d'années, l'autre depuis quinze ou vingt ans. La première était une charmante enfant dont les cheveux bouclés, les joues roses, le frais sourire réjouissaient encore sa mémoire; la seconde une femme brillante, romanesque, très-remarquée pour l'élégance de sa tournure et de ses manières, très-recherchée pour ses talents. En gravissant l'escalier de l'enfant prodige, l'ancien ami ne tarissait pas sur son éloge, et ce ne fut point je l'affirmerais, sans un battement de cœur assez vif qu'il l'entendit de l'autre côté d'une cloison sonore accourir à nous dans le salon. Une porte s'ouvre, et, bonté du ciel, quelle métamorphose! une petite vieille fort éveillée, fort alerte, mais trotinant, babillant, gesticulant, frappant sur une tabatière qu'elle tenait à la main, offrant et s'admirant à chaque instant des prises de tabac! Je

n'ai jamais vu sur les traits d'un homme une stupefaction plus amusante à contempler. Si l'expression fut la même à Saint-Thomas-d'Aquin, à l'apparition de la *Princesse*, les témoins de la déconvenue auront eu besoin, sans doute, de se rappeler la sainteté du lieu pour échapper au fou rire.

L'autre scène appartenait au comique sérieux.

Une heure peut-être après notre première visite, nous nous trouvions en présence d'une femme encore assez agréable malgré sa taille un peu lourde, des cheveux grisonnants et des rides ; son histoire était un petit roman, et d'après le récit qu'on m'en avait fait, je croyais voir une seconde Mina Troil appartenant par sa douce mélancolie, ses aspirations angéliques, son dédain pour les intérêts matériels, à une sphère plus élevée que celle des autres filles d'Eve. J'étais étonné seulement d'entendre confesser que l'héroïne en question unissait à l'amour des rêveries sentimentales un goût prononcé pour les fêtes du monde. Enfin, il y a bien des mystères dans le cœur humain, et celui-ci, je pouvais avoir la curiosité de le reconnaître sans prétendre à l'expliquer. M. de Keranflech n'usait jamais de circonlocutions, et comme il tenait à me faire apprécier immédiatement toute la vérité d'un portrait dans lequel, suivant lui, je devais saluer le type accompli de la poésie élégiaque, le chapitre éloquent des *Vous souvient-il* fut abordé dès les premiers mots. Au milieu des réminiscences d'un passé de quinze à vingt ans, au milieu de ces images qu'on rappelle

les yeux humides et le sourire sur les lèvres, l'ancien ami fut interrompu par une exclamation qui ne le surprit pas moins que la tabatière de sa petite blonde :

— Une chaumière et son cœur ! Ah ! dites plutôt un hôtel, un château, de bons sacs d'écus, car le cœur est vite épuisé, et la chaumière alors semble bien nue et bien froide ! Qu'on ne me parle plus de mariages d'inclination ! Mes enfants n'en feront point, je l'espère ; du moins je n'épargnerai pas mes conseils pour les préserver de la pire de toutes les sottises. Ce qu'il leur faut, ce qu'il me faut à moi-même, c'est de l'argent, c'est du positif.

Cette fois encore mon compagnon avait compté sans l'effet du temps, sans le travail des années. La poésie élégiaque ne parlait plus qu'avec ironie de ce qu'elle nommait les puérilités de l'imagination.

Le moraliste voulut tenter une autre expérience :

— Vous êtes bien cruelle pour le passé, dit-il avec enjouement, et pourtant moins que personne, vous n'avez à vous en plaindre, vous l'enfant gâté ou plutôt la reine de tous les salons. Quelle sensation produisait dans un bal, dans une réunion quelconque l'arrivée de la belle, de la brillante, de l'incomparable....

Une nouvelle interruption eut lieu, mais ce fut une exclamation de plaisir. Les traits rayonnants, l'ivresse dans le regard, cette femme qui ne doutait point de sa haute raison, cette femme qui ne croyait plus qu'au positif se leva précipitamment, bondit

comme le cheval de guerre au premier son de la trompette. Ce fut, ensuite, un torrent de paroles sur ses succès, sur les louanges dont elle avait été l'objet de la part de tels et tels personnages qu'elle nommait avec un rire nerveux, presque convulsif :

— Oui, il faut bien l'avouer, toutes les préférences étaient pour moi, et je ne comptais plus les triomphes. Me voyez-vous, cher monsieur, me voyez-vous avec ma robe de crêpe rose et ces mauves de nuances si délicates que la petite comtesse ne put les voir sans montrer sa jalousie ridicule ? Tenez, vous rappelez-vous la coiffure ? Une boucle de ce côté, ici des feuilles, là des fleurs.

La dame s'était approchée de la glace : elle y vit, au lieu des feuilles et des fleurs, des rides, des cheveux blancs, et elle revint s'asseoir en poussant un gros soupir.

Les deux voyageurs étaient à leur poste d'observation : chacun d'eux adressait à l'autre un signe de l'œil.

— Et la musique, et cette romance de *Lodoïska* qu'on n'entendait jamais sans la couvrir d'applaudissements, continua M. de Keranflech.

— Oui, oui, en effet ! Oh ! cette romance, je ne l'ai pas oubliée, et je vais à l'instant....

Courir au piano, l'ouvrir, préluder, entonner d'une voix un peu étranglée : *La douce clarté de l'aurore*, faire un effort malheureux, glapir une de ces notes imprévues, malencontreuses ; une de ces notes flétries d'un nom que je n'ose écrire, tout cela fut l'affaire

d'un moment. Frappant le piano d'une main irritée, et poussant un nouveau soupir, la pauvre dame reprit la place qu'elle avait quittée et balbutia quelques excuses sur un enrouement qui la tourmentait beaucoup.

— *Sic transit gloria mundi*, murmurait l'ermite de la Villeneuve en descendant l'escalier. Puis il ajoutait en riant : Notez sur vos tablettes que si, chez les femmes, les puérilités du cœur n'ont qu'une saison, les puérilités de l'esprit, particulièrement celles de la vanité, ne les quittent pas aussi vite.

Du reste, cette boutade ne l'empêchait pas d'écrire à Morlaix en annonçant notre retour : « Si nous avons été fort maltraités par la température, en revanche nous ne pouvons que nous louer de toutes les personnes avec lesquelles nous avons eu des relations de quelque nature que ce soit. Aussi, l'un et l'autre, sommes-nous en progrès, du moins quant à l'amour que nous devons au prochain. »

Faut-il croire aux pressentiments? Faut-il admettre avec les liens du sang ou d'une affection profonde d'autres affinités mystérieuses par lesquelles deux âmes communiqueraient à distance et s'avertiraient mutuellement de quelque souffrance, de quelque danger? Je me suis souvent posé cette question et je n'ai rien pu trouver pour m'aider à la résoudre. Je me bornerai donc à rapporter un fait qui serait en faveur de l'affirmative.

J'avais été absent un peu plus de deux mois et, pendant ce temps, les lettres que je recevais de Brest, remplies des nouvelles les plus rassurantes, semblaient ne laisser aucune excuse à mes idées sombres. A mon arrivée, cependant, j'appris que mes inquiétudes n'étaient point vaines, mes sœurs ayant cru bien faire en me cachant qu'une maladie assez grave avait trop affaibli notre bonne mère pour qu'il lui fût possible de venir, comme elle s'y était engagée, au-devant de moi. Quand je la revis, elle pleurait abondamment, et ses larmes mieux que ses paroles me disaient qu'elle avait craint de mourir sans m'embrasser. Ce qui me fut raconté alors des

visites fréquentes, des attentions de tous mes amis, devait assurément fortifier en moi les dispositions bienveillantes dont M. de Keranflech, dans sa dernière lettre, nous faisait honneur à tous les deux. Combien de noms j'aimerais à citer ici avec le nom béni d'une femme qui réunissait en elle tout ce qui gagne les cœurs et donne à un mot affectueux un prix tout particulier; d'une femme déjà éprouvée, destinée à porter une croix encore plus pesante, digne de son courage et digne de sa foi, madame Villaret de Joyeuse. Ces amis, pourtant, je devais les quitter bientôt : cédant aux sollicitations pressantes de mon compagnon de voyage, nous avions promis, ma famille et moi, d'aller habiter Morlaix la même année, au mois de septembre.

En attendant, la correspondance littéraire continuait comme par le passé. En voici de nouveaux fragments.

« Morlaix, 29 août 1845.

» Vous voilà donc occupé du *Figuier maudit*. De tous les sujets que vous avez traités jusqu'à présent, c'est, peut-être, celui auquel j'attache le plus d'importance; celui qui, suivant moi, prête le plus aux considérations élevées et utiles. Cependant vous craignez d'être ennuyeux; et pourquoi le seriez-vous? L'avez-vous été en consacrant une épître de 300 vers au *malheur*, sujet, certes, bien autrement vague, rebattu, et que vous aviez vous-même, déjà,

effleuré si souvent? Eh bien, pourquoi craindriez-vous davantage d'aborder un sujet neuf pour la poésie et d'un si haut intérêt? Il n'y a pas un homme sérieux aujourd'hui qui ne se sente au fond du cœur une immense compassion pour toute cette jeunesse dorée qui consume sa vie dans les occupations les plus frivoles, et en même temps les plus insipides. Vous avez vu quelques-uns de ces *lions* du jour : On en rencontre à chaque pas sur nos places et nos promenades : Vous savez les admirables conseils que leur a donnés, à Londres, le petit-fils de Saint-Louis ; et vous ne trouvez pas qu'il y a là une belle carrière pour un poète-moraliste qui se placerait au point de vue social et chrétien ! Vous ne trouvez pas qu'il y a là pour une âme tendre bien des fibres éminemment sensibles à remuer, bien des choses touchantes à dire, qu'il y a surtout pour un esprit droit de hauts et nobles enseignements à donner ! Vous êtes là sur un terrain autrement fertile que ne l'était votre confrère Boileau dans ses épîtres et ses satires qui, cependant, ont eu tant de succès. Qu'est-ce qui prête plus à la poésie que la destination de l'homme sur la terre et quelques-uns des moyens de la remplir ? Et lorsqu'on voit un si déplorable contraste entre ce qui est et ce qui devrait être, entre les prétentions du siècle au sérieux, à la philosophie, et ce que sont, en effet, tant de jeunes hommes de ce temps, même de ceux qui appartiennent aux classes les plus élevées, n'est-on pas fondé à attendre de la peinture de toutes ces misères des tableaux aussi variés que

saisissants ? Ce sera bien autre chose si le poète, agrandissant son cadre, demande compte à tant d'écrivains à qui Dieu a donné un beau talent de l'usage qu'ils en ont fait ! Je suis convaincu, moi, que si vous méditez bien ce sujet ; que si vous vous en pénétrez jusqu'à en être ému, vous vous élèverez jusqu'à l'éloquence, et alors vous n'aurez pas à craindre d'ennuyer vos lecteurs. Il n'y a que les pages languissantes ou déclamatoires qui ennuiant sur quelque sujet que ce soit : Or, un poète vraiment *sincère*, comme vous a qualifié Reboul, ne tombe jamais dans la déclamation ni dans la langueur parce qu'il n'écrit que sous l'empire d'une émotion vraie, d'une pensée vivement sentie : il laisse aux Rhéteurs en prose et en vers cette phraséologie vide, sans couleur, dont se contentent un grand nombre d'écrivains, et qui donnée si souvent pour de la poésie a terriblement compromis aux yeux de la génération actuelle la langue que l'on supposait autrefois celle des Dieux. Le positivisme du siècle est sans doute, pour quelque chose dans la froideur que l'on témoigne à la poésie ; mais les mauvais poètes, et surtout la pernicieuse maxime de *l'art pour l'art* y sont pour beaucoup.

« — Un homme sérieux, disait Cousin, le grand éclectique, n'écrit que par nécessité, et parce qu'autrement il ne peut atteindre son but. Cela est si vrai qu'il n'écrit bien qu'à cette condition, et ce n'est pas une remarque de petite conséquence que les plus grands écrivains n'ont pas été des auteurs de pro-

fession. Descartes, Pascal et Bossuet sont-ils des gens de lettres ? Pas le moins du monde : ils n'écrivaient point pour faire montre de leur esprit, mais pour défendre une noble cause confiée à leur courage ou à leur génie. Dès qu'un homme écrit pour écrire, pour briller ou pour faire fortune, il écrit mal, ou, du moins, sans grandeur, parce que la vraie grandeur ne peut sortir que d'une âme naturellement grande, qui s'émeut pour une grande cause. Hors de là tout se réduit à une industrie intellectuelle habilement exercée, à un succès qui, en Chine, fait monter un mandarin d'une classe à une autre, et, en France, nous envoie à l'Académie. L'homme de lettres est un artisan distingué qui contribue aux plaisirs publics, mérite et obtient une juste considération, et a droit à tout, à tout, dis-je, excepté à la gloire. La gloire est à un autre prix.

» Cela est, en général, parfaitement vrai : cependant l'homme de lettres, le poète peuvent aussi plaider de grandes, de nobles causes, et alors ils s'élèvent au-dessus de l'industrie intellectuelle. Voyez plutôt les grandes pensées que remuent, les admirables sentiments que font naître dans les âmes Corneille et Racine dans leurs tragédies de *Cinna*, *Polyeucte*, *Esther* et *Athalie* !

» Ne vous désolerez pas du temps que vous mettez au *Livre des Mères* : les bons ouvrages, ceux qui durent, sont toujours faits avec lenteur. Le grand Racine dont je viens de parler, mettait souvent plus d'un an à faire une tragédie, malgré son extrême

facilité, et il avait raison. Ce qui est fait vite peut être gracieux, spirituel, mais n'a ordinairement ni portée ni profondeur. En 1831 ou 32, il y a eu dans les journaux littéraires une polémique fort vive entre les partisans de la littérature facile et ceux de la littérature difficile. Les bons esprits étaient pour la dernière. »

Ainsi, toujours des paroles encourageantes mêlées aux plus sages conseils !—D'autres amis, sans doute, contribuaient avec M. de Keranflech à me rassurer et à m'éclairer, mais les rapports entr'eux et moi étaient moins fréquents, moins suivis, et, par conséquent, d'une utilité moins constante, quoique bien précieuse encore : « — Vous êtes en progrès, et en très-grand progrès, m'écrivait M. Louis Veuillot après avoir lu le *Livre des Mères*. J'admire qu'au fond de votre province, privé de ces conseils et de cette influence de Paris qui ont toujours, dans leur ensemble, un effet excellent sur les travaux d'esprit, et, particulièrement, sur les premiers travaux, vous ayez su vous corriger d'une façon si heureuse et si remarquable. Je trouve que vous avez la pensée et le style plus fermes, et, en quelque sorte, la main plus leste. Vous avez acquis du *métier*, pardonnez-moi l'expression, sans perdre les dons de la pure et bonne nature, les dons qui font le poète, et à quoi nul travail ne peut suppléer. Je compte sur un beau succès... » Reboul, de Nîmes, me donnait les mêmes assurances, et s'étonnait également d'un progrès dont l'honneur, on vient de le voir, appartenait

avant tout à ces hommes qui, par amitié, s'étaient faits, on pourrait le dire, mes professeurs de morale et de littérature. En cette dernière qualité, ce n'est que justice de leur attribuer une large part du bon accueil fait, en général, à mes écrits; et quant à leurs soins affectueux pour calmer mon esprit inquiet, pour triompher des agitations de mon cœur malade, seul au monde je puis les apprécier comme ils le méritent.

Oui, ce *Livre des Mères* commencé joyeusement dans la plénitude de ma liberté, ne fut ni continué, ni achevé avec le même calme et les mêmes espérances. Quel enjeu n'avais-je pas risqué sur la composition et la publication de cet ouvrage? S'il échouait maintenant; si dans peu, j'allais avoir la douleur de reconnaître que moi aussi, comme le chien de la fable, j'avais abandonné la proie pour l'ombre? J'avais, il est vrai, la certitude de trouver à Paris, dans le journalisme, l'emploi plus ou moins heureux d'une plume qui pouvait être insuffisante au milieu des difficultés nombreuses de l'isolement en province, mais ma mère, mes sœurs, comment les laisser derrière moi, ou comment rêver, particulièrement pour ma mère, le bonheur, dans un pays tout nouveau, après tant de liens brisés, avec d'autres habitudes? Ces pensées, qui me revenaient trop souvent, affaiblissaient parfois mon ardeur tandis qu'elles minaient aussi ma santé, déjà bien chancelante. Plus le moment de la publication approchait, et plus devenaient fréquentes ces heures d'angoisses où la con-

fiance de mes amis suppléait seule à mon courage abattu. La crise finale arriva; et il me suffit de jeter les yeux sur quelques lettres pour me rappeler toute la tristesse de mes doutes, toute l'amertume de mes craintes. Après un jugement trop favorable sur mes essais: « — N'est-ce pas vous dire assez, continuait M. le comte de Falloux, combien je vous suis dévoué et quel soin je mettrai à pouvoir me rapprocher de vous plus complètement encore. J'y travaillerai avec assez de persistance pour y réussir, et je vous porterai des volumes de prose très-indignes d'un échange avec votre poésie, mais inspirés, du moins, de la même pensée et consacrés au même but. En permettant aux hommes les sympathies du cœur, Dieu leur a donné bien des consolations et bien des forces pour soutenir les épreuves qu'il leur destine. Nous avons chacun notre part de tribulations, monsieur; mettons donc en commun notre foi et notre espérance. — »

« Il faut, me disait de son côté le célèbre rédacteur de l'*Univers*, il faut un peu moins songer à l'avenir ou songer un peu plus que l'avenir est dans les mains de Dieu. Le père n'abandonnera pas ses enfants. Il est vrai que j'ai des raisons pour en être sûr, mais ces raisons sont aussi les vôtres. Le pain quotidien a été et sera fidèle au *Pater*. Or, le pain quotidien est tout ce qu'il faut, sans cela Notre Seigneur nous aurait appris à demander des rentes sur l'Etat au lieu de nous en donner sur la Providence. Puisque vous avez un temps de répit devant

vous, travaillez comme s'il devait durer toujours ; vous ne pourrez rien faire d'aussi excellent pour votre avenir qu'un beau livre comme homme, et que de bonnes et confiantes prières comme chrétien. Moyennant ces simples soins, vous verrez toutes choses s'arranger admirablement par la seule action de cette Providence de qui vraiment l'on peut dire qu'elle ne se presse jamais, et qu'elle arrive toujours à temps. »

Ces consolations et beaucoup d'autres qui répondaient à la mélancolie profonde de quelques-unes de mes pages donnaient à la sollicitude de M. de Keranflech un thème aussi touchant que fécond en promesses d'avenir. Du reste, les pieuses et douces prophéties s'accomplissaient tous les jours : le succès marchait lentement, sans éclat, mais il était réel, durable, et la Providence, comme on l'avait dit, ne manquait jamais d'intervenir à l'heure où son action devenait nécessaire. Les suffrages les plus inattendus se joignaient assez fréquemment à ceux qu'attirait vers ma faiblesse la communauté de principes et de croyances. Il en est un que je n'ai point méconnu, et dont je parlerai d'autant plus volontiers maintenant que le malheur succédant à la puissance laisse un champ plus libre à l'expression de ma gratitude. Tandis que M. le comte de Chambord, avec sa bonté ingénieuse qui ne s'est jamais démentie pour moi, faisait acheter à Paris, sans m'en prévenir, un grand nombre d'exemplaires du nouvel ouvrage, une princesse de sa famille, celle

qu'on nommait alors la *Reine des Français*, lisait aussi le *Livre des Mères* arrivé, par madame de Montesquiou, je crois, entre ses mains. Ce qu'elle fit, je ne puis me le rappeler sans attendrissement : Des ordres furent donnés pour obtenir, à Brest, des renseignements positifs sur le jeune auteur, et demander en même temps ce qu'on pourrait de mieux pour lui être utile. La lettre n'était point adressée à l'écrivain ; non, une pensée délicate avait désigné un tiers, M. de Marigny, ancien contrôleur général de la marine, et l'un de mes amis les plus chers. L'offre ne fut point acceptée par des motifs de conscience ; mais, en dehors des convictions politiques, il est un sentiment moins exclusif, la reconnaissance que méritent et qu'obtiendront toujours, je l'espère, des intentions aussi généreuses.

En 1847, le souvenir de son père mort en exil, conduisit M. de Keranflech aux îles de Jersey et de Guernesey. Son cousin germain, M. James Mège, l'accompagnait dans ce voyage où, surpris en mer par un ouragan, ils eurent l'un et l'autre, comme un avant-goût d'autres périls que, l'année suivante, ils devaient affronter ensemble. J'étais moi-même absent de Morlaix, et le récit qu'on va lire vint me chercher à Saintes au milieu d'amis que j'avais voulu revoir encore une fois.

« Morlaix, 29 juin 1847.

» Parti bien après vous, mon cher V..., me voilà de retour, et, cependant, j'ai quitté la France, j'ai sillonné plusieurs fois la mer; je l'ai vue, tour à tour calme et furieuse. J'ai essuyé une tempête pendant laquelle je me suis cru à mes derniers moments. Oui, en nous rendant de Jersey à Guernesey, le mardi 15 de ce mois, sur un vapeur anglais, où James Mège et moi ne pouvions nous faire comprendre de personne avec notre français, la mer est devenue tellement mauvaise que j'ai vu le moment

arrivé de dire mon dernier *Confiteor* et de recommander mon âme à Dieu. Mon imagination m'a peut-être exagéré le danger, mais comment n'aurait-elle pas été frappée? Mon père avait péri dans ces flots, il y a environ cinquante ans, j'avais sous les yeux le golfe où il s'était noyé... et combien d'exemples de je ne sais quelle fatalité qui entraîne à périr du même genre de mort plusieurs générations d'une même famille!... Joignez à cela le mal de mer que j'éprouvais pour la première fois de ma vie, les mouvements brusques et saccadés du bâtiment qui, à chaque pas que je tentais, me jetaient avec violence tantôt à droite, tantôt à gauche, mes efforts pour vomir et ceux qui se faisaient autour de moi, plusieurs femmes étendues presque sans vie ou ne paraissant en avoir que pour souffrir. — Un des résultats de cette épreuve a été de m'apprendre que j'étais moins détaché de la vie que je ne l'avais cru jusqu'alors. Que d'illusions de ce genre on se fait à soi-même en ce monde! Est-ce un bien? est-ce un mal?

» Ce début sinistre va vous faire croire que je maudis mon voyage : pas du tout. Sans doute, pendant les longues heures de la traversée, je me suis écrié bien souvent en moi-même : — *Que diable suis-je venu faire dans cette maudite galère!* Mais, à part les angoisses que j'avoue très-humblement et avec une entière franchise, tout le reste a été charmant et propre à me laisser les souvenirs les plus agréables. Vous savez combien j'aime la belle nature :

eh bien, j'ai eu, sous ce rapport, satisfaction complète. La nature a fait dans les îles de Jersey et Guernesey, ce que Boileau prescrit aux poètes de faire s'ils veulent charmer leurs lecteurs : elle y *passé du grave au doux, du plaisant au sévère* avec une rapidité féerique. D'une part des vallées ravissantes, des coteaux gracieux, des bergeries de Florian, des jardins d'Armide; puis, tout à coup, un paysage âpre, nu et désolé; des rochers gigantesques à moitié rongés par les flots sur lesquels vient se briser une mer irritée, blanche d'écume; des cavernes sombres et lugubres où l'on ne pénètre qu'en frémissant et dont l'œil ne peut mesurer la profondeur.

» Voilà pour la campagne. Quant aux villes, elles sont charmantes sans aucune espèce de restrictions, surtout Saint-Hélier. Je n'ai rien vu ni en France, ni en Italie, ni en Suisse, d'aussi gracieux, d'aussi coquet. Là rien de monumental, il est vrai; mais comme elles sont gentilles, propres, parées, et avec quel soin sont peintes à l'extérieur toutes ces maisons qui ont chacune leur jardin paysager, jardin délicieux dont, grâce à une élégante clairovoie le passant jouit autant que le propriétaire! Ainsi, au lieu de circuler dans nos vilaines rues à maisons massives où l'on se cache comme dans des forteresses, à Saint-Hélier on se promène, par le fait, entre deux rangées de *villas* qui rivalisent entr'elles, je ne dirai pas positivement de beauté, mais de grâce, de gentillesse, et en respirant le parfum des fleurs les plus fraîches, les plus variées.

Ensuite, vous devez bien penser que de pareilles rues ne sont pas toujours désertes : la ville compte environ 30,000 âmes, et attire, dans la belle saison, une foule d'étrangers de tous les pays. Il n'est pas du tout rare d'y rencontrer, d'y coudoyer, en quelque sorte des groupes dont la vue a pour effet inévitable de dérider le front le plus sévère. Demandez-le à notre ami M. de Blossac, mais non ce serait le traiter comme si son front était sévère, tandis que je n'en connais pas de plus riant.

» Vous voyez donc, mon cher poète, que si je n'ai pas eu comme vous le plaisir inappréciable de jouir, dans une maison amie, de la société de belles et nobles dames, de deviser avec elles et avec M. de Blossac, de poésie, de littérature, de musique, de beaux arts, en un mot de ce qui fait un des plus doux charmes de la vie, je n'ai pas, cependant, tout-à-fait perdu mon temps, et que j'ai eu d'assez agréables distractions pendant les trois semaines de vacances que je me suis données. Encore je n'ai rien dit de mon séjour à Saint-Brieuc, où j'ai vu des hommes aussi aimables qu'excellents; à Dinan, à Avranches, où les plus admirables points de vue m'ont rappelé mon voyage de Suisse; à Saint-Malo où j'ai vu le berceau et la tombe de Châteaubriand; au Mont-Saint-Michel, où tout frappe vivement l'imagination, oui, tout, même le chemin étrange qui y conduit, chemin qui doit donner une assez juste idée de ce que sont les déserts de l'Égypte et de l'Arabie-Pétrée.

» Mais si je me laissais aller à mes souvenirs, je n'en finirais pas, et, à quoi bon, puisque j'aurai le plaisir de vous voir dans quelques jours, et qu'alors nous pourrions causer longuement dans nos promenades. »

Ces promenades de 1847 et mes fréquentes visites à la Villeneuve me rappellent des conversations sur un autre sujet que les jouissances du touriste. Les utopies les plus dangereuses gagnaient chaque jour du terrain au milieu des populations ouvrières, et M. de Keranflech, si attentif aux besoins des pauvres, si jaloux de contribuer pour une large part aux améliorations de toutes sortes en leur faveur, ne se dissimulait point que les passions subversives d'une part, et de l'autre l'incurie, préparaient à la France, à l'Europe, dans un avenir très-prochain, des bouleversements épouvantables. Avec beaucoup de bons esprits, malheureusement en minorité, il pensait qu'un peu d'entente, de justice et de dévouement sagement appliqué au service des classes souffrantes aurait pu prévoir bien des catastrophes. Les divers plans de patronages chrétiens le préoccupaient surtout, et ce n'était pas sans tristesse qu'il revenait à celui dont ses concitoyens avaient refusé d'accepter l'ensemble : — On veut l'ordre, on veut la paix, disait-il ; une seule route peut y conduire, et c'est justement celle-là qu'un trop grand nombre d'hommes aveuglés par des préventions injustes, s'obstinent à ne jamais prendre. On craint de donner à la religion une influence trop

considérable, et pour éviter ce péril imaginaire, on préfère laisser le champ libre au socialisme. Celui-ci, on le connaîtra bientôt, j'en ai peur ; mais alors aura-t-on les mêmes avantages pour le combattre et en triompher ?

Pénétré de ces pensées, notre solitaire ne devait point s'étonner de ce qui suivit. Quelques-uns ont fait des journées de février les frasques d'un peuple qui s'ennuie, lui n'y découvrit autre chose qu'une grande leçon : « — Quant à moi, écrivait-il de l'Assemblée nationale dans une circonstance où la nouvelle montagne avait prodigué ses clameurs les plus audacieuses, plus je réfléchis sur les événements, plus j'y vois d'une manière évidente l'intervention de la Providence : elle nous a donné des avertissements terribles, sans vouloir encore pourtant notre destruction. A nous à profiter ! Soyons moins égoïstes ; occupons-nous davantage de notre prochain ; faisons des améliorations utiles, généreuses, sans rien ébranler dans la société. Voilà, à mon avis, la morale de la situation actuelle et des menaces de nos Erostrates modernes. »

XXIII

Ainsi, la famille d'Orléans descendit du trône comme elle y était montée, par une révolution, et le coup de foudre de 1848 est encore présent à toutes les mémoires. Un mouvement en sens inverse et très-curieux à observer se produisit alors, dans les esprits : les uns profondément pervertis songèrent à réaliser, dans un nouveau système social les hallucinations les plus extravagantes et les plus coupables ; les autres, un peu les complices des premiers, cependant, par leur insouciance ou leur antipathie religieuse, par leur morale équivoque, leur complaisance, pour un enseignement qui fait de l'homme un être purement matériel, se ravèrent, du moins pour un temps, effrayés devant les conséquences des doctrines commodes opposées par le sensualisme aux lois sévères de la morale chrétienne. On vit de vieux voltairiens, des industriels qui, jusque-là, dans les ateliers qu'ils dirigeaient, n'avaient cessé par leurs discours et par leur exemple de prêcher aux ouvriers la révolte envers Dieu, envers l'autorité la plus haute et la plus légitime ; on les vit retrouver le chemin de l'église,

un livre d'heures sous le bras, et bien ostensiblement, au milieu de la nef, multiplier les signes de croix pour que le peuple, encombrant les bas-côtés, en admirât quelques-uns, et pût comprendre qu'après tout l'influence de M. le curé était préférable à celle des apôtres de la communauté icarienne, du Fourriérisme ou de la Banque d'échange imaginée par M. Proudhon. Ici la crainte, une fois de plus, devenait le commencement de la sagesse, et c'est pourquoi, au moment des élections pour l'Assemblée constituante, avec les noms les moins rassurants apportés par le flot révolutionnaire, d'autres noms qui eussent certainement échoué six mois plus tôt, sortirent victorieux de l'urne appuyés par ceux qui les saluaient autrefois des épithètes ironiques de dévots et de sacristains. M. de Keranflech, devait être un de ces élus appelés par une expérience tardive, et bien que son nom n'arrivât que le quinzième, pour clore la liste des représentants du Finistère, sa nomination l'étonna plus que personne. Ami de la retraite et du repos, il n'avait pas cédé sans résistance aux sollicitations d'un grand nombre de ses concitoyens, et lorsqu'il ne trouva plus rien à répondre ni à ceux-ci, ni à sa conscience qui lui reprochait de reculer sans aucune raison valable devant l'accomplissement d'un devoir difficile, périlleux peut-être, sa modestie se flattait toujours qu'un échec lui laisserait sa vie paisible et sa liberté. Il n'en fut rien ; seulement, au lieu des 409,331 suffrages qui vinrent acclamer le candidat le plus

heureux, l'ancien procureur du roi n'en obtint que 50,028. Son dernier compagnon de voyage et depuis son inséparable, M. James Mège, fut élu aussi, dans le même département, par 62,643 voix.

Un simple rapprochement avant de continuer.

Aux élections pour l'Assemblée législative, les votants étaient beaucoup moins nombreux, le mieux favorisé des élus, qui n'était plus celui de 1848, n'ayant obtenu que 78,370 suffrages. M. de Keranflech, nommé par 53,354 électeurs arrivait alors le septième sur une liste de 13 Représentants. M. James Mège était le sixième. Ces chiffres en disent assez ; surtout quand on se rappelle sous quelle influence réparatrice les populations de l'ouest venaient au scrutin.

L'ermite de la Villeneuve avait-il a un haut degré le sens politique, les qualités qui font l'orateur, le diplomate, le principal soutien d'un ministère ou le chef de telle ou telle opposition ? A cette question, M. de Keranflech répondait lui-même négativement et ses paroles, motivées dans plusieurs lettres où il combattait avec ardeur l'idée qu'on avait de l'envoyer à Paris travailler au salut de la France, n'étaient pas, en cela du moins, dénuées de vérité. Ce qu'il oubliait, ou plutôt ce qu'il refusait à tort de reconnaître, c'est que, dans les grandes assemblées, si tous les hommes avaient ou croyaient avoir des vues supérieures dans la science gouvernementale ; si, jaloux de sa force, chacun d'eux ne consultait que soi-même, prétendait conduire et ne jamais être conduit, le pays, au lieu de gagner à cette abon-

dance de lumières égales, y perdrait infailliblement. Dans une armée, les chefs ont un grand rôle à remplir, mais celui des soldats est aussi fort important. Or, il faut des soldats partout, il en faut un nombre considérable eu égard à l'état-major, et quel meilleur soldat dans l'armée intellectuelle qu'un esprit droit et laborieux, qu'un caractère parfaitement désintéressé, qu'une âme franche et noble, qu'un homme de bien, enfin, toujours prêt à faire son devoir sans orgueil, sans ambition, sans égoïsme ? Un double avantage que l'état militaire ne saurait donner sans entraîner à la suite les plus graves désordres, devait aussi relever aux yeux de notre ami le simple soldat parlementaire : ses chefs, il les choisissait librement suivant ses sympathies politiques, sociales, religieuses, et, de plus, il n'était pas tenu envers eux à l'obéissance passive. Oh ! avec cette réserve et ce privilège qui laissent à la conscience une entière sécurité, l'excellente chose qu'une place dans la foule, et que des services méritoires dégagés des embarras et des tentations qu'un poste mieux en évidence ne peut éviter !

Il fallut partir, et ce ne fut pas sans jeter au tranquille ermitage de la Villeneuve un adieu plein de regret. Quel contraste, en effet, pour le solitaire, entre ce paisible cabinet de travail garni de livres, de bustes, de portraits chéris, où l'amitié seule pénétrait, où l'on n'entendait d'autre bruit que le chant des oiseaux jouant ensemble dans le feuillage des lauriers plantés devant la porte ; quel contraste

avec le tumulte de Paris, et de Paris en révolution !

Toutes les agitations d'un temps de fièvre ont passé dans la correspondance très-suivie de M. de Keranflech avec ses amis de Morlaix. Ce sont des pages de mémoires écrites sur la brèche, au milieu du bruit, au courant de la plume, et qui, avec leur absence de prétention, ne serait pas sans intérêt pour l'historien de cette époque où, comme le disait M. Garnier-Pagès, ce que la nature humaine a de plus noble se mêlait à ce qu'elle a de plus vil. Il y a là encore des aperçus ingénieux, et surtout une foule de traits où le caractère de l'homme bon et généreux se montre dans sa beauté vraiment touchante. Dès les premières missives, à propos de l'événement du 15 mai, on le reconnaît à ses inquiétudes presque exclusives pour les femmes entassées dans les tribunes comme à sa détermination bien prise, malgré les menaces de l'émeute, de ne jamais transiger avec ses devoirs ; laissons-le raconter l'envahissement de l'Assemblée nationale, et ce qui suivit un attentat de si triste augure au début de sa nouvelle carrière :

Paris, 16 mai 1848.

» J'ai assisté hier, mon cher M..., d'une heure à dix heures du soir, à une journée qui aura du retentissement et des suites incalculables. Je ne vous donnerai pas de détails, à quoi bon ? les journaux qui vous arriveront avec ma lettre en seront pleins.

Les clubistes ont voulu avoir leur journée de Brumaire. On nous l'ammonçait depuis notre arrivée ; nous partions tous les matins pour la chambre en nous disant : — Ce sera probablement aujourd'hui. Eh bien, ça été le 15 mai. Les factieux avaient des amis au pouvoir et parmi nous. Depuis longtemps le général Courtais, commandant de la garde nationale, inspirait une grande défiance. Tout le monde assurait qu'il livrerait l'Assemblée nationale, qu'il la laisserait égorger s'il se présentait des égorgeurs. Il l'a fait le malheureux : heureusement personne n'a péri.

» C'était un spectacle effrayant à voir. D'abord des cris lointains au dehors ; ces cris se rapprochent, deviennent plus distincts et plus terribles. Comme ma place touche à une des portes du couloir, j'y vais, et, de là, je vois une multitude innombrable de forcenés : toute la place du palais Bourbon et les rues adjacentes en sont couvertes : c'est une véritable mer d'hommes, mais une mer furieuse qui cherche à briser ses digues. Enfin, la porte que l'on avait fermée, et que défend un petit peloton de gardes nationaux est forcée ; alors cette foule se précipite, envahit d'abord les cours, puis les escaliers, les tribunes publiques dont plusieurs étaient pleines de femmes élégantes et parées comme le sont ordinairement des personnes qui viennent peut-être autant pour être vues que pour voir. Jugez quel effroi, quelle consternation dans ce troupeau timide et impressionnable ! Se voir pressées de toutes parts, presque écrasées par ces hommes grossiers

et violents dont plusieurs, je le parierais, sont des échappés du bagne ! C'est là, d'abord, que se sont portés mes regards et mon attention. J'avais une pitié profonde pour ces pauvres femmes, je tremblais qu'elles ne fussent étouffées par la foule, outragées.... que sais-je ? La plupart ont disparu bien vite ; mais quelques-unes plus hardies, et, sans doute, plus avides d'émotions sont restées jusqu'à la fin.

» Jusque-là tout se passait dans les tribunes publiques qui étaient chargées de manière à faire craindre qu'elles ne s'écroulassent : bientôt plusieurs de ces énergumènes, en s'aidant les uns les autres, sont descendus des tribunes dans l'enceinte qui nous est réservée ; en moins d'une heure notre salle est pleine, et là il se passe des choses étranges. Les uns se promènent fièrement dans le parquet ou prennent des attitudes de héros de mélodrames, d'autres, en grand nombre, escaladent la tribune, l'estrade destinée au président et aux secrétaires : tous parlent, crient, hurlent à la fois ; plusieurs entrent en conversation avec nous, et disent au milieu d'un tas d'absurdités et de propos violents, quelquefois des choses assez raisonnables. Le sens moral n'est pas entièrement perdu chez tous.

» Les cris qui frappent le plus souvent mon oreille sont ceux-ci : — Vous voulez nous donner une République aristocratique, et nous en voulons une démocratique, entendez-vous ! Vous êtes un tas de gredins ! Qu'avez-vous fait depuis quinze jours

que vous êtes ici ? Rien pour le peuple.... Vive le communisme ! Vive le socialisme ! Vive Louis Blanc ! Vive Barbès !

» Tout allait fort mal : comment sortirions-nous de là ? Personne ne le savait. L'autorité paraissait anéantie ; on ne la voyait, on ne la sentait nulle part. Le président de la chambre a été jeté brutalement de son fauteuil ; Barbès, parodiant ce qui s'est passé le 23 ou 24 février, a, du haut de la tribune, prononcé au nom du peuple, la dissolution de l'Assemblée nationale. Le tumulte augmentait toujours, et nous apprîmes enfin au milieu de la confusion qu'un grand nombre de Représentants se réunissaient dans une autre pièce du Palais, sous la présidence de M. Corbon. Nous y étions à peine lorsqu'on vint nous apprendre que des forces arrivaient au secours de l'Assemblée : aussitôt nous retournâmes reprendre nos sièges, et la séance qui suivit ne dura pas moins de quatre heures. Plus tard, nous sommes tous sortis attachant à nos chapeaux nos cartes de Représentants. Nous avons trouvé les cours et tous les abords de la chambre pleins de gardes nationaux indignés de l'outrage fait à l'Assemblée, et annonçant la résolution de la défendre jusqu'à la mort : c'était de part et d'autre des *vivat*, des serremments de mains on ne peut plus affectueux, enfin toutes les démonstrations d'une confiance réciproque. Les deux corps sentaient bien dans ce moment que le salut de la France, et peut-être de l'Europe, dépendait d'eux, de leur union, de leur

accord parfait. Ils m'ont paru au niveau de leur position. Il y a eu, dans le reste de la journée, un enthousiasme incroyable : les poignées de main pleuvaient comme les balles dans un combat. Ce jour-là, je me suis senti fier d'être Représentant du peuple. Paris a témoigné sa joie de la victoire remportée sur les clubs par une illumination spontanée qui était surtout fort belle dans la rue Saint-Honoré. Il est probable que cette tentative-ci ne sera pas la dernière, mais si la garde nationale a un bon commandant elle fera son devoir : elle est pleine d'ardeur.

» Adieu, mon cher M...., je ne vous parle que de la grande affaire sur laquelle, en commençant, je ne devais pas vous donner de détails, mais comment pourrais-je parler d'autre chose ? Adieu encore ! On m'a dit que nos excellentes sœurs de charité, de Morlaix, ont eu la bonté de prier pour moi. Dites-leur, je vous prie, en les remerciant, combien je suis sensible à cette attention de leur part. »

La lettre qui suit est adressée à un autre ami, M. Goube, directeur de la manufacture des tabacs à Morlaix.

« 29 Mai 1848.

» Nous sommes toujours ici dans une situation fort peu rassurante, mon cher M. Goube. Nous avons presque tous les jours une forêt de baïonnettes à traverser pour nous rendre au palais de l'Assemblée

nationale dont les abords présentent l'aspect d'un camp. On est obligé de la garder jour et nuit. Chose étrange ! depuis que le monde existe, voilà la première Assemblée législative nommée par le suffrage universel, eh bien, un ramas de bandits qui veulent, à ce qu'il paraît des législateurs faits à leur image, ne nous trouvent pas assez républicains, et ont juré notre mort. Le jour, avant-hier encore, il a fallu, avant la fin de la séance, battre le rappel pour venir à notre secours, et on s'attend pour aujourd'hui ou demain, à de nouvelles tentatives plus désespérées peut-être que celle du 15 mai. Bon Dieu ! quand cela finira-t-il ? La grande plaie du moment se trouve dans les ateliers nationaux qui dévorent la France, fournissent une armée à l'émeute, et on ne sait comment les dissoudre. Il faudra cependant y arriver de quelque manière, mais je crains bien que cela ne se fasse pas sans effusion de sang. La garde nationale, et la ligne enfin revenue à Paris sont dans un état d'exaspération facile à concevoir. Aujourd'hui nous sommes dans leurs bonnes grâces, mais combien de temps cela durera-t-il ? Dieu seul le sait ! Le jour où nous ferons une loi qui déplaira à ces messieurs, gare à nous ! nous serons considérés comme des *réactionnaires*, grand mot qui est toujours comme une menace dans la bouche de M. Clément Thomas, le Lafayette du jour, Lafayette au reste, bien pâle, et qui ne fera pas autant de bruit dans les deux mondes que son prédécesseur de vaniteuse mémoire. Ce brave homme ne prend

jamais la parole dans l'Assemblée sans nous dire assez clairement que le jour où nous ne marcherons pas dans le sens d'une république *démocratique*, la garde nationale nous abandonnera à notre malheureux sort.

» Au reste ma devise est : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Ainsi, par exemple, qu'il y ait ou non beaucoup de gardes nationaux qui, ennuyés de leurs compagnes, désirent la loi du divorce, ça m'est égal : je crois cette loi immorale, et très-certainement je voterai contre, au risque d'être traité de réactionnaire ou de rétrograde.

» C'est surtout dans cette circonstance qu'on pourra juger l'esprit de l'Assemblée nationale, et, si je puis m'exprimer de la sorte, son tempérament moral. Jusqu'ici on n'a voté que des choses assez peu importantes. Malgré mon peu de sympathie pour les d'Orléans, je n'ai pas voulu voter leur bannissement. Jamais, s'il plaît à Dieu, je ne me prêterai à une loi de proscription. Le moyen de faire aimer un gouvernement quelconque est de lui donner un caractère de générosité et de grandeur. Loin au contraire, bien loin les prudences excessives et méticuleuses qui donneraient à la République un caractère odieux ou mesquin.

» Je me suis placé au comité des cultes. C'est sans contredit, celui qui me convenait le plus, et à raison des matières dont on s'y occupe, et à raison des hommes qui le composent. Il n'a été organisé que ces jours-ci, mais j'en ai vu assez pour avoir

pu me faire une idée de l'esprit de ce comité. Je crois que M. Isambert n'y aura pas la majorité, peut-être réussira-t-on même à adoucir un peu sa *prétrophobie*. Je vois que Mgr Parisi y travaille de de son mieux : il s'approche souvent de ce terrible adversaire du clergé, cause avec lui, lui dit des choses aimables qui le dérident et le font quelquefois sourire. Si on finit par l'appivoiser un peu et le rendre moins hostile, ce sera un fameux tour de force de Mgr de Langres. »

Mais quelques lugubres que fussent les appréhensions générales, la politique ne pouvait absorber entièrement M. de Keranflech, même entre l'attentat du 15 mai, et les sanglantes journées de juin. Voici une épître où les préoccupations touchantes de l'amitié et la curiosité littéraire se mêlent au sentiment douloureux de la situation faite à la représentation nationale :

« 31 mai 1848.

» Je vais, mon cher poète, essayer de vous écrire au milieu du tumulte de notre assemblée. C'est à peu près le seul instant que nous ayons pour correspondre avec nos amis, car on ne se fait pas d'idée du peu de temps que nous avons à passer chez nous. A peine suis-je levé, qu'il m'arrive des visites qui ne finissent guère que lorsque je sors pour déjeûner, et, ensuite aller à la Chambre où il faut être en

général dès dix heures du matin. Les journaux vous disent bien que souvent les séances publiques ne s'ouvrent qu'à midi, quelquefois même à une heure; oui, mais avant les séances publiques, il y en a de particulières dans les bureaux et même ce sont les plus intéressantes. Là on cause à peu près chacun à son tour, et sans y mettre trop de prétentions; là on ne parle guère que quand on a réellement quelque observation plus ou moins juste à faire, au lieu que, dans les séances publiques, on parle trop souvent uniquement pour faire dire dans sa province que M. un tel est un des orateurs de la chambre.

» Me trouvant pourtant, hier au soir, libéré un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, j'ai eu l'idée d'aller, après une promenade aux Champs-Élysées que je fais presque tous les jours, voir un de vos amis inconnus, M. de Féletz. Vous m'aviez dit, dans le temps, l'intérêt qu'il vous portait, et j'ai voulu savoir où en est la grande affaire du prix Monthyon. A vous parler franchement, je craignais que la révolution, qui a été pour les lettres comme un ouragan destructeur, n'eût brisé aussi toutes les espérances que vous pouviez avoir de ce côté, eh bien non, M. de Féletz venait précisément d'apprendre peu d'heures avant ma visite que le *Livre des Mères* est un des ouvrages proposés à la Commission qui va maintenant s'en occuper d'une manière plus spéciale. La première épreuve, la plus difficile à ce qu'il paraît, a donc été heureuse : ainsi ayez confiance : je n'ai pas voulu

tarder davantage à vous faire partager l'espoir qui me sourit pour vous.

» Votre nom et celui de M. de Blossac ont été mon passe-port auprès de M. de Féletz et d'une nièce fort aimable qui demeure avec lui. Ils m'ont valu un accueil charmant, et une invitation d'aller les visiter quelquefois, ce que je ferai certainement avec beaucoup de plaisir. J'ai retrouvé là plus que dans les autres salons que j'ai eu l'occasion de voir, le genre de conversation qui me plaît. Chez l'Académicien qui est maintenant aveugle, mais dont l'esprit très-clairvoyant est encore plein de fraîcheur, une foule de souvenirs et d'anecdotes sur toutes les célébrités qui ont passé devant lui depuis le commencement du siècle; chez la nièce des manières simples, gracieuses, de l'esprit sans aucune recherche. Voilà le résultat d'une première impression.

» J'ai fait aussi la connaissance de plusieurs collègues qui vous connaissent de fait ou de réputation : MM. de Dampierre, de Falloux, Jean Reboul, Roux Lavergne, etc. M. de Dampierre me plaît beaucoup, je le crois en même temps aimable et bon. M. Reboul se montre moins expansif que je ne voudrais, ce n'est pas faute de lui avoir fait des avances. Je viens ces jours-ci de tenter un nouvel effort : je lui ai donné un exemplaire de votre *Maison du Cap* avec un hommage d'admiration pour son talent et son caractère. Si cela ne produit aucun résultat, je ne saurais plus à quel saint me vouer.

» Le jour avant-hier, il y a eu encore de grandes

inquiétudes pour l'Assemblée nationale : il a fallu toute une armée qu'on élève à 10,000 hommes au moins pour la garder. C'est un spectacle douloureux à voir, en vérité; quand nous serions autant de Nérons et de Caligulas, il ne nous faudrait pas une garde plus formidable. Et cependant je doute que jamais dans une assemblée politique, il ait existé un aussi grand nombre d'hommes plus franchement dévoués aux classes malheureuses. Le comité des travailleurs est composé presque en entier d'hommes excellents, qui ont l'expérience du bien, et ne songent qu'à mettre leurs lumières en commun pour améliorer le sort de la classe ouvrière. Déjà vous avez vu des rapports pleins d'intérêt de MM. de Falloux et Waldec-Rousseau, qui sont, certes de nature à faire espérer beaucoup. Mais le bien se fait toujours avec une certaine lenteur tandis qu'il ne faut qu'un instant pour déchaîner les passions. C'est ce qu'a fait Louis Blanc avec sa théorie de l'organisation du travail : il a bercé d'illusions irréalisables les classes ouvrières, et celles-ci se voyant trompées dans leur attente, s'exaltent jusqu'à la fureur. Maintenant la dissolution des ateliers nationaux est notre grande préoccupation; c'est une œuvre difficile, et dans l'accomplissement de laquelle il faut apporter, à la fois, une grande fermeté et une grande douceur. »

XXIV

« 24 juin, 4 heures de l'après-midi.

» Je vous ai écrit, mon cher M.... le lendemain du 15 mai, je viens vous écrire encore le lendemain du 23 juin; mais il y a une grande différence entre ces deux journées terribles. Dans la première, tout était rentré dans l'ordre au bout de quelques heures; le 23 juin, au contraire, a un lendemain plus effroyable encore que le jour même qui sera une date sanglante dans l'histoire.

» Les journaux qui vous arriveront avec ma lettre vous donneront des détails plus circonstanciés que je ne pourrais le faire. Nous n'avons quitté la séance qu'à minuit, et, ce matin, nous étions au palais, de l'Assemblée avant sept heures.

» La séance a été ouverte par deux décrets; l'un déclarant que la République adopte les veuves et les enfants de tous les gardes nationaux qui sont morts ou qui mourraient pour la défense de la patrie; l'autre, proclamant l'état de siège, et concentrant tous les pouvoirs dans les mains du général Cavaignac. Une autre mesure a été prise : celle d'envoyer soixante Représentants sur divers points de la capitale pour partager les dangers des défenseurs de l'ordre.

Il s'est présenté pour cette mission beaucoup plus de candidats qu'il n'en fallait, car, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, l'immense majorité de l'Assemblée nationale est animée des meilleurs sentiments. Pour en revenir aux soixante commissaires, on les a choisis de préférence parmi des militaires et des hommes jeunes, ayant de bonnes jambes, et connaissant bien leur Paris.

» Outre ces mesures, je dois en mentionner une autre qui nous décharge d'un grand embarras. C'est la démission des membres de la Commission exécutive. Tout Paris demandait leur expulsion, et c'était une chose bien arrêtée. Il vaut mieux qu'ils se soient rendus justice à eux-mêmes. Il eût été pénible de les renvoyer ignominieusement, précisément dans une circonstance où plusieurs d'entr'eux venaient de payer de leurs personnes, et de montrer un véritable courage.

» Tout cela a produit un très-bon effet : ce qu'il y a de sûr, c'est que, jusqu'à midi, la consternation était générale. Tout paraissait perdu. Les insurgés, dont l'exaspération et la barbarie rappellent les temps les plus sinistres de notre histoire, avaient fait des barricades redoutables. Déjà ils étaient maîtres de plusieurs points fort importants, et on a vu le moment où ils allaient l'être de l'Hôtel-de-Ville. Vers midi, les nouvelles ont commencé à devenir plus rassurantes. L'Hôtel-de-Ville, la place Maubert et d'autres quartiers qui étaient ou complètement au pouvoir de l'insurrection ou très-menacés, ont été dégagés. De

temps en temps, des Représentants envoyés sur les lieux viennent rendre compte de leur mission, et continuent à montrer les choses sous un aspect moins lugubre. Partout ils ont été accueillis par la garde nationale et la ligne avec enthousiasme, les décrets rendus ce matin ayant produit une sensation heureuse. On parle de 4,500 insurgés qui viennent de rendre les armes, mais il aura coulé des torrents de sang. Demain nous apprendrons des détails à faire dresser les cheveux sur la tête, car il paraît que les journées de juin laisseront loin derrière elles les journées de juillet et de février. Puissent-elles (et on l'espère maintenant) n'avoir pas un semblable résultat, celui de renverser le Gouvernement actuel ! Après celui-ci, je n'en vois qu'un de possible en ce moment, la terreur ! »

« 27 juin 1848.

. Le spectacle le plus curieux que l'on puisse voir à Paris maintenant, c'est celui des gardes nationaux qui arrivent de tous les départements de la France. Allez n'importe dans quelle rue, vous ne voyez que cela; ils arrivent de tous les côtés, du Nord, du Midi, de l'Est, de l'Ouest. Hier, en parcourant la ville, j'ai rencontré les gardes nationales d'Orléans, de Fontainebleau, de Nevers, de Tours arrivant en bataillons nombreux, remplissant des rues entières, et montrant les costumes les plus variés,

car tous n'étaient pas en uniforme, il s'en fallait. Ce mouvement continue aujourd'hui, et, pour peu qu'il se prolonge, je ne sais pas comment Paris pourra loger et nourrir tant de monde. Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose d'admirable dans le sentiment qui pousse toutes ces populations à notre secours dans une circonstance aussi grave, disons mieux, où il y avait tant de dangers à braver. Cela prouve qu'il y a encore du patriotisme dans notre pays et un amour profond de l'ordre. Mais aussi, d'une autre part, que de mauvaises passions et de détestables principes ! »

« 10 juillet 1848.

» Quelles semaines que les trois dernières, mon cher Miollis ! d'abord les massacres tellement multipliés qu'on n'en connaît pas le nombre, puis la semaine des grandes funérailles, semaine à jamais célèbre par les trois illustres convois qui l'ont terminée. Vit-on jamais plus de deuils à la fois ? Vit-on jamais de plus grandes multitudes se presser dans des solennités religieuses pour conduire à leur dernier asile tant de morts dont plusieurs méritent d'éternels regrets ? Eh bien, comme s'il n'y avait pas eu assez de victimes, il a tenu, assure-t-on, à peu de chose que le premier jour des funérailles n'ait vu en augmenter considérablement le nombre. Un autre attentat Fieschi devait porter la mort dans les rangs de l'Assemblée nationale si le convoi avait suivi

l'itinéraire primitivement arrêté. Heureusement l'inférieur complot aurait été déjoué à temps, et on aurait pris un prétexte pour ne pas aller au-delà de la Madeleine. Je ne garantis pas ce fait ; je vous le donne seulement comme un bruit assez accrédité.

» Au surplus, que la nouvelle soit vraie ou fausse, nos dangers sont loin d'être passés. Les haines existent toujours plus profondes, toujours plus furieuses, par conséquent d'autres explosions sont à craindre. Il est vrai que le gouvernement actuel est beaucoup plus ferme et plus vigilant que cette pauvre commission exécutive qui n'a su rien prévoir, et s'est bornée à faire des phrases quand il fallait agir. Espérons donc que ces projets d'assassinats individuels, de saint Barthélémy démagogique dont on recommence à parler, seront déjoués par l'énergie de Cavaignac. Il va former un camp de 50,000 hommes à deux pas de Paris. C'est une excellente mesure pourvu qu'on puisse conserver dans ces troupes la discipline, l'esprit d'ordre et d'obéissance.

» Hier au soir, je promenaïs tout seul aux Champs-Élysées, et j'étais fort triste. Je pensais à une foule de choses qui assombrissent l'imagination, à l'état si déplorable de nos finances, à la difficulté de faire une bonne constitution au milieu de tant de préjugés qui aveuglent les esprits, les remplissent de défiance contre les hommes et les choses les plus utiles, les plus nécessaires, je pensais aussi à tant de malheurs publics et privés, à tant de pauvres ouvriers

qui manquent de travail, devant un avenir si sombre pour eux, au milieu d'une détresse s'agrandissant tous les jours; je me demandais comment nous passerons l'hiver prochain, non-seulement à Paris et à Morlaix, mais dans toute la France. Vous me connaissez assez pour comprendre l'impression que tout cela faisait sur moi : Vous me voyez du haut de votre ermitage de la Roche avec ma physionomie la plus sinistre, celle qui m'a fait ma réputation d'homme sévère, de farouche misanthrope. Eh bien, une chose d'une nature toute différente donnait encore plus d'amertume à mes réflexions. C'est que je traversais une foule immense qui me paraissait dans des dispositions entièrement contraires aux miennes. Je ne voyais que visages gais et riants, jeunesse folle tout occupée de ses plaisirs; brillants équipages dans lesquels s'étendaient mollement des femmes élégantes ou des dandys qui jetaient des regards de dédain sur les promeneurs à pied. — O frivolité, me disais-je en moi-même, qu'on a bien raison d'assurer que la France est ton empire de prédilection! — Depuis, en songeant à ma boutade, j'ai senti qu'elle était injuste. Au fait, tout le monde ne peut pas avoir les mêmes impressions à la même heure, à la même minute. Peut-être aurait-on vu aussi quelque élan de gaieté illuminer ma figure, si mon imagination avait pris une autre route; si, par exemple, elle m'avait transporté un instant dans vos jardins, dans ceux des dames de Kergos ou dans le cabinet de notre poète, ou enfin,

dans tout autre lieu où j'ai été habitué à voir des visages amis. »

Et comme s'il eût cherché à expier sa sévérité première en avouant aussi quelque diversion non plus supposée, mais bien réelle à ses préoccupations affligeantes, le mois suivant, le penseur morose des Champs-Élysées écrivait ceci :

« 13 août 1848.

» Je vous ai bien regretté hier, mon cher V... dans une soirée délicieuse que j'ai passée au jardin d'hiver. Je doute que dans vos rêves de poète et de conteur vous ayez jamais rien imaginé de plus beau, de plus gracieux. En vérité, dans nos jours tant décriés, l'art est parvenu à réaliser la féerie avec tous ses enchantements.

» Figurez-vous un immense édifice ayant au moins cinq ou six fois la dimension de la plus vaste cathédrale; des murs très-élevés tapissés de verdure ou de glaces; un toit, en forme de voûte, complètement en verre; l'intérieur formant un jardin anglais dessiné avec un goût exquis. Là des prairies, une cascade, une pièce d'eau, des massifs en plantes de serre, des allées sinueuses en asphalte avec des mouvements de terrain on ne peut mieux entendus; des galeries élevées, toutes garnies de fleurs ravissantes; un éclairage partie en lustres magnifiques et partie en verres de couleurs variées, distribué de manière à ce que le centre soit inondé de la lumière

la plus vive tandis que les extrémités ne reçoivent que ce demi-jour si propice aux fantaisies de l'imagination. Ça et là des corbeilles de fleurs suspendues dans les airs, des statues, des bas-reliefs qui viennent frapper vos regards au moment où vous vous y attendez le moins. Voilà déjà qui n'est pas mal ; mais ce n'est rien : vos oreilles vont être charmées par une musique digne de l'Opéra : vous allez entendre tour-à-tour la romance, le grand air à la mode et la charge chantés par les premiers talents dans chaque genre. Vous comprenez que tous ces chants font un bien autre effet qu'au théâtre ou dans un salon.

» Attendez encore, il y a là un autre plaisir. Vous vous trouvez au milieu du monde le plus varié, tous les contrastes imaginables, un pêle-mêle tout-à-fait digne d'une République et qui a bien autrement de piquant que l'uniformité la plus aristocratique. Que de sujets d'observations ! il y en a pour tous les goûts. Une femme élégante y fera des études approfondies sur la toilette, et, probablement, devant certaines parures, l'eau lui viendra à la bouche, il lui arrivera de se dire : je suis vaincue ; une autre s'enfoncera dans l'allée la plus obscure pour rêver à son fils absent, et se répéter mille fois : que n'est-il ici ? Le peintre y fera des études d'art ; il admirera les perspectives, les jeux variés d'ombre et de lumière ; vous, poète, vous vous enchanterez d'harmonie ; vous sortirez de là le cœur plein de sentiments, la tête pleine d'images et de tableaux qui se réfléchiront dans vos prochains écrits. Quant à moi, il me serait

difficile de rendre compte de mes impressions tant elles ont été diverses. D'abord, je pensais aux contrastes de notre civilisation, et je me disais : — Comment croire que si près d'ici il y a des faubourgs où l'on meurt de faim ; d'autres fois je me laissais entraîner par le charme de tout ce qui m'environnait ou bien je m'abandonnais à des rêveries où il y avait autant et peut-être plus de tristesse que de douceur. En voyant passer et repasser devant moi toutes ces femmes doucement appuyées sur le bras d'un mari qui a l'air si heureux de leur bonheur, qui sourit à leurs réflexions, je me rappelais une autre époque de ma vie.... et un soupir s'exhalait de mon cœur, et une larme furtive venait mouiller ma paupière. Des soupirs au milieu d'une fête si belle ! Des larmes dans des yeux qui viennent de sourire ! Cela se comprend-il ? Je crois ces sortes de contrastes assez familiers à l'auteur de la *Maison du Cap* pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui en donner l'explication. »

XXV

Des paisibles merveilles du jardin d'hiver, revenons à l'Assemblée nationale où les passions ne sommeillent jamais. Il s'agit encore des suites lamentables des journées de juin :

* 26 août 1848.

» Je serai laconique aujourd'hui, mon cher V..., car je suis excédé, et on pourrait l'être à moins : une séance de dix-huit heures, coupée seulement par le temps rigoureusement nécessaire pour dîner ? Oui, cette terrible enquête qui nous a donné tant d'embarras, qui nous a appris tant de faits curieux sur les hommes qui nous ont gouvernés depuis le 24 février, dont la discussion publique apparaissait sur l'horizon comme un point noir et effrayant qui devait soulever une de ces tempêtes où périssent quelquefois les plus grands vaisseaux ; cette enquête, dis-je, nous a retenus à l'Assemblée nationale depuis hier midi jusqu'à ce matin six heures. Je n'en pouvais plus lorsque je suis rentré chez moi. Dans cette interminable séance, nous avons eu quatre

scrutins de division ! Jugez quel fracas de discours ! Cependant la scène a été beaucoup plus calme qu'on ne s'y attendait. On a laissé Ledru-Rollin, Louis Blanc et Caussidière se défendre tant qu'ils l'ont voulu : ils l'ont fait avec assez de modération et de convenance. Personne ne les a attaqués, et cependant les deux derniers, les seuls contre lesquels il y ait eu réquisitoire ont été livrés à la Justice à une grande majorité. Jamais l'Assemblée n'a été plus nombreuse : chacun sentait qu'il y avait là un grand devoir à remplir. Les républicains de la veille sont furieux ; ils crient plus que jamais à la *Réaction* : c'est, disent-ils, la Monarchie qui se venge de la République et qui veut la tuer. Voilà le langage des partis ! — A qui, je le demande, persuadera-t-on que Cavaignac, Républicain si vrai, si austère, veut venger Louis-Philippe et Charles X ?... Non, mais on a très-grand peur de la République rouge qui seule peut profiter de nos discordes, et pour nous tenir en garde contre elle, nous serrons nos rangs, nous amis de l'ordre avant tout ; nous marchons sous la même bannière ; à quelque parti que nous ayons appartenu, et quelles que puissent être nos sympathies particulières. Nous sentons qu'il n'y a de salut que dans l'union, et nous faisons quelquefois à la cause de l'ordre des sacrifices qui nous coûtent. Cet état de siège prolongé, par exemple, et ces suspensions de journaux ! Eh mon Dieu ! nous sentons bien que tout cela a quelque chose de choquant, surtout dans une République, et que c'est

une manière de voiler la statue de la Liberté... Mais aussi pourquoi y a-t-il des hommes si détestables, des journaux vomis par l'enfer?... »

« 31 août 1848.

» Notre situation s'est un peu améliorée. Le pouvoir a pris dans l'affaire de l'enquête une attitude assez énergique. En demandant à l'Assemblée nationale l'autorisation de poursuivre Louis Blanc et Caussidière, il a enfin rompu avec un parti pour lequel il montrait jusqu'ici des ménagements de nature à inquiéter les amis de l'ordre ; mais ne nous fera-t-il pas expier cela par des tracasseries ? On le craint, tant on est habitué en France à voir les gouvernements jouer à la bascule.

» C'est donc lundi que va commencer la discussion sur la constitution. Déjà on s'y prépare par des réunions particulières. Le jour avant-hier, il y en a eu une fort intéressante chez l'abbé de Cazalès. On y avait réuni tous les représentants qu'on suppose s'intéresser à la liberté de l'enseignement. J'y ai entendu agiter, pendant trois heures par les Parisiens, les Montalembert, les Berryer, les Poujoulat et autres hommes éminents la question de savoir sur quel terrain il conviendrait de placer cette question. L'examinera-t-on au point de vue religieux, au point de vue social, ou bien, seulement, au point de vue de la liberté philosophique ?... Chacune de ces thèses

a eu des partisans qui l'ont défendue avec talent, et l'on s'est séparé, après beaucoup de beaux discours, sans avoir rien décidé, comme il arrive trop souvent. Aux premiers jours, ce débat recommencera. »

« 13 septembre 1848.

» Nous voilà décidément en pleine constitution ; quand et comment cela finira-t-il ? A en juger par la multitude et la longueur des discours, on pourrait croire qu'il y en a pour plusieurs mois. Chacun veut faire son amendement et dire son mot ; il n'y a pas d'article qui ne donne lieu à vingt combats oratoires. Au milieu de tout cela, il y a bien quelques discours remarquables, mais infiniment plus de choses médiocres et de fatras. Aussi, après avoir été grand amateur de tous les genres d'éloquence, ne tarderai-je pas à en être complètement rassasié. Toutefois, il y a un passe-temps fort agréable pour moi, et qui me dédommage de bien des moments d'ennui : c'est d'observer les luttes plus ou moins vives des partis, et jusqu'au jeu des principales physionomies de l'Assemblée que je tiens au bout de ma lorgnette. surtout dans les moments où l'on se passionne, où l'on paraît à la veille d'en venir aux mains.

» Proudhon n'est pas loin de moi ; comme il est souvent le point de mire des orateurs, le membre de l'Assemblée contre lequel on décoche le plus de traits, je l'examine beaucoup. Je ne connais pas

d'homme plus impassible : on dirait une statue. Je ne l'ai vu sortir qu'une seule fois de son calme habituel ; c'est pendant le fameux rapport sur l'enquête ; cette fois-là , il rugit comme un tigre lorsqu'on prononça son nom. Cependant M. Thiers l'avait bien autrement flagellé quelques jours auparavant ; mais il avait paru insensible à ses sarcasmes et à son indignation.... »

Les portraits ou plutôt les silhouettes abondent dans ces causeries destinées seulement à l'oreille de l'amitié. Nous voyons passer tour-à-tour Pierre-Leroux, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo, Edgar Quinet, Garnier-Pagès, Crémieux, Cormenin, bien d'autres encore. Nous choisirons de préférence les quelques lignes consacrées à l'auteur de *Oui et Non*, de *Feu ! Feu !* en sa qualité de président du bureau dont faisait partie M. de Keranflech.

» En voyant M. de Cormenin, on ne devinerait jamais l'auteur des pamphlets. C'est une tête fort belle, pleine de calme et de dignité. Le ton est poli, les manières un peu froides, tout en annonçant de la douceur et de la bienveillance. L'élocution est assez facile sans avoir rien de remarquable : peu de mouvement dans le langage ; la voix basse, exigeant de ceux qui l'écoutent une grande attention. On comprend qu'il n'aborde jamais la tribune, personne ne l'entendrait. D'ailleurs, il y a en lui je ne sais quoi qui annonce la timidité. Mais la malice du pamphlétaire ; mais la vivacité si piquante qui se montre dans chaque ligne de ses écrits, on les chercherait

inutilement dans ses yeux et l'ensemble de ses traits ; du moins , je n'ai pas encore eu occasion de les y saisir. Peut-être en serait-il autrement si l'on causait avec lui en tête à tête, et de sujets un peu moins graves que ceux dont on s'occupe dans nos bureaux où, en ce moment, nous nous réunissons tous les jours pour l'examen de la Constitution. Quoi qu'il en soit, je me félicite de voir mon bureau présidé par un homme aussi éminent. »

Ecoutons M. de Keranflech parler de la députation du Finistère, et particulièrement de deux hommes dont les opinions politiques avaient toujours différé des siennes :

« 23 septembre 1848.

» Ce que vous me dites de ma popularité actuelle et de la chute de celle de *** m'étonne. Ni l'un ni l'autre nous n'avons rien fait pour changer ainsi de rôle : nous sommes restés à peu près ce que nous étions. Je dois même dire à l'avantage de *** qu'il s'est sensiblement amélioré. Plusieurs de ses préventions se sont, je ne dirai pas tout à fait dissipées, mais très-affaiblies. En général, il vote bien : je le crois consciencieux. Au reste, c'est une justice à rendre à presque toute notre députation. On la regarde ici, et avec raison, je crois, comme une des plus honnêtes et des plus modérées. Pas la plus légère tâche de communisme ; tendance à tenir un juste équilibre entre l'ordre et la liberté, et à accor-

der au pouvoir l'autorité nécessaire dans les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvons, rien de plus, rien de moins. Voilà nos dispositions à tous en général, sans doute avec des nuances fort différentes. Brunel, dont je n'attendais pas beaucoup de sagesse, est un des meilleurs : il juge bien, et montre de la fermeté. Je suis pressé de voir la marche que suivront ces messieurs dans les questions de liberté religieuse — le moment approche où il y aura à se prononcer — ce sera une dernière épreuve à subir.

» Voici, en attendant, le terme de septembre arrivé; je vous prierai donc de prélever cent francs sur les intérêts de mon inscription de rente pour payer les loyers des pauvres dont la supérieure des sœurs de la charité a les noms. »

Cette dernière recommandation est accompagnée, dans la correspondance du Représentant avec ses amis et ses mandataires, d'une foule d'autres du même genre. Citons-en quelques-unes qui montreront, une fois de plus, combien il méritait le titre *d'homme de bien* placé en tête de cette étude biographique :

« Ma fermière de Kervennic m'a fait savoir qu'elle n'était pas encore en mesure de payer sa saint Michel, qu'elle ne le pourrait pas avant la fin de mars. D'après cela, je vous prierai d'attendre. C'est mon usage avec mes fermiers; je ne les tracasse jamais, je m'arrange toujours de l'époque qui leur convient, et je ne m'en trouve pas plus mal. Donnez-moi

aussi quelques nouvelles du bureau de charité : la souscription a-t-elle été bonne? Je crains qu'elle ne se soit ressentie de la détresse générale. J'espère envoyer ou porter moi-même à Morlaix quelque supplément pour aider à couvrir le *deficit* si *deficit*, il y a.... Si les fermiers de Lesveur ne peuvent payer en ce moment, il faudra leur donner du temps, il est possible même, bien que mes propriétés en général, soient louées au-dessous de leur valeur, qu'il faille, cette année, leur faire quelque remise.... Vous me dites pour l'autre ferme que Jean Péron en offre 540 fr. ; en temps ordinaire, elle les vaut bien, je suppose, mais dans l'état déplorable où nous nous trouvons, est-ce le cas de rien augmenter? Non, non, si l'avilissement des denrées continue, il y aura plutôt lieu à accorder des diminutions....

» Je prends le parti de vous envoyer un billet de banque de 1000 fr. pour l'*extra* que je donne comme Représentant, à la Caisse du bureau de bienfaisance. Vous avez déjà versé, n'est-ce pas, ma souscription habituelle de 400 fr.? Je voudrais savoir, de plus, où en sont les projets de notre curé de Saint-Martin. J'ai déjà donné pour son clocher un petit à-compte de 100 fr., et je me propose de lui faire remettre encore 500 fr. dès que je saurai si les choses sont en train. Je contribuerai à l'érection de la tour de Saint-Martin avec d'autant plus de plaisir qu'il s'agit de fournir de l'ouvrage dans un temps où trop de malheureux sont inoccupés. »

Et quelques semaines après, M. de Keranflech

offrait au recteur de sa paroisse une somme double de celle qu'il avait promise. On sait, en outre, combien, à Paris, en ces jours de misère profonde et d'exploitation souvent odieuse, les âmes facilement émues trouvaient, pour des libéralités incensantes, un gouffre toujours ouvert. Plus d'une fois des intrigants abusèrent de la sensibilité de notre ami, mais celui-ci pensait avec raison que l'assurance de n'avoir jamais été dupe équivalait à un certificat d'égoïsme, et qu'un pareil avantage ne serait guère à envier au moment de paraître devant Dieu. Sa charité était bien celle dont parlait saint Paul aux Corinthiens : elle ne s'enflait point d'orgueil, elle ne cherchait point ses propres intérêts, elle n'avait point de mauvais soupçons.

XXVI

« Paris, 8 novembre 1848.

« Hier enfin a été décidé la grande question de savoir si l'Assemblée nationale se prorogerait. On a adopté la négative à une grande majorité. Je reste donc à mon poste, au moins jusqu'à l'installation du Président de la République. Probablement alors, c'est-à-dire dans le courant de janvier, ferai-je à Morlaix une apparition, mais qui ne pourra être que fort courte. J'ai pris mon métier de législateur très au sérieux. Ne pouvant pas rendre de services à la tribune, je veux au moins, payer mon tribut en exactitude. Aussi, depuis le commencement de la session, n'ai-je pas manqué un seul vote, bien que le *Moniteur* m'ait fait absent deux fois; mais j'ai tenu à relever cette erreur. Ni les absences, ni les abstentions ne sont de mon goût. Les abstentions même sont contraires à mes principes. J'ai pour règle qu'il faut toujours voter à moins qu'on ne se trouve pas suffisamment éclairé sur la question, ce qui doit être rare, pour peu qu'on y mette de la bonne volonté.

» J'ai été fort mécontent ces jours-ci de quelques-

uns des membres les plus éminents de la réunion de la rue de Poitiers. Vous avez dû voir dans les journaux qu'on s'y est occupé des candidatures à la présidence de la République, et que la réunion a été entraînée par MM. Thiers et Molé à prendre un parti que je déplore, celui de rester neutre..... »

« 13 novembre 1848.

» Parlez-moi de M. de Falloux ! c'est l'homme de l'Assemblée qui m'inspire le plus de confiance et de sympathie. Je n'en connais pas qui soit plus animé de l'amour du bien, qui ait à un plus haut degré l'esprit et le talent de conciliation. Aussi, je le crois destiné à un bel avenir. Ce sera probablement le premier royaliste qu'on appellera au ministère quand l'état des esprits permettra aux hommes capables d'arriver au pouvoir, sans acception de l'opinion à laquelle ils appartiennent. »

« 13 décembre 1848.

» Que vous avez bien raison pour votre bonheur, mon cher V...., de vivre dans le monde idéal, de le peupler à votre fantaisie des plus nobles créations, des plus beaux caractères ! comme il est préférable au monde réel où l'on fait tous les jours de si tristes découvertes ! Moi aussi, sans être poète,

je l'ai connu ce monde idéal que je vous envie maintenant : j'y ai passé les moments les plus heureux de ma vie. De quelles douces chimères je m'y suis bercé ! Que de grands hommes j'y ai connus ! Que de héros j'y ai appelés par leurs noms ! Je vois aujourd'hui, dans le monde réel, quelques-uns de ces grands hommes, de ces héros de mes rêves, et trop souvent il me faut bien reconnaître qu'ils ont beaucoup perdu à descendre du piédestal que leur donnait mon imagination.

» Qu'est donc devenu, allez-vous dire, l'optimiste de 1845, du voyage dans les Pyrénées, qui trouvait tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ? — De la contemplation de la nature il a passé à l'étude des hommes agissant dans le monde politique, et, franchement, je ne crois pas qu'il y ait d'optimisme capable de résister à cette épreuve. Quant à moi je n'y ai pas résisté : je suis devenu presque misanthrope. Voilà ce que j'ai gagné à devenir représentant du peuple ! Était-ce la peine de quitter mon ermitage et mes amis de Morlaix au milieu desquels il est bien facile de se faire de douces illusions.

» N'allez pas croire cependant que ma misanthropie de fraîche date s'étende à tout le genre humain. Non, je vois dans notre Assemblée nationale trop d'hommes excellents, trop de belles âmes pour généraliser de la sorte. La plupart de ceux avec lesquels j'ai des relations un peu suivies ne m'ont laissé voir que des sentiments admirables : il est

vrai que ce sont, en général, des hommes simples, peu jaloux d'attirer sur eux l'attention. Il en est d'autres, parmi ceux qui ont fait du bruit dans le monde, il en est qui veulent nous traîner à leur suite comme de vils troupeaux, nous donnant l'exemple de l'ingratitude la plus insigne....

» Il semblerait qu'au bout de sept mois, je devrais être assez rompu à la vie politique pour voir tout de sang-froid. Mon Dieu non ! Les injustices, les perfidies font sur moi la même impression que le premier jour. Mège qui, par nature, est beaucoup plus calme, s'étonne quelquefois de mon indignation vigoureuse.

» L'autre jour, quelqu'un à qui j'exprimais franchement ma pensée sur une combinaison à mes yeux digne de Machiavel, prononça mon arrêt en déclarant que je ne suis pas un homme politique. Il avait raison. Ma vocation est d'être ermite, et rien de plus. Les voies tortueuses et souterraines ne me vont pas du tout : il me serait impossible de me débrouiller dans un pareil dédale. Je ne sais marcher qu'à ciel ouvert, et dans des voies battues.

» Peut-être, probablement même m'arrangerais-je de la vie de Représentant si j'avais le talent de la parole. Alors j'irais dans les assemblées politiques pour protester, pour faire entendre des paroles généreuses, pour flétrir tout ce qui s'écarterait du droit chemin ! Mais entendre des choses qui vous révoltent et se voir condamné à les dévorer en silence ! »

Malgré les réserves apportées par le solitaire de la

Villeneuve à son désenchantement sur l'espèce humaine, on pourrait craindre, après ces pages véhémentes, qu'à l'avenir son cœur se tint en défiance contre l'admiration la plus légitime. Heureusement, il n'en fut rien. M. Thiers, lui-même, dont l'influence à la rue de Poitiers, avait souvent affligé M. de Keranflech obtient une large part de ses éloges dans le récit qu'il fait des grands débats sur la nouvelle loi d'enseignement.

Après avoir obtenu du chef du pouvoir exécutif des explications d'une nature assez satisfaisante, les représentants du Finistère recommandèrent à leurs concitoyens, pour la présidence de la République, la candidature Cavaignac, tout en regrettant de ce côté des liaisons fâcheuses et des fautes. Le général eut dans ce Département et dans un Département voisin, le Morbihan, la majorité des suffrages. On sait que presque partout ailleurs une autre candidature prévalut. Contraire à celle-ci, mais, avant tout, équitable, M. de Keranflech approuve sans aucune restriction le discours d'installation qu'il vient d'entendre : « Du moins, poursuit-il, le général doit éprouver une grande consolation : il emporte dans sa retraite l'estime de chacun, même de ceux qui l'ont combattu aux élections, et l'amitié de la plupart de ceux qui le connaissent. Hier, je demandai au général Bédeau, la nouvelle adresse de l'ex-président du conseil, afin, disais-je, d'aller lui donner un témoignage de sympathie maintenant qu'il n'est plus au pouvoir, car, ajoutais-je, je ne l'ai pas visité une

seule fois pendant son élévation. Ah ! me répondit Bèdeau, en me donnant une poignée de main qui, pour l'énergie, mon cher M..., pouvait rivaliser avec les vôtres, je reconnais bien là un Breton ! »

Dans les premiers mois de 1849, l'homme qui ne se reconnaissait qu'une vocation, celle d'ermite, combattit longtemps pour éviter le nouveau mandat que lui proposaient ses compatriotes. Plusieurs lettres reviennent sur ce sujet : voici la première :

« 20 janvier 1849,

» Je réponds immédiatement, mon cher V..., à la lettre que vous m'écrivez au nom du Comité. Inutile de vous dire que je suis très-flatté du désir que ces messieurs veulent bien m'exprimer de me voir devenir candidat à l'Assemblée législative, mais, cette fois-ci, je ne peux pas m'y décider; je dois céder la place à des hommes qui aient plus que moi le goût et l'esprit des affaires. Je n'ai ni l'un ni l'autre; aussi suis-je comme accablé au milieu de ce déluge de projets de loi, de propositions, de décrets qui nous inondent. Pour les lire seulement avec tous les développements et les rapports auxquels ils servent de textes, il faudrait ne pas faire autre chose du matin au soir et du soir au matin; pour les comprendre et pouvoir les apprécier, il faudrait une tête encyclopédique, or la mienne est très-faible et, (je le dis avec le sentiment d'une profonde conviction) très-insuffisante à la tâche. L'amour de mon pays et une

parfaite indépendance de caractère et de position, voilà tout ce que j'ai apporté dans l'exécution du mandat qui m'a été confié. C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas assez : il faut encore, je le répète, l'esprit des affaires et le sens politique, deux avantages qui me manquent complètement.

» Une autre raison qui m'engage à me tenir à l'écart, c'est la conviction que dans l'Assemblée législative plus encore que dans l'Assemblée constituante, l'occasion se présentera de convenir avec M. de Bonald qu'en temps de révolution, il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire. Vous comprenez qu'avec de pareilles prévisions, je sois enchanté de céder à d'autres ma place de Représentant. Oh ! oui, je suis bien convaincu que ceux qui nous suivront se trouveront aussi dans des positions excessivement embarrassantes. Peut-être y aura-t-il moins de dangers pour la vie, mais il y aura, probablement, des situations moins nettes pour la conscience, pour savoir quel sera le meilleur parti à prendre dans l'intérêt général au milieu de toutes les complications qui se présenteront. »

Nous avons déjà dit que M. de Keranflech finit par céder aux instances des électeurs qui, vu le grand nombre de concurrents, craignaient de funestes divisions sur un autre nom proposé à la place du sien. — « Chose étrange, s'écriait le représentant malgré lui, se contenter d'un acte de résignation lorsqu'ailleurs on pourrait provoquer des actions de grâces ! »

Ne pouvant suivre pas à pas les événements de la politique et les luttes parlementaires, continuons, seulement, à signaler les jugements et les impressions qui, dans ces lettres, nous rappellent le mieux celui que nous regrettons.

« 20 Mars 1849.

» M. de Falloux s'est concilié par son excellent esprit et ses formes séduisantes, les universitaires les plus enragés. Il n'y a pas jusqu'à Cousin qui ne lui rende justice. Je crois qu'il était impossible de faire un meilleur choix pour le ministère important où il a tant de réformes à faire. M. de Falloux aura, certes, bien à lutter, mais il a beaucoup de zèle, de courage, et, je le répète, ce savoir vivre, ces manières agréables dont l'influence ajoute encore à celle d'un mérite incontesté....

» Pour en revenir à moi, quoi que vous en disiez, je ne me regarde pas encore comme membre de l'Assemblée législative. Je n'ai fait qu'une acceptation conditionnelle, dans le cas où l'on ne pourrait s'entendre sur un autre candidat avec des chances de succès. Trois ans de législature ajoutés à la si longue et si terrible session de 1848, mais c'est vraiment effrayant pour un homme qui aime si peu la politique !... Et puis, une si longue séparation de mes amis, de tant de personnes qui me sont chères, de mon joli petit ermitage avec ce jardin anglais qui faisait mes délices ! Ah ! le cœur me manque lorsque j'y pense ! »

« 16 Avril 1849.

» Je m'excusais il n'y a pas longtemps auprès de vous d'avoir entendu assez peu de sermons pendant ce carême. Depuis, je me suis dédommagé. En voyant approcher le grand jour de Pâques, j'ai pensé qu'il fallait faire quelques efforts, et j'ai suivi deux retraites de suite, l'une prêchée à Saint-Roch par l'abbé Deplace, l'autre à Notre-Dame par l'abbé Bautain. Cela m'a donné de nouvelles occasions d'étudier le monde religieux de Paris. J'en ai été généralement satisfait. A chaque voyage que je fais dans cette ville si maudite par la province, je crois remarquer toujours quelque nouveau progrès sous ce rapport. J'ai trouvé les églises pleines, surtout pendant la semaine sainte, et l'attitude des assistants y était très-convenable, souvent même édifiante. A Notre-Dame, l'auditoire se composait, pour la plus grande partie, de jeunes gens qui, presque tous avaient un livre d'heures à la main, et chantaient les psaumes, hymnes, cantiques, comme s'ils avaient formé un immense chœur. C'était un spectacle on ne peut plus touchant. Oh ! non, la foi n'est pas morte en France ; elle s'y réveille, au contraire, avec une ardeur nouvelle ! Il fallait visiter les églises le vendredi saint et le jour de Pâques : jamais je n'ai vu une pareille affluence ; on y étouffait à la lettre. A toutes les messes de Saint-Thomas-d'Aquin,

ma paroisse, c'étaient d'immenses défilés de communiantes où l'on voyait presque autant d'hommes que de femmes. Au reste, c'était partout le même spectacle; il y a mieux, ce n'est pas seulement dans le temps pascal qu'on voit communier beaucoup de personnes, c'est toute l'année. Je ne crois donc pas que nous soyons à la veille de voir se réaliser le vœu d'extermination que forment contre Paris des braves gens de notre connaissance. Il ne fallait que dix justes pour sauver Sodome, or, à Paris, on les compte par milliers. Ici, il y a une foule d'œuvres charitables : il y en a pour toutes les douleurs, pour toutes les misères de la vie, et chacune de ces pieuses associations compte un grand nombre d'affiliés. Si j'en avais le temps, j'aimerais à prendre une légère teinture de toutes ces œuvres, et si j'avais du talent, j'aimerais à m'en faire l'Anacharsis. Il y aurait là matière à un ouvrage plein d'intérêt et de charme.»

Mais l'espérance puisée un moment dans la prière la cède bientôt à de nouvelles inquiétudes : ce n'est qu'un rayon entre deux nuages.

« 22 Mai 1849.

« Vous avez bien raison, mon cher monsieur G..., il y a plus à me plaindre qu'à me féliciter du nouveau mandat que viennent de me donner mes compatriotes. Je sens tout ce qu'il a de flatteur, de ce côté là, je suis fort reconnaissant, mais à un autre

point de vue, que d'ennuis, que de dégoûts, que de moments difficiles à passer, que de situations embarrassantes ! Franchement, lorsque comme nous, on voit tout cela de près, je ne comprends pas qu'on puisse désirer aussi vivement que le font certaines personnes, l'honneur de la députation. Il a été un temps, peut-être, où ces messieurs étaient sur des roses : ce temps-là est passé, je vous l'assure, et personne aujourd'hui ne peut prévoir quand il reviendra. Ce ne sera certainement pas à la prochaine législature. Jamais l'horizon politique n'a été plus sombre : de quelque côté du ciel que l'on regarde, on ne voit que des tempêtes. Le socialisme dont on ne parlait naguère que comme d'une doctrine absurde et ridicule, fait des progrès effrayants. On croit voir sous ses yeux une marée qui monte avec la rapidité de l'éclair, franchit tous les obstacles, et menace de tout engloutir. Que faire pour s'y dérober ? En vérité, je ne sais pas si la sagesse humaine y peut quelque chose. Je ne vois d'espoir que dans celui qui a dit à la mer : *huc usque venies, et non ultra.* »

Et le mois suivant, après une absence de plus d'une année, quand M. de Keranflech, appelé par des affaires pressantes, vint passer trois semaines au milieu de nous, il était si triste, si distrait, que chacun disait : — Est-ce bien lui ? — J'entends pleurer à Turin, écrivait de Saint-Petersbourg M. de Maistre à sa famille. Ainsi de notre législateur : tout entier à ses préoccupations, sous les frais ombrages de la Villeneuve, au lieu des amis qui lui

parlaient, il entendait les voix confuses et les clameurs de l'Assemblée nationale. Ni lui ni son cousin M. James Mège n'attendirent l'expiration de leur congé : ils éprouvaient comme un remords en se trouvant pour un moment à l'abri des dangers que pouvaient courir leurs collègues.

XXVII

A leur retour à Paris, nos deux Représentants trouvèrent un grand nombre d'hommes politiques déjà sous l'appréhension du coup d'état qui devait se réaliser le 2 décembre 1851. Les promenades du prince-président, l'accueil enthousiaste qu'on lui faisait dans plusieurs villes, les lettres qu'il écrivait au Maire et au Préfet d'Amiens donnaient beaucoup à réfléchir. Dès ce moment, l'idée de quelque tentative plus ou moins prochaine pour le rétablissement de l'Empire revint fréquemment dans la correspondance que nous relisons aujourd'hui. Malheureusement, sur ce sujet, les citations ne sont guère possibles.

Du reste, si la vie politique abondait en soucis, en inquiétudes pour le solitaire morlaisien, elle lui réservait aussi, de temps à autre, de bien vives jouissances. Qu'on en juge par ces quelques lignes écrites après la séance du 19 octobre 1849, sur les affaires de Rome :

« Voici enfin un magnifique discours, le plus beau de ceux que j'ai entendus à la tribune nationale. Jamais M. de Montalembert n'avait aussi bien dit ;

jamais je ne lui ai vu plus de verve, jamais autant de charme dans le débit, et une voix aussi mélodieuse ! Il prenait tous les tons avec une aisance incroyable. C'était tour-à-tour de l'ironie, de l'élévation, de la tendresse d'âme, et toujours le sentiment vif et profond de ce qu'il exprimait. Cependant, ce qui dominait c'était la foi, une foi brûlante, l'amour de l'Eglise, et aussi, hélas ! le désenchantement de la liberté. Il faut avoir vu l'impression qu'a produite ce discours pour s'en faire une idée. Oh ! la belle chose que l'éloquence lorsqu'on en fait cet usage ! Si vous aviez d'une part la fureur des Montagnards qui se manifestait par les cris les plus féroces, vous aviez de l'autre l'enthousiasme de l'immense majorité de l'Assemblée, des tribunes, surtout des femmes, qui éclatait en cris d'admiration, en applaudissements chaleureux, en témoignages de la plus ardente sympathie. C'était un magnifique spectacle : Quoique M. de Montalembert soit habitué aux triomphes oratoires, il conservera, j'en suis sûr, un éternel souvenir de cette journée. J'ai vu une foule de Représentants pleins de préjugés contre la cour de Rome qui paraissent tout-à-fait gagnés par ce discours. Voilà ce qui peut s'appeler une victoire ! »

Encore un passage à noter au chapitre des consolations :

« 18 Novembre 1849.

» Malgré le peu d'attrait qu'ont pour moi les réu-

nions politiques, je n'ai pas manqué une seule séance des réunions du conseil d'Etat et de la rue de Rivoli. J'y vais pour faire preuve de bonne volonté, pour l'acquit de ma conscience de Représentant, pour avoir le mot d'ordre auquel on est obligé de se conformer dans les circonstances importantes sous peine de voir la majorité se dissoudre. Quelquefois j'y entends de belles et éloquentes paroles. C'est là que l'on peut juger Berryer ; il y est tout cœur, toute âme. Je le crois vraiment aussi bon citoyen que grand orateur : Il met au-dessus de tout les intérêts du pays ; aussi donne-t-il d'excellents conseils aux légitimistes qui sont heureux d'avoir à leur tête un pareil homme.

» J'ai assisté, ce matin, dans l'église des Carmes, si célèbre par le massacre de tant d'évêques, de prêtres, à une messe célébrée par des Dominicains, et où le père Lacordaire a fait le prône. C'était une belle et touchante cérémonie, qui, désormais, se renouvellera tous les dimanches, l'ordre de saint Dominique venant d'acquérir l'ancien couvent du Carmel. J'espère que ces hommes si zélés, et qui se consacrent d'une manière spéciale à la prédication ne contribueront pas peu à favoriser le mouvement religieux dont je vous ai parlé souvent, et qui devient plus sensible tous les jours. »

Avançons : nous allons retrouver M. Berryer, après un mot très-juste sur M. le président Dupin :

« 17 Février 1850.

» La discussion de la loi d'enseignement est assez avancée maintenant pour qu'il soit facile d'en prévoir le résultat; les grands principes sont décidés. Il y aura bien encore quelques batailles, particulièrement pour ou contre les congrégations religieuses, à l'occasion desquelles Dupin, tout en présidant, a laissé entrevoir la persistance de son hostilité. C'est étonnant comme ces haines jansénistes et parlementaires sont vigoureuses et tenaces! elles survivent à tout, même aux révolutions qui ont le plus profondément remué l'âme humaine! »

» 3 Avril 1850.

» Hier, nous avons eu un magnifique spectacle. Berryer qui, depuis longtemps gardait le silence ou se bornait à des observations, nettes et précises, il est vrai, mais qui étaient plus d'un homme d'affaires que d'un orateur, s'est montré tout-à-coup, d'une manière imprévue, le Berryer d'autrefois. C'était le réveil du lion. Dès les premiers mots de sa réponse à Jules Favre, j'ai vu qu'il avait pris la chose très au sérieux, et que nous allions entendre un de ces admirables discours qui l'ont fait proclamer le plus grand orateur de la Tribune française. Effectivement, je ne crois pas qu'il soit possible de s'élever plus haut, et ce qu'il y a, ici, de

plus étonnant, c'est que personne ne pouvait prévoir l'amendement de Jules Favre. — Comment imaginer qu'à propos de budget, on serait venu demander l'inamovibilité des desservants? J'ignore si Berryer est un catholique pratiquant, mais je réponds bien qu'il a une foi vive et un grand dévouement à l'Eglise! Il est impossible d'en douter après l'avoir entendu hier. Beaucoup de gens croient que chez lui l'homme de parti domine : c'est une erreur. Je l'ai vu d'assez près pour pouvoir affirmer qu'il est avant tout l'homme de son pays, et que son patriotisme est aussi pur qu'il est chaleureux. »

Poursuivons sans commentaires :

« 26 Mai 1850.

» Votre dernière lettre, mon cher M..., est pleine de détails affligeants sur la misère publique, surtout sur celle des campagnes; partout on dit à peu près la même chose. En vérité, c'est à fendre le cœur. Cependant tout est tranquille : jamais, peut-être, il n'y a eu un ministère plus honnête et mieux intentionné, et j'en puis dire autant de l'Assemblée nationale. Les troupes paraissent dans les meilleures dispositions, partout où l'on a eu besoin d'elles, en France comme à l'Étranger, elles ont montré un esprit admirable, et de nature à inspirer la plus grande confiance.... Pourquoi donc cette stagnation des affaires qui suspend, en quelque sorte, la vie sociale? C'est qu'on sent bien que l'état actuel n'est

que provisoire, et qu'il est difficile de prévoir quel en sera le dénouement? On a peur, comme l'a dit Lamartine, et c'est déjà là un très-grand mal pour une nation. Si on pouvait guérir cette maladie de la peur, je crois que les choses iraient beaucoup mieux. La loi de réforme électorale que l'on discute en ce moment, a principalement ce but. L'atteindra-t-elle? Si la majorité se montre compacte, cela devra rassurer un peu et faire espérer d'autres mesures plus efficaces, malheureusement parmi les hommes de la droite, souvent beaucoup se débandent pour adopter sans autre raison qu'un sot amour-propre ou de vains scrupules, tel ou tel amendement dont le résultat peut détruire toute l'économie d'une loi. En présence de cette armée de Montagnards qui votent comme un seul homme nous aurions besoin de discipline et nous en manquons. Voilà ce qui fait le désespoir de nos *Burgraves* et ce qui est cause qu'avec une Assemblée pleine des meilleurs sentiments on ne peut presque rien faire. M. Thiers disait dans une des dernières réunions de la Majorité au Conseil d'Etat : « — Ah ! si j'avais une baguette au moyen de laquelle je pusse inspirer à tout le monde les mêmes idées, les mêmes sentiments ! — « Hélas ! personne ne la possède, cette baguette miraculeuse ! L'éloquence la plus entraînante produit bien cet effet un instant ; mais à peine le grand orateur a-t-il cessé de parler ; à peine ses auditeurs émerveillés lui ont-ils donné leurs applaudissements et leurs poignées de main, que chacun revient à ses idées propres.

J'ai vu bien des preuves de cela depuis que je suis Représentant, et je crains d'en voir de nouvelles dans la discussion qui nous occupe. MM. de Montalembert et Thiers ont été applaudis avec transport par la droite : nous verrons si, lorsqu'il s'agira de voter, une partie des plus chauds applaudisseurs ne se détachera point de la Majorité pour courir après quelque amendement malencontreux. »

« 25 juin 1850,

« Eh bien, la voilà enfin votée cette fameuse loi des 2,400,000 francs demandés par le Président de la République ! Ce n'a pas été sans peine. Mon Dieu, que de débats préparatoires au Conseil d'Etat et à la rue de Rivoli ! Que de marches et contre-marches ! quelle rivalité de stratégie parlementaire dans les deux camps ! J'en étais fatigué, harassé ; je n'en pouvais plus, moi simple auditeur qui n'apportais là d'autre passion que celle du bien public, de l'ordre et de la dignité des deux pouvoirs. Comprenez dans quel état devaient être ceux qui ont pris une part bien autrement active à toute cette affaire : ils devaient être rendus, à la lettre. Aussi, le grand jour de la séance arrivé, il n'y a pas eu, à proprement parler, de combat, tant il est vrai que les forces s'étaient épuisées dans les luttes de nos réunions particulières. Il y a eu jusqu'au dernier moment des doutes sur le résultat. Ce sont les quel-

ques paroles du général Changarnier qui ont décidé la victoire. Il a entraîné au moins une quarantaine d'indécis. La députation de notre Département qui vote, généralement, avec assez d'ensemble, s'est divisée hier. Quelques-uns se sont montrés plus susceptibles pour la dignité de l'Assemblée, plus menaçants pour les prétentions qui se trouvent, dit-on, en germe dans la demande du Président ; les autres, tout en réservant l'avenir, ont sacrifié des répugnances personnelles, des inquiétudes vagues au besoin que le pays a d'ordre et de bon accord entre les deux pouvoirs. Maintenant, chacun va nous juger, et il arrivera probablement à plusieurs de nous attribuer des motifs qui ne sont pas les nôtres. »

« 15 janvier 1851,

« Si l'on n'avait pas tant abusé du fameux *Alea jacta est* que Lamartine a dit une fois d'une manière si dramatique dans une des séances les plus émouvantes de l'Assemblée constituante, je répèterais aujourd'hui ce mot qui dit tant de choses dans son énergique concision. Oui, *Alea jacta est*, nous allons avoir tout-à-l'heure une grande bataille parlementaire qui peut avoir une influence décisive sur le sort de notre Gouvernement. Pauvre République qui ne peut ni vivre ni mourir ! Quelques-uns de nos grands orateurs annonçaient hier l'intention de monter à la tribune pour parler sur la proposition

Rémusat. Thiers se montrait au nombre des plus impatients et ne se proposait rien moins que de dire *tout ce qu'il avait sur le cœur*. Cela promet, venez-en...

» Pour moi, tout en déplorant la guerre qui vient d'éclater entre l'Assemblée et le Président parce qu'elle divise des forces devant, autant que possible, rester unies, j'avoue me passionner dans le débat ou, du moins, en suivre les phases avec un intérêt très-vif. Les prétentions impériales réveillent en moi les souvenirs de la jeunesse... J'ai senti non moins profondément l'affront fait à l'Assemblée nationale par la destitution du général Changarnier... Il paraît que quelques-uns de nos compatriotes nous blâment. Que veulent-ils que nous fassions ? Est-ce que, par hasard, il faut toujours approuver le ministère ? A ces conditions-là, je n'accepterais jamais un mandat de Représentant. Je ne comprends ni l'opposition ni le ministérialisme systématiques. Nous avons notre sens moral et politique en vertu duquel nous jugeons chacun des actes soumis à notre appréciation. Nous pouvons assurément nous tromper, juger fort mal, mais au moins nous agissons d'une manière consciencieuse ! Au reste, je vous l'ai déjà dit, la plupart des ministres m'inspiraient plus ou moins de sympathie : je ne m'en suis écarté que dans deux ou trois circonstances où il ne me serait pas difficile de justifier mes votes. »

« 16 janvier 1851.

» En attendant la reprise de cette lutte qui va recommencer dans quelques instants, un mot sur notre excellent collègue M. Romain-Desfossés. Cette fois-ci, en quittant le banc de douleur du ministère, il n'a pas repris son ancienne place au banc des amiraux; il s'est réfugié au milieu de nous, et nous témoigne beaucoup d'amitié. Je vois que les débats l'impressionnent vivement. Il paraît souffrir, chaque fois qu'une attaque vigoureuse est dirigée contre le ministère dont il faisait partie, surtout lorsque cette attaque est accueillie avec des témoignages d'approbation par l'Assemblée. A ce point de vue sa présence me gêne. Pour épargner cette vive sensibilité, je suis obligé souvent de me contraindre, et vous ne vous faites pas d'idée comme c'est difficile dans une grande réunion où les émotions se communiquent avec tant de rapidité. M. Desfossés, en donnant sa démission, ne devrait plus se considérer comme solidaire de ses anciens collègues, surtout pour l'acte qui a décidé sa retraite. »

« 9 avril 1851.

» Hier matin, j'allais prendre la plume pour vous écrire lorsque j'ai été interrompu par la visite d'une des plus grandes illustrations de l'Europe. Ce n'était

rien moins que l'ambassadeur d'Espagne Donoso Cortès. Vous me demanderez par quel hasard je me trouve honoré de cette visite. Le voici. Il y a une quinzaine de jours, M. Rio, dont j'ai fait la connaissance cet hiver et qui est intimement lié avec Donoso Cortès, a donné une soirée en son honneur. Il m'a invité, et je me suis rencontré là avec tout ce qu'il y a de plus éminent dans le monde catholique de Paris. M. Rio m'a présenté d'une manière toute aimable à son hôte illustre, avec lequel j'ai causé un peu. Voilà l'origine de la visite qui m'a beaucoup surpris. Donoso Cortès a dû, je crois, aller voir toutes les personnes qui lui ont été présentées à cette soirée, et dont la connaissance semblait pouvoir lui convenir. Il est resté environ une demi-heure chez moi. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que la France vue de près ne le rassure pas plus sur son avenir que lorsqu'il la voyait de Madrid ou de Berlin, où il a été aussi ambassadeur. Il craint une guerre sociale effroyable : c'est l'orgueil qui nous perd, l'orgueil divisant entr'elles toutes les classes de la société, l'orgueil existant partout. Si quelque chose nous fait trouver grâce devant Dieu, et nous mérite un de ces miracles de la providence qui, quelquefois, préservent de l'abîme au moment où l'on allait y tomber, ce sera la charité. Le célèbre Espagnol convient que c'est là le beau côté de la France : c'est prodigieux ce qu'il se fait de bonnes œuvres à Paris et ce qu'on y trouve de belles âmes.

» Au reste, nous allons voir très-prochainement

un ouvrage de Donozo Cortès dans lequel il s'attaque aux doctrines subversives qui règnent dans le moment sous les noms de socialisme et communisme. Il me l'a annoncé comme devant paraître à la fin de ce mois ou le mois prochain. »

» Paris, 28 octobre 1851.

» Nous sommes arrivés, il y a aujourd'hui huit jours par un temps magnifique. De Rennes à Paris, nous avons eu pour compagnon de voyage M. Wilson, fondateur et l'un des principaux rédacteurs du *Correspondant*. Je le connaissais de vieille date pour l'avoir quelquefois rencontré dans deux ou trois maisons que je fréquente, particulièrement chez M. Ozanam. Il était difficile de faire une rencontre plus agréable. Ce M. Wilson est excessivement répandu; il connaît l'univers; il a été en relation intime avec plusieurs personnages très-marquants de l'époque, entr'autres avec M. Royer Collard qui a été pour lui comme un père. Il s'occupe aussi beaucoup de bonnes œuvres. C'est une des chevilles ouvrières de l'œuvre de Saint-Nicolas, dans la rue de Vaugirard, dont sûrement vous avez entendu parler. Il m'a montré en détail cette maison dont j'ai été ravi. Voilà de la charité bien entendue! Quelle excellente direction donnée à ces jeunes ouvriers qui y reçoivent à la fois l'éducation religieuse, professionnelle et élémentaire! Ah! si tous

les enfants de la classe ouvrière pouvaient être élevés avec ce soin, cette tendresse en quelque sorte maternelle, nous n'aurions pas à craindre le triomphe du socialisme. Mais où sont les Bervanger? Les hommes de cette trempe doivent être bien rares. Je ne saurais vous dire combien j'ai été touché des rapports affectueux qui semblent exister entre M. Wilson et tous les enfants que je voyais là. C'étaient de part et d'autre des poignées de main, des sourires, des caresses dont chacun paraissait vraiment heureux.

» Me voici à la moitié de mon épître et pas encore un mot de politique. Cela se comprend-il dans un temps où l'on ne parle pas d'autre chose? Il passe pour constant, cependant, qu'à l'Elysée on ne rêve que coups d'Etat... »

« Paris, 5 décembre 1851.

» Depuis près de quatre ans que j'habite Paris, que je siége à l'Assemblée nationale, j'ai été souvent dans le cas d'éprouver les émotions les plus vives; eh bien, les trois dernières journées m'en ont apporté de nouvelles, plus variées encore que les précédentes. C'est toute une odyssée que la vie de chaque Représentant pendant ces mémorables journées, du moins de ceux qui ont pris une part active à tout ce qui vient de se passer.

» Depuis quelque temps nous avions le pressentiment d'un coup d'Etat très-prochain. Il a éclaté dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre par l'arrestation de

quelques personnages dont on redoutait l'énergie et l'influence, tels que Thiers et les généraux d'Afrique. C'était, dit-on, l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz...

» Le matin en me levant (je parle de la journée du 2) j'ai appris que le quai d'Orsay était couvert de troupes, que l'Assemblée nationale et le Conseil d'Etat étaient cernés; que des décrets et proclamation affichés sur tous les murs annonçaient la dissolution de ces deux grands pouvoirs et la concentration de toutes les forces gouvernementales dans la main de celui qu'on appelle le Prince-Président, en attendant le jour où on le saluera du nom d'Empereur. Quelques-uns de nos collègues sont venus m'apprendre qu'on se réunissait chez M. Daru, vice-président de l'Assemblée, et dont l'hôtel est dans la rue de Lille, à deux pas de la maison que j'habite. Nous y sommes allés ensemble : à peine y étions-nous, qu'on est venu nous dire que le président Dupin nous invitait à venir au palais Bourbon dont l'accès était libre. Nous nous y sommes transportés en masse. Là nous attendait une scène épouvantable. Lorsque nous avons voulu entrer par la porte de la rue de Bourgogne, les chasseurs de Vincennes, conduits par des généraux dont j'ignore le nom se sont élancés sur nous de la place du palais Bourbon, la baïonnette en avant, renversant tout sur leur passage : plusieurs Représentants ont été blessés.

» Traqués de la sorte comme des bêtes fauves, nous sommes revenus sur nos pas, et après être

rentrés un instant chez M. Daru, nous sommes allés à la mairie du dixième arrondissement qui nous a été ouverte. Réunis là au nombre d'environ deux cent cinquante, nous avons délibéré comme nous aurions pu le faire dans notre salle de carton. Nous avons prononcé à l'unanimité la déchéance du président et son renvoi devant la haute cour de justice pour y être jugé conformément à la Constitution. Nous avons nommé le général Oudinot commandant général des troupes et de la garde nationale de Paris. Il a choisi pour son chef d'Etat-major M. Tamisier. Tout cela a duré près de deux heures. Bientôt on a lancé encore contre nous ces terribles chasseurs de Vincennes. Des commissaires de police, qui paraissent passablement embarrassés de leur rôle, ont eu l'insolence de nous sommer, nous, l'Assemblée nationale, de sortir. — Benoit d'Azy, notre président, a répondu admirablement en termes que l'histoire recueillera, j'en suis sûr. MM. Berryer et Dufaure ont eu occasion de prononcer aussi quelques-unes de ces paroles pleines d'âme qui honorent à jamais ceux qui les disent

« Vous sentez que nous n'avons pas obéi à l'ordre qu'on nous donnait de nous retirer, mais que peut-on contre la force brutale ? Elle nous a balayés avec la crosse de ces fameux fusils dont la portée est si forte et si juste. — Nous sommes sortis escortés par ces bandes prétoriennes. Où nous conduisait-on ? L'ordre

avait été donné de nous envoyer à la prison de Mazas ; mais la vue de cette Assemblée qui compte tant d'illustrations dans son sein conduite ainsi comme de vils criminels, a fait sur la population un effet prodigieux. L'enthousiasme s'est manifesté partout sur notre passage par des cris chaleureux de *Vive l'Assemblée Nationale !*

« Alors on a changé de batterie : on a pensé qu'il ne serait pas prudent de traverser tout Paris de la sorte, et on nous a conduits à la caserne du quai d'Orsay. Nous avions pour prison la vaste cour de la cavalerie et trois ou quatre chambrées. Le caractère français s'est retrouvé là comme aux jours de la première Révolution ; on y a été tour-à-tour gai et sérieux. On y a dit beaucoup de bons mots, surtout aux dépens des futurs sénateurs.

« Lorsque Paris a été plongé dans les ténèbres, nous avons vu arriver dans la cour quatre ou cinq voitures cellulaires, les mêmes qui servent à transporter les forcats aux bagues de Brest, et de Toulon. Ce devait être l'équipage de l'Assemblée nationale pour la transporter à Vincennes, au Mont Valérien ou à Mazas. Là, il y a eu un pêle-mêle et des hasards qui ne m'ont pas été favorables. Les déportés de Vincennes et du Mont-Valérien disent avoir été aussi bien qu'on peut l'être dans une prison : ils étaient ensemble, et ils ont pu conserver un peu de gaieté ; moyennant finances, ils ont été bien nourris.

» Moi, au contraire, j'ai passé mes trente-six heures de prison dans une étroite cellule éclairée comme un

cachot par un soupirail très-élevé au-dessus du sol. J'étais là manquant de tout, ne pouvant parler à personne, n'ayant pas un livre pour me distraire ; n'ayant pour écrire qu'un papier et une plume détestables dont j'avais toutes les peines du monde à faire usage, et sachant que tout ce que j'écrirais serait lu par le Directeur, ce qui n'est pas fort encourageant. Pour comble de misère, je n'avais pour m'asseoir qu'un méchant escabeau large à peine comme ma main. La nourriture était digne du reste : un mauvais brouet noir servi dans une gamelle de fer battu, la valeur d'une chopine de vin bleu dans un vase de la poterie la plus grossière, pas de couvert, pas de couteau, encore moins de serviettes. — Pour porter à mes lèvres ce dégoûtant brouet pas d'autre instrument qu'une petite cuiller du bois le plus commun, et qui a dû passer dans les bouches les plus ignobles ! Ah ! vous dire combien j'ai souffert là, que de tristes réflexions j'y ai faites, serait difficile ! Vous en jugerez vous-même quand vous saurez que je n'ai pu fermer l'œil sur mon pauvre grabat, que j'ai compté quart-d'heure à quart-d'heure tous les coups qui ont retenti sur l'airain très-sonore de l'horloge de la prison.

» Un certain nombre d'Elyséens sont intervenus, dit-on, pour faire comprendre que, décidément, on ne pouvait pas traiter ainsi des Représentants de la France, qui n'avaient d'autre reproche à se faire que d'avoir obéi à la Constitution. C'est à cette démarche que nous devons notre délivrance.

» Sorti hier de ma prison à midi, j'ai rencontré sur ma route je ne sais combien de barricades dans les boulevards du Temple, dans les quartiers de Saint-Denis, et de Saint-Martin. Plusieurs fois je me suis trouvé entre les feux croisés des insurgés et des soldats. J'ai été obligé de me réfugier dans cinq ou six maisons. Vous pourrez enfin vous rendre compte des dangers que j'ai courus et des nombreuses difficultés que j'ai trouvées sur ma route, en apprenant qu'il m'a fallu 6 heures pour me rendre de Mazas dans la rue de Lille. »

« 18 décembre,

» Je compte revenir dans mon petit ermitage du 15 au 20 janvier. J'y apporterai une fameuse dose de mépris pour l'espèce humaine. Vive la solitude ! pourvu, toutefois qu'elle ne soit pas aussi rigoureuse qu'à Mazas, et qu'elle permette de voir quelques amis ! »

Ainsi, les événements de décembre rendirent M. de Keranflech à sa vocation d'ermite. Plus heureux que beaucoup d'autres, il sortit du monde politique comme il y était entré, sans avoir à se reprocher ces contradictions si communes, ces revirements soudains, ces concessions aux passions de la rue ou aux idolâtries d'antichambres, aucune de ces faiblesses, de ces hontes, qui ont tant fait, parmi nous, pour détruire dans les âmes les moins or-

gueilleuses, jusqu'aux derniers vestiges du respect. Les fragments mutilés de sa correspondance confidentielle, dans leur confusion apparente, nous l'ont montré ce qu'il était, le modèle du soldat parlementaire, alliant le raisonnement avec la discipline, servant d'une ardeur égale l'autorité et la liberté, laborieux, ponctuel, n'admettant jamais la neutralité sur la brèche, inaccessible aux séductions du succès comme à l'entraînement de la peur ; haïssant les voies détournées, les capitulations de conscience ; faisant quelquefois à la cause de l'ordre de pénibles sacrifices, mais ne croyant plus la servir si, pour la sécurité d'un moment, de moins clairvoyants viennent lui demander la sanction d'un acte contraire à la morale éternelle. Quelque modeste qu'il soit, un poste ainsi rempli sera toujours honorable, et plut à Dieu que des caractères semblables à celui qui vient de se dévoiler formassent uniquement, en France et partout, à la suite des grands orateurs et des hommes d'Etat, une armée compacte, invincible !

XXVIII

Dans une de ses dernières épîtres datées de Paris, le prisonnier de Mazas avait écrit : — Vive la solitude ! Mais ce vœu était bientôt suivi d'une réserve en faveur de l'amitié. Personne, en effet, ne comprenait mieux l'amitié que M. de Keranflech, et ne remplissait avec une exactitude plus rigoureuse les obligations qu'elle impose. Souvent même, il allait bien au-delà de ces obligations, et ceux qu'il chérissait, jaloux de la réciprocité dans les bons offices, devaient perdre jusqu'à l'espoir de s'acquitter jamais envers lui. On a déjà deviné que je rappelle ici ma propre histoire, et cependant, à part une première visite à M. de Féletz, je n'ai rien dit, de 1848 à 1852, d'une sollicitude d'autant plus touchante qu'elle trouvait moyen de s'exercer sans relâche au milieu des occupations les plus multipliées et des embarras les plus graves. Qu'il me soit permis de réparer en partie cette omission.

D'abord, comme on l'a vu, dès le mois de mai 1848, à peine arrivé à Paris, le Représentant morlaisien profite du premier moment de liberté pour s'informer de ce que devient mon *Livre des Mères* au concours de l'Académie française. Suivant mes habitudes de défiance, je réponds par le doute aux espérances qu'on veut me donner, et le 13 juin, tandis que l'émeute rugit à la veille de sanglantes batailles, l'ami retourne aux informations, l'ami oublie les menaces les plus effroyables pour se ré-

jouir à la nouvelle certaine de mon succès que lui annoncent presque en même temps M. de Féletz et M. de Falloux. Plus tard, en 1851, les *Soirées de l'ouvrier* vont tenter la même fortune, et de la part du député breton c'est toujours la même anxiété, c'est la même joie triomphante quand le résultat désiré vient encore couronner ses vœux. Dans l'intervalle, il saisit toutes les occasions d'attirer sur celui qui l'intéresse à l'égal d'un fils, les sympathies des hommes éminents qui l'entourent. Avec quel bonheur il transmet de la part de quelques-uns de ces hommes une lettre aimable, un mot affectueux ! Mais aussi combien il s'irrite si, absorbé par la politique, on l'écoute à peine ; si son œil inquiet, observateur, a deviné l'ennui, l'impatience ou la distraction !

Une autre pensée l'agite, et revient très-fréquemment sous sa plume. On lui dit que son protégé vit trop à l'écart, que les réputations littéraires se font à Paris, et qu'elles ne vont guère chercher les absents ; qu'il faut, pour attirer l'attention d'un monde blasé, qu'un nom circule beaucoup dans les salons, qu'on l'entende souvent répéter, et qu'avec le nom, se rencontre aussi la personne dont les relations plus ou moins brillantes, plus ou moins nombreuses ont bien autrement d'importance que le talent pour les caprices de la vogue. Ces observations, l'expérience en reconnaît la justesse, et c'est pourquoi, l'ermite, jeté tout-à-coup dans le tourbillon, insiste pour attirer et retenir auprès de lui, au moins six semaines

ou deux mois, au centre du mouvement intellectuel, son ancien compagnon de voyage aux Pyrénées. Comme il choisit discrètement, au lieu de raisonnements d'une nature aussi affligeante, et qui donneraient à la célébrité toutes les trivialités du savoir-faire, comme il choisit, pour mieux persuader, ce qui peut sourire aux rêves de l'imagination, aux satisfactions de l'esprit! — « Je connais d'avance quelques-unes de vos objections, écrit-il en parlant de son projet pour la première fois, mais songez donc au plaisir que vous aurez à voir nos magnifiques musées, et à causer avec des hommes tels que M. Ozanam, si plein de cœur, M. de Féletz, votre ami *** les deux plus aimables vieillards que je connaisse, quoique dans des genres bien différents! »

Et M. Frédéric Ozanam, avec la bonté la plus empressée, se mêlait, l'année suivante, à cette petite conspiration. Il venait de lire mes derniers ouvrages qu'il jugeait avec une grande indulgence :

« Ces fleurs de Bretagne, poursuivait-il, ont charmé ma maison; nous y avons trouvé tout le parfum de la terre hospitalière où nous venions de passer de si agréables jours. Dites bien à nos amis de Morlaix que leur pensée ne s'évanouit point, ni dans les brouillards glacés ni dans le tourbillon d'occupations qui nous enveloppent. Ne viendrez-vous pas à votre tour, mon cher monsieur, visiter ici vos amis, et surtout vos amis inconnus? Pourquoi pas cet hiver? M. de Keranflech vous dira que nous

avons un grand calme : point de bruit dans la rue; et, dans les salons, un certain besoin de laisser un moment reposer les colères. Il y a là une heure favorable pour le poète, où sa voix sera la bienvenue, où sa parole pacifique fera du bien. Ce motif doit vous toucher; mais s'il y fallait ajouter un mot pour rassurer votre timidité, soyez sûr d'un cordial accueil; et parmi ceux qui s'empresseront de vous entourer, de serrer fraternellement votre main, veuillez compter votre dévoué serviteur et confrère en saint Vincent de Paul. »

Pendant près de quatre ans, ces invitations se renouvelèrent tous les six mois, et si l'obstiné breton ne crut pas devoir s'y rendre, il n'en conserve pas moins, aujourd'hui, au fond du cœur, pour le sentiment qui les dictait, une reconnaissance très-vive. L'un de ses patrons, saint François, épousait jadis dame Pauvreté; lui, depuis longtemps, en sortant du berceau, il avait juré amour et fidélité à dame Retraite. Cet engagement, il n'a jamais eu occasion de le regretter dans la vie laborieuse et paisible qu'il s'est faite, et qui lui suffit. Plus répandu, eût-il été plus heureux? C'est une question. Que sont des applaudissements d'une sincérité souvent douteuse, et dans tous les cas passagers, auprès des tranquilles douceurs de la solitude? Oh! oui, répétons-le avec M. de Keranflech : — « Vive la solitude, pourvu qu'elle ne soit pas aussi rigoureuse qu'à Mazas, et qu'elle nous permette de voir quelque amis! — »

XXIX

Nous avons tous, en dehors de la famille et dans un quartier de la ville que nous habitons, une ou plusieurs maisons choisies vers lesquelles nos joies comme nos peines nous ramènent toujours. S'il nous arrive de sortir sans but arrêté, mais sous la préoccupation d'un plan d'avenir ou d'une inquiétude présente, nos pas obéissent machinalement à l'instinct accoutumé de notre cœur, et bientôt nous nous réveillons de nos songes la main sur le mar-
teau que chaque événement, disons mieux, que chaque émotion de notre vie a fait résonner comme un appel entre l'amitié et nous. Ces murs que l'indifférent ne saurait distinguer des murs voisins ont à nos yeux un charme particulier, un langage aussi familier au souvenir qu'à l'espérance. La confiance se tient assise sur le seuil, c'est elle qui nous attire, elle la douce fée qui donne à la plus pauvre mesure des richesses bien préférables à toutes les magnificences des somptueux palais d'Aladin. Là, dans ces retraites de prédilection oasis où le pèlerin se repose de ses lassitudes, tout nous connaît, tout garde l'em-
preinte des heures écoulées en des confidences mu-

tuelles, et le jour où l'absence survient, nous écarte pour des mois, des années, à jamais peut-être de la porte aimée qui se referme derrière nous, comptera éternellement parmi les plus malheureux. Encore quand cette porte doit se rouvrir, comme au retour de Paris, l'ermitage de la Villeneuve! mais quand le cœur de l'ami a cessé de battre, quand sa main s'est glacée en pressant la nôtre, quand la mort a frappé sans pitié pour notre isolement, hélas! hélas!

Plusieurs années nous séparaient alors de ce dernier jour, et ce fut avec bonheur que l'ancien Représentant, rendu à ses livres et à ses amis, reprit ses habitudes d'autrefois. M. de Keratry, longtemps dans un camp opposé au sien, le félicitait aussitôt son arrivée à Morlaix de ses plans de vie cachée et studieuse : « Mon bon ami, écrivait le vieux publiciste le 9 février 1852, jouissez de ce doux repos auquel votre caractère comme votre vie passée vous donne de justes droits. C'est ce que les anciens nommaient *otium cum dignitate*, et vous avez en vous tout ce qui peut en accroître le prix, je veux dire une bonne conscience. »

Chère petite maison, heureux cabinet de travail, que n'êtes-vous encore ainsi qu'il vous retrouva, et tels que nos yeux, alors brillant de plaisir, aimaient à vous reconnaître! Nous ne les verrons plus ces murs couverts d'un papier modeste, garnis de tableaux, de cartes, de livres et se plaisant à montrer sous une forme palpable les croyances et les sentiments de l'homme qui les habitait. Là, au-dessus

du foyer était placé un grand crucifix qu'il avait eu soin de choisir les bras bien ouverts pour le pardon; puis, à côté, et comme à son ombre, les bustes de Mgr Gerbet et du R. P. Lacordaire. Deux autres bustes, ceux de M. le comte et de madame la comtesse de Chambord, venaient sur le second plan; et ailleurs se rangeaient, entre deux corps de bibliothèque, quelques portraits, l'auguste Pie IX, le R. P. de Ravignan, Montalembert, Châteaubriand, O'Connell. — L'*Université catholique* et le *Correspondant* garnissaient plusieurs tablettes; mais ensuite, sans aucune distinction d'école entre les fils soumis d'un même père, tous les défenseurs de la Religion se pressaient à droite, à gauche, dans une union fraternelle, qu'ils n'ont pas toujours, malheureusement, en réalité. Assis dans un fauteuil proportionné à sa taille élevée que ne réduisaient point à des moins hautes proportions les longs plis d'une robe de chambre, il était là, l'ermite, les bras ordinairement croisés en nous écoutant, son vaste front dégarni de cheveux, les traits plutôt ébauchés que finis, les yeux souriant, essayant parfois un regard malin, et ne pouvant y réussir qu'à demi avec le désaccord indiscret de lèvres épaisses, de lèvres candides où demeurait obstinément la bonté. — Souvent, sous l'empire d'une émotion récente qu'il tenait à nous communiquer, il prenait un livre, un journal et lisait lentement, péniblement même en accompagnant sa voix d'un geste uniforme, quelques lignes, une ou deux pages saccadées, brisées par la vivacité de ses im-

pressions. Incapable de rien dissimuler, un mot trop brusque, un mouvement de l'épaule accusaient de temps à autre, un peu d'impatience, son unique défaut. Ces échappées provenant d'un excès de franchise, il les confessait après coup d'un air moitié contrit, moitié satisfait comme un enfant rougissant et s'applaudissant à la fois d'une espièglerie. L'espièglerie, en effet, ce mince travers qui semble particulier à l'enfance, voilà toute la malice de ce vieillard, car il faut bien nous rappeler, malgré l'apparence contraire, qu'en 1852 il avait déjà soixante ans.

Ce fut donc à soixante ans, sans prendre même le temps nécessaire pour délasser son esprit des fatigues qu'il avait rapportées de l'Assemblée nationale; ce fut à l'âge où le repos complet aurait son explication et son excuse, que M. de Keranflech voulut ajouter à ses anciennes occupations l'étude de la langue anglaise et de la langue italienne. Des pessimistes, en le voyant rentrer dans le calme de la vie privée après les agitations de la vie publique, lui prédisaient hautement les douloureuses langueurs de l'ennui, et, pour mieux combattre ces alarmes, il demandait à Milton, au Tasse de bercer ses derniers jours, fortifiés, d'ailleurs, par des inspirations plus sublimes. Apprendre au bord de la tombe? Essayer de nouveaux sons quand les lèvres vont cesser d'en former aucun? Eh! mon Dieu, oui! et nous affirmons que ce travail persévérant est dans les desseins du ciel. Les vaillants ne se couchent point mollement dans l'attente de la mort: ils marchent, ils la ren-

contrent ; et rien ne les honore mieux que leur défaite en pleine activité.

Il devait en arriver ainsi au laborieux solitaire de la Villeneuve : le terme approchait pour lui, et non content de donner à son esprit un aliment tout nouveau, il vint réclamer, en outre, dans une réunion charitable formée à Morlaix pendant son absence, des devoirs de plus à remplir. Ici le silence nous est commandé. Un usage qu'on ne saurait trop religieusement observer, interdit la publicité aux vertus les plus aimables, aux actions les plus généreuses, pratiquées et accomplies dans l'ombre sous la bannière protectrice de saint Vincent de Paul.

Ce que nous pouvons seulement ajouter c'est que l'époque de la vie désignée figurément par les glaces de l'âge, n'avait nullement refroidi chez notre ami l'amour ardent qu'il portait aux malheureux. Beaucoup avant lui, en plaidant la cause des indigents, avaient réclamé, pour eux, de la pitié ; il demandait plus ; il voulait aussi le respect, ce sentiment que dans l'introduction de cette longue étude, nous avons reconnu si rare. Voyons ce qu'écrivait M. de Keranflech, sur la dignité du pauvre, et rapprochons ces dernières pages inspirées par la charité de celles que nous avons déjà recueillies sur notre route.

XXX

« La dignité du pauvre !... Ah ! que ce mot aurait sonné étrangement à l'oreille des hommes de l'ancien monde, du monde antérieur à l'ère chrétienne ! Quoi, voilà un être qui gagne péniblement sa vie par des travaux serviles, qui souvent même ne la gagne pas et n'a d'autre ressource pour soutenir sa misérable existence que la pitié des riches, et vous parlez de sa dignité ! Vous voulez rire, sans doute ; ou bien, sophiste dangereux, vous voulez provoquer un bouleversement de l'ordre social. — Voilà, je n'en doute pas, ce qu'aurait répondu un païen, même en le supposant éclairé de toutes les lumières de la philosophie.

» Mais croyez-vous qu'il n'y a pas aujourd'hui encore beaucoup de chrétiens qui, sur cet article, pensent à peu près comme les païens ! Nous sommes tellement plongés dans les sens, tellement dominés par les apparences, que la dignité humaine, à plus forte raison la dignité du pauvre, n'est pour la plupart des hommes qu'un mot vide de sens, un mot sans réalité. Voyez plutôt les rapports qui existent entre les différentes classes de la société.... ces dé-

dains d'une part, ces haines de l'autre, et dites-moi si ce sont là les effets que devrait produire le sentiment de la dignité humaine ! Ah ! c'est que ce sentiment n'existe pas, ou qu'il est mal compris, ou, du moins, qu'il est tellement superficiel que c'est à peu près comme s'il n'existait pas, puisqu'il exerce sur la conduite une si faible influence....

» Que nous apprend la foi, cependant, sur l'homme en général, et en particulier sur le pauvre ? Des choses qui nous étonnent, des merveilles qui confondent notre pauvre raison, qui surpassent infiniment tout ce qu'il est donné à l'imagination, quelque audacieuse qu'on la suppose, de concevoir, mais qui n'en sont pas moins, pour nous chrétiens, des vérités élémentaires.

» C'est que, tous descendus d'un premier homme que Dieu a créé à son image; rachetés des conséquences d'une faute originelle, par le fils de Dieu, qui a daigné descendre sur la terre et mourir sur une croix pour nous sauver, nous sommes, moyennant quelques conditions à remplir de notre part, prédestinés au royaume céleste, frères et cohéritiers de Jésus-Christ, notre divin Sauveur.

» Voilà ce qui constitue la véritable dignité de l'homme; ce qui la constitue pour tous sans exception. Le plus petit, le plus déshérité en ce monde, le plus ignorant a, sous ce rapport, des titres absolument semblables à ceux qui occupent le sommet de l'échelle sociale ou intellectuelle. L'un aura passé inaperçu sur la terre; il y aura traîné une vie de

privations et de souffrances; il y aura essuyé les rebuts, les humiliations qui trop souvent sont le partage des petits; — l'autre aura joui d'une existence brillante; tout lui aura souri dans le monde, honneur, fortune, délices de la vie : il aura peut-être excité l'admiration des hommes par l'éclat de ses talents, par la puissance de son génie; eh bien, lorsque le terme de ces deux existences si différentes sera arrivé, l'équilibre qui paraissait rompu un instant sera rétabli. Alors commencera pour tous les deux une existence nouvelle et qui, cette fois-ci, n'aura pas de terme. L'un et l'autre seront jugés, non pas selon le rang qu'ils auront eu sur la terre, mais suivant l'usage qu'ils en auront fait, suivant qu'ils auront mérité ou démerité aux yeux de celui qui lit dans les cœurs.

» Je m'arrête ici un instant, et je demande si, en présence d'une perspective comme celle-là; si avec ce que nous savons de notre origine et de notre destinée, il devrait y avoir — d'une part, des dédains pour des positions inférieures, — de l'autre, des sentiments d'envie pour des positions supérieures. — Eh ! ne voyez-vous pas que toutes ces distinctions de petits et de grands, de faibles et de forts, de savants et d'ignorants; que toutes ces classifications sociales, nécessaires dans les conditions actuelles de l'humanité pour le maintien de l'ordre sur la terre, passeront comme un songe ? Ne voyez-vous pas que c'est un rôle que l'on joue quelques années seulement; que c'est un habit de théâtre que l'on porte

sur une scène bien passagère, et que l'on dépose au moment où sonne la grande heure de l'éternité !

» Cela étant, le pauvre, en sa qualité d'homme, partage donc aussi avec le riche le caractère sacré de dignité humaine, c'est-à-dire d'enfant de Dieu, qui lui donne droit au respect de tous.

» Absorbé par le soin des intérêts matériels, péniblement courbé vers la terre, dégradé peut-être non moins au moral qu'au physique, par le besoin, par la misère, par tout le déplorable cortège qu'elle traîne trop souvent après elle, il a conservé probablement dans son regard, dans son attitude, dans sa démarche, dans son langage, bien peu de traces de cette dignité naturelle qui annonce le roi de la nature : n'importe, il est homme ; à ce titre il est enfant de Dieu ; il a une âme rachetée du sang de Jésus-Christ : cette âme dont vous ne voyez que l'enveloppe, qui aujourd'hui vous semble dégradée, brillera peut-être un jour dans le ciel d'un éclat qui fera l'étonnement de ceux qui l'auront connue sur la terre, qui peut-être l'auront mal jugée, et l'auront accablée de leurs mépris. Ah ! que de motifs pour respecter le pauvre, pour se montrer envers lui plein de bienveillance, de douceur, d'une tendre commiseration !

» Cependant, ce n'est pas tout : outre sa dignité d'homme, il a aussi sa dignité de pauvre qui lui donne auprès de nous, auprès de tous ceux qui croient à l'Évangile, des titres encore plus grands,

s'il est possible, mais auxquels on réfléchit d'ordinaire bien peu.

» C'est une belle chose, tout le monde en convient, que le courage ; c'est peut-être la qualité qui inspire l'admiration la plus vive et la plus universelle. L'homme qui est placé dans une position où il est nécessaire d'en avoir, où il a des occasions fréquentes d'en déployer, inspire par cela même un intérêt général. Cette situation est pour lui une sorte de dignité dont l'opinion publique le revêt spontanément et par une sorte d'instinct fort juste. La guerre que nos armées soutiennent depuis deux ans avec tant de courage nous donne plus d'occasions que jamais d'éprouver la justesse de cette observation ¹.

» Je ferai ici un rapprochement qui peut-être choquera la superbe délicatesse de quelques personnes, qui même, au premier coup d'œil, paraîtra, je le crains bien, un paradoxe ; mais qui, pour devenir une vérité, ne demande qu'un peu de réflexion.

» La pauvreté, j'entends la pauvreté honnête, est aussi un état de guerre et de guerre terrible qui ne connaît pas de trêves. C'est une lutte de tous les instants contre les premières, les plus urgentes nécessités de la vie. Si, pour braver la mort sur des champs de bataille, il faut du courage, ah ! qu'il en faut bien plus encore pour soutenir tout ce que la pauvreté traîne après elle de souffrance ! C'est d'abord

¹ Ce morceau a été écrit en 1856.

la faim, une faim cruelle qui fait souffrir, non-seulement à vous-même, mais encore à des êtres qui vous sont plus chers que la vie, à une femme, à des enfants, des tortures inouïes et que vous êtes dans l'impuissance de soulager. C'est, dans la saison rigoureuse, un froid glacial qui paralyse vos membres sans qu'il soit possible de les réchauffer, faute de vêtements et de bois. — L'été, ce sont des chaleurs intolérables, lourdes, étouffantes, dans le misérable galetas qui est votre seul refuge et où vous cloue la nécessité d'un travail misérablement rétribué. Dans tous les temps, c'est la honte, c'est l'humiliation d'un état, qui est en but aux mépris d'un monde frivole, humiliation qui est sentie d'une manière d'autant plus vive que quelquefois on a connu un état plus heureux. C'est aussi l'abandon, l'isolement qui deviennent votre partage.

» Voilà bien des sortes d'épreuves, et je ne les ai pas toutes énumérées, il s'en faut. Maintenant, ne pensez-vous pas une chose ? L'homme qui les soutient avec courage, avec résignation, qui, au lieu de maudire un état social où il est si mal partagé, l'accepte comme la volonté de la Providence, et n'en rend pas moins à Dieu des actions de grâces, ne croyez-vous pas que cet homme est digne de tous nos respects ?... je ne dis pas assez, de notre admiration ?

» C'est sans doute là un des motifs pour lesquels notre Seigneur Jésus-Christ a tant exalté la pauvreté, pour lesquels il a ennobli cette condition en

la prenant pour son partage sur la terre, lorsqu'il a daigné y descendre pour sauver le monde.

» Ce qu'il y a toujours de bien certain, c'est que, à la veille de son grand sacrifice, dans ces dernières instructions que l'on peut regarder comme son testament, il a fait aux pauvres un legs magnifique, il les a choisis pour le représenter sur la terre dans son état de souffrance, en déclarant de la manière la plus solennelle et dans les termes les moins équivoques, que, au grand jour du jugement dernier, il regardera comme tenue envers lui-même la conduite qui aura été tenue envers les pauvres.

» Voilà donc le pauvre évidemment revêtu d'une dignité incomparable, bien que souvent il l'ignore lui-même ; ce que nous aurons fait pour ou contre le pauvre, nous l'aurons fait pour ou contre Jésus-Christ.

» Quel stimulant pour nous ! quelle puissante considération pour exciter notre zèle et notre amour ! « Ce que vous aurez fait au plus petit de mes frères, vous l'aurez fait à moi-même. »

» Que des hommes qui ne croient pas à l'Evangile entendent ces paroles avec indifférence, cela se comprend ; mais des chrétiens pourraient-ils rester insensibles ou inactifs devant une pareille déclaration faite par celui qui est la vérité même ? Certes, cela serait la plus étonnante des inconséquences, et, cependant, hélas ! il faut le reconnaître, cette inconséquence n'est que trop commune.

» Pensons donc sérieusement au caractère mystérieux que notre Seigneur Jésus-Christ a donné aux pauvres ; faisons de ce caractère méconnu dans le monde, mais qui n'en est pas moins visible à l'œil de la foi, l'objet de nos fréquentes méditations : alors, nous pouvons en être certains, la dignité du pauvre nous apparaîtra dans tout son jour, non-seulement à travers les haillons qui la déguisent d'ordinaire, mais même à travers les défauts et les vices qui trop souvent la dégradent. Alors aussi, pleins d'une tendre commisération pour ses souffrances nous aurons naturellement et sans effort dans nos relations avec lui cette affabilité de manières, cette douceur de langage qui, en donnant à nos chétives aumônes un prix inestimable, nous gagneront son cœur, provoqueront sa confiance, guériront peut-être ses plaies morales, les adouciront à coup sûr, et dans tous les cas, nous feront de lui un ami et un intercesseur puissant auprès du Dieu qui prête une oreille si attentive à la prière des faibles et des déshérités de la terre. »

XXXI

Ainsi parlait le moraliste chrétien, et chacune de ses actions témoignait assez de ses convictions profondes sur l'obligation d'un respect mutuel entre le riche et le pauvre, entre le supérieur et l'inférieur. Dans les rapports si délicats de maître à domestique, là où d'autres que lui auraient craint peut-être de nuire à l'autorité en pratiquant rigoureusement la justice, sa conscience ne perdait pas un instant de vue les doctrines exposées plus haut. Un jour, pour je ne sais quel petit détail d'intérieur, il cède à un mouvement d'impatience, et adresse des reproches peut-être injustes à l'une des deux femmes qui le servaient. Celle-ci, douée de qualités éminentes, mais impressionnable, facilement blessée, quitte la chambre précipitamment, et plusieurs heures se passent sans que la pauvre Eulalie se décide à réparer par un mot d'excuse sa brusque retraite. Le moment arrive cependant ; et la voix tremblante, le front couvert de rougeur :

— Monsieur, dit-elle, j'espère que vous avez oublié ce qui s'est passé ce matin ?

Le maître sourit, et d'un accent cordial et généreux :

— Non, mon enfant, je m'en souviens parfaitement, et c'est pour reconnaître avec vous que nous avons eu tort tous les deux.

Ce trait d'équité, ce trait qui donnait à la dignité du pauvre une satisfaction complète, m'a été rapporté, il y a peu de semaines, avec des pleurs de reconnaissance. Voici une autre anecdote provenant de la même source.

Un soir de novembre 1859, Eulalie en servant son maître à table, s'aperçut qu'il ne mangeait point. Muet d'abord et préoccupé, M. de Keranflech raconta bientôt qu'en revenant chez lui, après une visite au château de Portzantrès, il avait vu, au coin d'un fossé, un homme étendu sur l'herbe humide. L'état de cet homme provenait d'une cause qu'on devine trop aisément. — Mais, enfin, ajouta, l'ermite de la Villeneuve, il y a là une âme aussi, et j'ai peur, par le froid qu'il fait, que ce malheureux ne périsse pendant la nuit si personne ne vient à son aide. Tenez, prenons une bonne résolution : allumez une lanterne, et retournons tous les deux à la recherche de mon ivrogne qui, si je ne le savais en lieu de sûreté, ne me laisserait pas un instant de repos. — Et voilà comment notre ami, à l'âge de 68 ans, courait les chemins pour assister un mauvais sujet dont le nom et le visage lui étaient parfaitement inconnus. Le bon samaritain n'aurait pas fait mieux.

Tant d'intérêt, tant d'indulgence pour le prochain

dans la pauvreté, dans la domesticité, dans la dégradation même, ne se rencontrent jamais où manque la plus aimable de toutes les vertus, la simplicité. Celui qui se figure tenir une place à part au-dessus des autres; celui qui n'est simple ni de cœur, ni d'esprit, ni de caractère, l'homme à prétentions enfin, ne connaît point cette condescendance affectueuse, cette vigilance équitable pour les faibles et les petits. J'ai beau interroger mes souvenirs je ne puis me rappeler avoir entendu une seule fois M. de Keranflech s'enorgueillir de n'importe quel avantage. Les mots plus grands que les choses lui étaient antipathiques, et lorsque ces mots s'attachaient à sa personne, il ne manquait point de les repousser vigoureusement.

Le secrétaire d'une *Revue biographique des célébrités contemporaines* lui soumit, en 1853, un article qui le concernait, en le priant d'y faire les rectifications et les additions nécessaires. M. de Keranflech s'opposa formellement à la publication de cet article, d'ailleurs très-bienveillant, et la copie de sa réponse restée dans ses papiers avec la lettre du journaliste, le montre épouvanté à l'idée de voir figurer le nom d'un Représentant obscur, d'un simple soldat de l'ordre sous un titre aussi pompeux et, souvent, aussi menteur :

« Il y aurait une espèce de dérision, s'écrie-t-il, à traîner de force dans une revue de *célébrités*, des hommes qui, à l'Assemblée nationale, ne sont jamais sortis de la foule. En ce qui me concerne, du moins,

je regarderais cela, malgré l'intention contraire, comme une ironie sanglante. »

Quant à l'empreinte de ses armes que lui demandait le même écrivain, on sait déjà dans quels termes il refusa de l'envoyer : « — Autant je trouve de lâcheté à brûler des titres de noblesse, autant je trouve de puérilité à faire de la *gentilhommanie*. »

Il donne à l'église de Saint-Martin une belle fenêtre représentant le patron de la paroisse; on lui parle encore d'y placer son écusson : « — Qu'on s'en garde bien, dit-il; un nom n'ajouterait rien à l'éclat de la fenêtre, et j'ai pour précepte que si le conseil de laisser ignorer à la main gauche ce que donne la main droite doit être observé quelque part, c'est principalement dans une église. »

On multiplierait à l'infini de pareils traits en opposition formelle avec les travers d'un temps où l'on fait étalage de tout. La lecture que leur auteur faisait chaque soir d'un chapitre de l'Evangile ou de *l'Imitation de Jésus-Christ*, n'était pas, sans doute, étrangère à la vertu de simplicité qui réglait toutes ses actions et dictait toutes ses paroles. Il avait pris aussi l'habitude, dans ses prières quotidiennes, de répéter trois fois de suite, comme résumant ses vœux les plus ardents, ce verset du cinquantième psaume : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis*. Un cœur pur et l'esprit de justice ! voilà l'essentiel, en effet, pour le meilleur emploi de la vie et pour le bonheur, autant que le bonheur existe en ce pauvre monde !

XXXII

On a écrit plusieurs traités sur l'art d'être heureux, mais cet art, nous le répétons, il est dans la droiture de l'esprit et la chasteté du cœur ; il est dans la conservation avec les goûts simples de l'enfance, d'une imagination riante et créatrice ; il est dans l'épanouissement prolongé des admirations naïves et des saintes tendresses. — Beaucoup d'or, beaucoup d'honneurs, beaucoup d'affection même autour de soi, qu'est-ce que cela si la faculté d'en jouir est éteinte ; si la décrépitude de l'âme a suivi ou peut-être devancé les premières rides du visage ? Rester jeune intérieurement en dépit de ces rides et des cheveux blancs qui les accompagnent, rester jeune, c'est-à-dire avoir de la jeunesse la pureté, la candeur, l'amour du beau, l'élan généreux, quoi de plus doux, au contraire, et de plus propre à consoler, au besoin, de bien des peines, de bien des privations ? Les lettres d'Italie et de Suisse, nous ont montré comment M. de Keranflech avait gardé ce don précieux de la jeunesse, et comment il en jouissait à cinquante ans. Nous allons voir onze ans, et même dix-sept, dix-huit ans plus tard, par quelques extraits de nouvelles relations

de voyage, un intérêt aussi vif pour les merveilles de l'art, de la nature, et, par conséquent, un plaisir aussi varié dans ses impressions, aussi délicieux, résister jusqu'à la fin aux désenchantements accoutumés de la vieillesse.

« 31 juillet 1853.

» Je vous ai écrit en quittant Paris, mon cher V..., je vous écris encore en y arrivant. Voilà donc mon voyage des bords du Rhin terminé ! Dans le cours de ces pérégrinations, j'ai peu donné de mes nouvelles : lorsque dans la journée on s'est fatigué beaucoup, le soir, on s'étend dans un bon fauteuil avec toute la nonchalance dont on est capable, et alors vive le repos complet ! Quelquefois, sans doute, en comparant les hommes et les choses des différentes contrées parcourues, on se transporte en imagination dans son pays, on regrette que tel ou tel ami ne soit pas là pour admirer avec vous cette nature si belle, si riche, ces paysages si gracieux ; on se dit, par exemple, quel dommage que l'ami V.... soit si loin, quelles couleurs il trouverait ici pour enrichir sa palette ! — Il est vrai que lui aussi, de son côté, sans sortir de sa chère Bretagne, voit des choses charmantes ; il a même sur moi, voyageur au long cours un avantage : il lui arrive des aventures aux péripéties les plus amusantes, les plus imprévues, tandis que je parcours l'Europe aussi paisiblement

que si je n'étais pas sorti de ma Villeneuve, sans même qu'on me demande une seule fois mon passe-port, un passe-port visé à je ne sais combien d'ambassades, et qui m'a coûté 36 fr. avant de quitter Paris !

» Gand, la première ville de la Belgique, où je me sois arrêté m'a paru avoir un caractère d'élégance et de luxe tout-à-fait remarquable. Une foule de maisons rappellent l'architecture espagnole, sans doute parce qu'elles ont été construites à l'époque où la Belgique appartenait à l'Espagne. Ces maisons ont, en général, leur pignon sur la rue. Ceux-ci s'élèvent dans les airs en formant des espèces de degrés qui vont toujours en se rétrécissant jusqu'au sommet. Il en résulte des toits élevés et pointus. Ces maisons, pour la plupart, sont peintes en couleur blanche ou jaunâtre, et leurs murs sont entretenus dans un grand état de propreté. On les lave souvent au moyen de pompes à incendie, et lorsque la peinture commence à s'altérer, on la renouvelle aussitôt. Gand possède de fort belles églises. Saint-Bavon, la cathédrale, est excessivement riche en marbres précieux, en tableaux et en sculptures. Là on voit un grand nombre d'évêques de différentes époques couchés sur leurs tombes. Nulle part je n'ai vu une chaire plus magnifique et de plus beaux confessionnaux. Chacun de ceux-ci semble gardé par quatre statues de grandeur naturelle où la sculpture a déployé une admirable richesse de conception et une merveilleuse

dextérité dans l'art d'imiter la nature. On ne se fait pas d'idée de l'effet que produit sur l'imagination cette armée de statues vivantes, en quelque sorte, et qui se dressent devant tous les confessionnaux rangés dans l'église.

» Une chose fort intéressante encore dans cette ville, où nous nous sommes fait montrer la maison du fameux brasseur Arteweld, et aussi celle qu'a occupée Louis XVIII, c'est le Béguinage. Là j'ai vu, renfermé dans une enceinte assez considérable un immense couvent qui se compose de toutes petites maisons en assez grande quantité pour donner à sept ou huit cents religieuses, libres et non cloîtrées un logement très-confortable. Les béguines s'associent par couple ayant son petit ménage, cuisine, salon, chambre à coucher, jardinet même. Toutes ont plus ou moins de fortune; elles vivent donc sans être à charge à personne, et vendent les divers produits de leur travail au profit des pauvres. J'ai assisté dans leur chapelle à un salut, où se sont fait entendre des chants assez remarquables.

» Je ne dois pas quitter Gand sans dire un mot de l'immense serre de Wan-hoot. Cette serre, ou plutôt cette réunion de serres a une célébrité Européenne. Là se fait un journal d'horticulture. J'ai été frappé de la manière dont se lithographient les planches. Vous voyez devant vous, au rez-de-chaussée, un immense atelier où travaillent, autour de longues tables, des jeunes gens qui paraissent, en général, appartenir à la classe inférieure. Chacun d'eux est

utilisé suivant son aptitude, et il résulte de tout ce remue ménage un ensemble qui vous étonne. Pour lithographier une plante, il faut autant de pierres lithographiques qu'il entre dans cette plante de différentes couleurs. Chacune applique la sienne, et ce n'est que lorsque l'épreuve a passé par une foule de mains et sur une foule de pierres, que vous avez devant les yeux une lithographie souvent fort belle, et qui vous donne une idée complète de la plante, coloriée en même temps que dessinée....

» Anvers a aussi une magnifique cathédrale qui est couronnée par une immense et fort belle tour. Le vaisseau de l'église présente peut-être un aspect plus imposant que celui de la cathédrale de Gand, mais il est moins orné. Cependant, il y a, dans cette église des chapelles très-riches en marbre admirablement travaillé, entr'autres celle où reposent les restes mortels de Rubens et de quelques membres de sa famille. — La tour possède un fort beau carillon qui se fait entendre non-seulement aux heures, mais aussi aux demi-heures.

» Après la cathédrale, Saint-Jacques est la plus belle église d'Anvers. Dans un terrain à ciel ouvert contigu à cette église et qui en dépend, se trouve un calvaire tout-à-fait grandiose où sont représentés, de grandeur naturelle, tous les personnages de la passion et beaucoup de saints de l'ancien et du nouveau testament. Il est impossible de voir ce calvaire, qui occupe un espace considérable, sans être profondément ému. Sur le sommet où sont les croix, on

a reproduit, dit-on, une imitation parfaite du Golgotha et du Saint-Sépulcre.

» Anvers possède le plus beau musée de la Belgique : il est composé en grande partie de tableaux de l'école Flamande, et surtout de Rubens...

» Bruxelles est à la hauteur de son titre de Capitale. La rue Royale est, assurément, une des plus belles rues de l'Europe. Tout le quartier, au surplus, est digne du voisinage de cette rue : le parc qui en forme le centre est une charmante promenade entourée de magnifiques édifices. C'est, d'un côté, le palais du Roi et du prince d'Orange, de l'autre le corps législatif ; dit palais de la Nation, et les divers Ministères.

» Le parc n'est pas la seule promenade de Bruxelles : les boulevards qui entourent la ville en forment une autre très-considérable. Une partie de ces boulevards m'a paru beaucoup plus agréable que le reste, c'est celle qui longe le jardin botanique et qui lui emprunte son nom. Là, les promeneurs ont un ravissant coup d'œil, ils dominent tout le jardin admirablement dessiné.

» L'église Sainte-Gudule a une réputation méritée : placée sur un des points les plus élevés de la ville, elle attire les regards par la masse de son édifice et, surtout, de ses deux tours colossales. Cette église réunit tous les genres de beauté : grandeur et élévation des nefs, proportions parfaites, chapelles ornées de tableaux précieux et surtout de magnifiques vitraux.

» Les maisons qui ornent la grande place de Bruxelles doivent avoir été bâties à l'époque où le Brabant enrichi par ses fabriques et son commerce avaient des corporations qui rivalisaient de magnificences. Là, effectivement, vous voyez, d'abord, un Hôtel-de-Ville d'une construction élégante surmonté d'un beffroi très-élevé que l'on voit de tous les points de la cité. En face, se dresse l'ancien palais des Rois, et puis une foule de maisons parées des plus belles couleurs, restaurées à neuf dans le style du temps où elles ont été construites. Vous voyez là, étalant leurs charmantes façades surchargées d'ornements, de balustrades, de dorures, de bas-reliefs, d'inscriptions rappelant leur ancienne destination, l'ancienne maison des Bouchers, celle des Brasseurs, celle des Tailleurs etc., etc. C'est une chose curieuse ; c'est un spectacle unique peut-être, car, nulle part, on ne se trouve transporté d'une manière plus complète dans le siècle des grandes communes de Flandres et de Brabant. C'est un tableau vivant du Moyen-Age, du moins c'en est le théâtre ; il ne manque que les acteurs.

» On ne peut aller à Bruxelles sans faire une excursion à Waterloo et au Mont-Saint-Jean, deux villages devenus si célèbres. Sur la plaine qui fut le théâtre de la grande bataille qui décida du sort de l'Europe et surtout de la France, en 1815, le gouvernement des Pays-Bas a fait élever un mont factice de cent soixante mètres de hauteur surmonté d'un lion colossal. J'ai monté sur ce monument d'où la

vue s'étend au loin sur l'immense plaine qui l'environne ; j'y suis resté au moins une heure livré aux mille réflexions que peut faire naître un pareil spectacle, et le souvenir de ces milliers d'hommes s'entrégorgeant là pour expier l'ambition démesurée d'un seul....

» A Bruxelles, j'aurais voulu voir les généraux de Lamoricière et Bèdeau, mes anciens collègues aux Assemblées constituante et législative. Il m'aurait été doux de serrer sur une terre étrangère la main de ces hommes de cœur en témoignage de mes profondes sympathies.

» De Bruxelles, nous nous dirigeâmes vers Liège en passant à la porte de Malines et de Louvain... Liège me parut fort pittoresque. Jusque-là, toute la partie de la Belgique que nous avons traversée, nous avait semblé plate : ici c'était tout différent : nous avions devant nous des coteaux élevés, des vallées profondes, une grande variété de paysages charmants. Comme le lieu le plus favorable pour juger Liège, on nous avait signalé le jardin d'un café nommé *Belle vue*. Nous y allâmes, et de ce point qui domine la ville et les campagnes environnantes, nous eûmes un de ces panoramas qui ravissent le voyageur en le récompensant de ses fatigues....

» Les deux principales églises de Liège étaient en réparation : nous avons trouvé sur toute notre route une foule d'églises dans cet état. C'est une preuve que si, pendant trop longtemps, on a beaucoup négligé l'architecture religieuse, on s'en occupe au-

jourd'hui partout avec le plus grand zèle. La restauration de ces monuments se fait avec infiniment de goût et en leur conservant le caractère des siècles où ils ont été construits. C'est là, à mes yeux, un des plus heureux symptômes de notre époque. Il est impossible de s'occuper avec tant d'ardeur de monuments religieux, même sous le rapport de l'art, sans s'occuper aussi de la foi qui en est réellement l'âme et la vie.

» Liège a un boulevard fait en forme de jardin anglais bordé de maisons généralement élégantes et gracieuses. C'est là, dans une espèce de petite villa fort gentille que j'ai visité une des victimes du 2 décembre, M. Baze, ancien questeur de l'Assemblée législative, un de ces hommes trop rares dans notre siècle, qui préfèrent l'honneur aux honneurs. Ça été un vrai bonheur pour moi de causer avec M. Baze de tant de souvenirs, de tant de faits, de tant de craintes et d'espérances sur l'appréciation desquels nous nous sommes trouvés en parfaite harmonie de sentiments et d'idées.

» Après avoir passé un jour à Liège, nous sommes partis pour Aix-la-Chapelle....

» Aix-la-Chapelle, qui a été autrefois la résidence favorite de Charlemagne, a, depuis, bien dégénéré de son importance. La seule chose à peu près que nous y avons admirée, c'est son église : elle est excessivement curieuse autant par son antiquité et les grands souvenirs qui s'y rattachent que par sa construction. Il y a, au milieu de cette église, une coupole d'une

très-grande hardiesse, et qui produit un effet magique. Sous cette coupole est une immense pierre tombale en marbre sur laquelle on lit ces mots : *Carolo Magno*. C'est sous cette pierre, en effet, et dans ce lieu qu'a reposé, pendant plusieurs siècles, le roi qui a été proclamé le plus grand homme de l'ère chrétienne. Dans la sacristie, on montre, au milieu d'une foule de reliques, le crane et l'un des bras de Charlemagne. Quel spectacle ! Qui ne serait ému dans un pareil lieu en voyant de telles choses, en les touchant de sa main !... Ah ! que ceux qui reprochent au catholicisme le culte des reliques viennent là, et ils comprendront qu'il peut y avoir dans des ossements, tout froids, tout poudreux qu'ils sont, une vertu qui chauffe, qui électrise les âmes !

» Charlemagne n'était pas moins géant au physique qu'au moral. Le prêtre qui nous a montré les reliques contenues dans le trésor de la sacristie, nous a assuré qu'en mesurant les ossements qui restent de ce roi, et en établissant des proportions semblables à celles dont s'est servi Cuvier pour rétablir les races anté-diluviennes, on arrive à cette conséquence que Charlemagne avait 7 pieds 2 pouces....

» D'Aix-la-Chapelle, le chemin de fer nous a conduits rapidement à Cologne, où nous avons visité la cathédrale et plusieurs autres églises. Deux d'entre elles m'ont vivement impressionné, moins par leur architecture que par les événements qu'elles rappellent. C'est d'abord Saint-Géréon. Toute cette église, surtout le chœur est tapissée des ossements

de Saint-Géréon et des martyrs de la légion thébaine. On voit là des centaines de têtes qu'on assure avoir appartenu à ces glorieux soldats.

» L'église de Sainte-Ursule présente un spectacle analogue : là aussi des murailles revêtues d'ossements et de têtes. Ce sont Sainte-Ursule et les onze mille Vierges.

» Mais j'arrive à la cathédrale : quel monument ! Dès l'entrée, vous êtes frappé à la vue de cette multitude de colonnes qui s'élèvent dans les airs à une hauteur prodigieuse et se croisent comme les rameaux d'une antique forêt ! Chacune de ces colonnes a une grande circonférence, mais son élévation lui donne toutes les apparences d'une extrême légèreté, surtout dans le chœur, seule partie qui soit achevée. Il y a là aussi des vitraux parmi lesquels j'ai particulièrement admiré quelques fenêtres données par le roi de Bavière. Ce sont de magnifiques tableaux : on n' imagine rien au delà de cette richesse de dessin et de coloris.

» On sait que cette église commencée en 1248 et à laquelle on travaillait encore en 1499, a été négligée pendant plusieurs siècles. Les travaux en ont été repris il y a une dizaine d'années, et on les continue depuis avec une assez grande activité. Le roi de Prusse, quoique protestant, y consacre, nous a-t-on dit, 600,000 francs par année. On espère avoir fini dans dix ou douze ans. Alors, cette cathédrale, sera à toutes les églises gothiques de la chrétienté ce que Saint-Pierre de Rome est aux églises de la Renais-

sance; c'est-à-dire que jamais rien de si beau en architecture ne se sera vu sous le ciel.

» J'ai entendu, le dimanche 3 juillet, avec mes compagnons de voyage, une grand'messe admirablement chantée dans le chœur de cette cathédrale. C'est une messe que je n'oublierai de ma vie. Ces chants si graves et si purs qui remplissaient l'église et semblaient monter au ciel; ce clergé si nombreux et si recueilli; ce concours immense de fidèles, la voix sonore et accentuée du célébrant, tout cela formait un ensemble saisissant, et qui devait toucher d'autant plus que nous étions là, dans une de ces provinces Rhénanes, gouvernées par un roi non catholique. Dans d'autres temps un roi protestant eût persécuté notre culte; aujourd'hui, celui-ci le laisse libre, le favorise et contribue même à lui ériger le plus beau monument qui lui aura jamais été consacré. N'y a-t-il point là quelque chose de merveilleux, et de bien propre à augmenter les espérances de ceux qui croient au triomphe prochain de notre divine Religion.

» Le 4 juillet, à midi, nous nous sommes embarqués sur un bateau à vapeur hollandais pour remonter le Rhin. D'abord, le Rhin n'a de bien remarquable que sa largeur réellement très-grande, mais à quatre ou cinq lieues de Cologne commence une immense série de montagnes et de coteaux de différentes élévations, groupés de la manière la plus pittoresque. Nulle part on ne trouve un aussi grand nombre de ces châteaux du Moyen-Age, la plupart

en ruine, mais, cependant, assez bien conservés pour frapper vivement l'imagination. Qu'étaient donc ces hommes qui allaient ainsi se percher sur le sommet des montagnes en apparence inaccessibles? Qu'allaient-ils faire sur ces hauteurs? Était-ce pour guetter les bâtiments chargés de marchandises qui descendaient ou remontaient le fleuve, et en faire leur proie? Était-ce pour mieux se défendre eux-mêmes en ces temps où la guerre était devenue l'état normal de la société? Je ne sais: ce qu'il y a de bien certain c'est que ces débris d'un autre âge, d'une civilisation toute différente de la nôtre excitent un intérêt particulier, et qui porte à la rêverie. Par la foule de conjectures auxquelles ils se prêtent, ils charment comme tout ce qui est vague et mystérieux. Il est impossible en les voyant, surtout à cette heure indécise qui n'est pas encore la nuit et n'est plus le jour; il est impossible de ne pas rêver de guerriers farouches, de femmes charmantes, de fantômes funèbres. Aussi que d'histoires dramatiques sur les châteaux des bords du Rhin!

» Nous arrivâmes à Coblenz vers huit heures du soir. Quoique ce ne soit qu'une ville de 16 à 18 mille âmes, elle nous a paru plus forte qu'Aix-la-Chapelle, Cologne et Dusseldorf. Sa situation est très-heureuse entre le Rhin et la Moselle: en face la ville et la forteresse d'Ehrenbreitstein avec lesquelles elle communique par un pont de bateaux. Cette forteresse se compose d'une foule de bastions et de tours qui s'élèvent à une grande hauteur.

» Une situation comme celle de Coblenz, avec ses deux fleuves et les montagnes qui dominent les deux rives du Rhin, fait supposer des promenades délicieuses. Elles le sont en effet. Nous en avons fait une à la Chartreuse qui nous a fait comprendre ce que pouvaient être les autres. Dans la soirée consacrée à cette promenade, de la place où nous étions assis pour jouir d'un horizon immense, nous entendîmes au loin des chants répétés en chœur avec un bruit de pas cadencés. C'était une escouade de soldats qui rentraient en ville après avoir été en détachement. Cette scène se reproduisit plusieurs fois, et nous fit toujours le même plaisir.

» Mais voici que tout à coup parviennent à nos oreilles des chants d'un caractère plus grave, plus mesuré, et dans lesquels il est facile de distinguer l'accent de la prière. Ces chants religieux s'élevaient de la plaine qui était à nos pieds, mais à une assez grande distance de nous; nos yeux guidés par nos oreilles aperçurent bientôt une petite chapelle au milieu des champs, et autour de cette chapelle, trop exigüe pour contenir les fidèles, une foule d'hommes et de femmes agenouillés. Nous dirigeâmes nos pas de ce côté, et nous éprouvâmes une jouissance pleine de douceur en mêlant un instant nos prières à celles de cette bonne population rurale. On parlait allemand, langue qu'aucun de nous ne connaissait; cependant nous restâmes convaincus qu'on récitait le chapelet ou le rosaire en l'accompagnant de temps à autre de cantiques. C'était un spectacle tou-

chant. Le prêtre paraissait mettre beaucoup d'âme et de chaleur dans la récitation des prières qui trop souvent sont faites avec une certaine langueur machinale. L'assistance se mettait au diapason de l'officiant.

» Nous nous rappelâmes que Coblenz avait été le premier rendez-vous de l'émigration; que c'est de là que sont datés les premiers manifestes contre-révolutionnaires de nos princes. Il était naturel à des français, à des enfants d'émigrés de chercher à découvrir quelques traces de ceux qui étaient venus dans ces mêmes lieux, il y a environ soixante ans, les uns pour fuir, les autres pour combattre cette terrible révolution qui a laissé partout des traces si profondes. Nous demandâmes donc à une foule de personnes où avaient demeuré les princes de la maison de Bourbon pendant leur séjour à Coblenz. Nous les eussions interrogés sur quelque point fort obscur de l'histoire des Assyriens ou des Carthaginois que nos bons Allemands n'y auraient point paru plus étrangers. Qu'on se rappelle ce qu'était Coblenz en 1790 et 91 : ce mot était alors dans toutes les bouches en France et hors de France, prononcé par les uns avec amour, par les autres avec fureur. La chose la plus extraordinaire alors eût été de trouver des hommes appartenant à la civilisation européenne qui n'en parlissent pas, ou qui en parlissent avec indifférence. Cependant voilà où en sont venues les choses : le monde a fait un pas, et aujourd'hui le rôle qu'a joué Coblenz à cette époque est oublié à Coblenz même. D'autres événements, d'autres intérêts sont venus ba-

layer de la mémoire des enfants des événements et des intérêts qui avaient si vivement occupé, si vivement passionné les pères. Ainsi va le monde avec son flux et son reflux ; mer tour-à-tour agitée et calme qui, après avoir porté avec orgueil un vaisseau tout brillant de ses drapeaux et de ses banderoles, s'irrite, ouvre son sein, et l'y engloutit pour toujours !

» 7 Juillet, départ de Coblenz. Nous continuons à remonter le Rhin, et nulle part les bords de ce fleuve ne nous ont paru aussi beaux. Notre admiration déjà si grande les premiers jours, redouble en quelques sorte : c'est à chaque instant de notre part des cris d'enthousiasme qui nous sont arrachés par la vue de ces montagnes superposées les unes aux autres. Souvent, on se croirait sur un lac fermé de toutes parts et qui change à chaque mouvement du bateau, illusion produite par les sinuosités du fleuve. On est étonné du nombre de belles ruines que l'on trouve sur les deux rives. Ordinairement le château se montre au sommet d'une montagne autour de laquelle on n'aperçoit aucune habitation ; mais quelquefois une petite ville ou un simple village rampe à ses pieds comme l'humble vassal aux pieds de son maître. Du reste, cette image, qui pouvait être juste autrefois, n'est plus aujourd'hui de saison, car le château est dans la poussière, le château ne montre que des débris tandis que la petite ville ou le village a je ne sais quoi de riant et de gracieux qui atteste un état plein de vie, une situation progressive... »

XXXIII

Les pages s'accumulent et nous devons nous arrêter pour donner place à une autre relation plus récente, une relation que notre cher voyageur écrivait à l'âge de soixante-huit ans. Il était alors à Enghien-les-Bains, et la description qu'il fait de tout ce qu'il voit n'annonce, chez lui, aucun déclin dans cette faculté de l'admiration qui est, ici-bas, comme un avant goût des joies célestes.

« 9 Juillet 1859.

» Nous n'avons pas ici, mon cher V..., le grandiose des Pyrénées ou des Alpes, mais quelle délicieuse vallée !... Il y a d'abord comme principal ornement de la contrée une pièce d'eau très-considérable que nos pères, qui donnaient de petits noms à de grandes choses, appelaient tout simplement l'étang de Saint-Gratien, et que la génération actuelle beaucoup moins modeste, nomme, avec un peu d'emphase peut-être, le lac d'Enghien. Etang ou lac, peu importe. J'ai couru le monde, j'ai vu des pays charmants, et je

n'ai pas rencontré encore un coin de terre aussi varié que celui-ci. Cette pièce d'eau, quelque dénomination qu'on lui donne, est entourée des habitations les plus gracieuses qui se puissent imaginer. J'en ai déjà fait deux fois le tour dans mes promenades du soir, et je ne me lasse pas d'admirer les formes plus ou moins pittoresques données et aux maisons et aux parcs formant la ceinture du lac. Chaque propriétaire, au lieu de se cacher derrière des murs élevés et des portes impénétrables, a le bon goût de laisser le public jouir de toutes les élégances déployées autour de lui, au moyen de vastes grilles de fer qui permettent de tout voir et même quelquefois d'entrer. Oui, vraiment, il y en a plusieurs qui poussent la complaisance pour le public jusqu'à laisser ouvertes les portes de leurs parcs. Là, passent tour à tour sous vos yeux tous les styles d'architecture depuis le modeste chalet jusqu'au majestueux château gothique à tourelles et à machicoulis. Partout des pelouses de la plus belle verdure avec des allées sinueuses aux contours les plus gracieux. Et puis, quelle richesse de végétation dans les massifs d'arbres et de fleurs qu'on a prodigués sur ces magnifiques gazons ! Le lac qui est décoré de quelques îles fait pour chacune de ces *villas* un point de vue enchanteur. Une foule de canots qui le sillonnent dans tous les sens, des troupeaux de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques lui donnent une animation, un air de vie qui ajoutent encore à sa beauté naturelle. Il faut à peu près une

heure pour faire le tour dont je parle, mais je vous demande s'il est possible d'imaginer une promenade plus agréable.

» Jusqu'ici je ne vous ai parlé que du lac et de sa brillante ceinture de *villas*, parce que c'est ce qui charme le plus les regards toujours lents à s'en détacher. Cependant, si vous avez le courage de tourner les yeux ailleurs, vous voyez s'élever à peu de distance de vous un coteau couvert de villes, de villages, de châteaux plus ou moins célèbres. C'est Montmorency avec l'ermitage de Jean-Jacques ; c'est Eaubonne où demeurerait madame d'Houdetot, son amie ; c'est Epinay qui porte le nom d'une autre de ses bienfaitrices ; c'est Andilly, ancienne demeure de ces Arnaud qui ont joué un si grand rôle sous Louis XIV ; c'est saint Gratien où s'était retiré pour vivre dans la retraite le sage Catinat ; c'est saint Leu où a péri (vous savez de quelle manière) le dernier des Condé. Mais je n'en finirais pas si je voulais faire une simple nomenclature de tout ce qui donne de l'intérêt aux lieux où je suis, et qu'une circonstance particulière de ma vie embellit encore pour moi.

» J'ai fait au mois de septembre 1812, avec un de mes camarades de droit, neveu du célèbre abbé Fraysinoux, une promenade à pied dans le pays où je me trouve aujourd'hui. Je ne saurais vous dire à quel point tout est changé, les lieux et les hommes, moi tout d'abord, car, à cette époque, j'étais enthousiaste de Rousseau ; non pas, bien entendu, de l'écrivain irréligieux ; mais du sentimental auteur de la *Nou-*

velle Héloïse dont je savais nombre de pages par cœur, tant elles m'avaient remué. Pauvre jeunesse, comme elle est sotté ! comme elle se laisse séduire par de belles phrases ! Aujourd'hui l'homme *sensible* qui mettait à l'hospice ses propres enfants me paraît presque aussi ridicule, aussi condamnable que l'écrivain impie m'a toujours été odieux.

» Quant aux lieux, voici la différence. Dans cette promenade de 1812, je me suis assis à peu près une heure sur les bords du lac : je ne me souviens pas d'avoir vu ni une seule maison, ni un seul arbre dans ces mêmes campagnes qui sont devenues aujourd'hui de véritables jardins d'Armide. C'était nu, complètement nu, et, cependant, je contemplais ce lac avec un plaisir infini. Qu'est-ce qui lui donnait tant de charme à mes yeux ? C'est uniquement le souvenir de tout ce qui s'était passé sur ses bords, dans son voisinage ; c'est la vénération que j'avais pour Catinat ; c'est plus que tout cela, l'imagination que l'on a à vingt ans, l'imagination nous faisant alors voir et sentir une foule de choses qui ne disent rien à un homme plus avancé dans la vie.

» Aujourd'hui, en voyant ces magnifiques créations dont plusieurs sont déjà anciennes ; en voyant surtout ces grands arbres qui donnent une ombre si épaisse là où je ne trouvais autrefois que de l'herbe, des joncs, de la fougère, il est difficile que je me défende d'une réflexion moitié triste, moitié riante : C'est que l'homme qui a vu tant de métamorphoses est vieux, et que bientôt sonnera pour lui

l'heure d'aller admirer d'autres paysages, d'autres horizons encore bien plus brillants que ceux-ci. »

L'heure de l'adieu, prévue ici avec moins de chagrin que de douceur, nous devons l'entendre sonner vingt mois plus tard, après une maladie de courte durée et sans grandes souffrances. Ce que notre ami redoutait de la vieillesse, c'était les infirmités, et la bonté du ciel ne le soumit point à cette rude épreuve. Ni son corps, ni son esprit ne connurent les affaissements, les langueurs, avant-coureurs de la mort, et qui font ordinairement de l'âge avancé un déclin pénible. Si nous pouvions oublier la perte prématurée de sa compagne, séparation douloureuse et l'unique malheur de sa vie, nous dirions qu'il fut heureux comme il fut bon, toujours, partout, jusqu'à la fin.

Oui, il fut heureux ! — heureux dans ses voyages où son cœur débordait d'admiration ; heureux dans sa maison qu'il retrouvait avec joie, au risque, disait-il en riant quand on lui parlait de réparations urgentes que sa discrétion reculait à demander ; au risque de tomber un beau matin dans sa cave ou de se voir un jour écraser la tête par une poutre de la charpente. Au retour de chacune de ses excursions, sa dernière épitre était comme un hymne d'amour, à sa tranquille retraite de la Villeneuve. ceci mérite une citation : les hommes contents de leur sort sont si rares !

Je choisis une lettre écrite de Paris, après une visite à la grande exposition de 1855.

« Je touche, mon cher poète, au terme de mon séjour à Paris. Nous partons le 26, et le bateau à vapeur du Havre à Morlaix, va vous ramener toute une colonie d'exilés volontaires. La vue des clochers de Saint-Martin, et de Saint-Melaine ne fera certes pas sur nous la même impression que sur le brave général Le Flo, ce véritable exilé, lorsqu'enfin il lui sera permis de les revoir après une si longue et si douloureuse absence : cependant je suis bien persuadé que tous nous les saluerons avec un certain plaisir. Pour ce qui me regarde personnellement, quelques courtes et quelque agréables qu'aient pu être mes nombreuses excursions, je suis toujours rentré avec bonheur dans mon petit ermitage où je me trouve, néanmoins, bien seul. Mais que voulez-vous ? l'habitude, les souvenirs, quelques amis que j'ai l'avantage d'y voir de temps en temps, mes livres que je regarde aussi comme de bien bons amis, d'autant plus sûrs que ceux-là ne se refroidissent jamais et qu'ils vous restent fidèles, jusqu'à la cécité toutefois, et Dieu me préserve de cette épreuve ; le repos toujours agréable à ma paresse, et qui me sourit encore davantage aujourd'hui que le poids des années me fait sentir que je ne suis plus infatigable comme autrefois ; mon jardinet si frais, si riant où j'ai le plaisir de faire des lieues entières en pantouffles, chose inappréciable pour un homme qui a des cors aux pieds ; un entourage de deux excellentes domestiques qui me témoignent beaucoup d'attachement et pour lesquelles j'en éprouve

aussi ; tout cela ne laisse pas que d'avoir un certain charme qui me dédommagera amplement de toutes les merveilles que j'ai en ce moment sous les yeux. »

Une pensée de Pindare me revient à l'esprit en copiant ce fragment de lettre : « Etre enfant avec les enfants, disait le poète grec ; être homme avec les hommes, vieux avec les vieillards ; se proportionner aux trois âges de la vie humaine ; c'est le secret de plaire à tous ; et, cependant, il y a, pour les mortels, une quatrième condition de bonheur plus difficile : s'accommoder de sa fortune présente. »

XXXIV

Modéré dans ses désirs, et préservé de la satiété par sa prudence, le philosophe morlaisien avait donc trouvé à la fois la vie méritoire et la vie heureuse. Est-ce à dire pourtant que des préoccupations affligeantes ne le tourmentaient jamais ? Non, sans doute, car une âme vraiment chrétienne n'a point pour les peines d'autrui le secret de l'indifférence. Qui de nous, d'ailleurs, en dehors des chagrins privés, n'a eu dans ces derniers temps, à gémir sur des malheurs d'une autre nature ? M. de Keranflech voyait de loin ces malheurs, — niés, méconnus par un grand nombre à leur origine, — et il les déplorait tous les jours. Témoin de la joie des parisiens, le 25 juin 1859, à la nouvelle de la victoire de Solferino, il pensait lui aux torrents de sang versés pour acheter cette victoire, aux milliers de cadavres encombrant le champ de bataille, aux cris, aux gémissements des blessés, aux inquiétudes, aux pleurs de tant de familles en deuil, et il écrivait avec moins d'orgueil que d'amertume : « J'admire autant que personne l'héroïsme de nos soldats, mais, hélas ! à quoi serviront nos succès au delà des Alpes ? A raviver partout l'esprit révolutionnaire. »

On sait aujourd'hui si de pareilles craintes étaient sans fondement.

Il serait inutile de revenir ici, après tant de voix éloquentes, sur des questions suffisamment éclairées pour tous les vrais catholiques, unanimes dans leur douleur et aussi dans leur indignation. Le simple soldat de l'ordre, comme notre ami se nommait lui-même, suivait particulièrement dans leurs protestations courageuses Mgr. l'Evêque d'Orléans, MM. de Montalembert et de Falloux. Avec ces noms glorieux, les entretiens de l'ermitage, ordinairement si paisibles, prenaient une animation toute nouvelle. C'était pour le cabinet de travail qui bientôt devait rester vide, ce qu'on a vu tant de fois : une clarté plus vive au moment où la lumière va s'éteindre.

Le séjour de M. de Keranflech à Enghien, en 1859, avait été décidé à la suite d'une opération peu importante, nécessitée par un embarras du larynx. L'année suivante, l'espoir d'une guérison plus complète amena un autre séjour de quelques semaines aux eaux de Pierrefonds, d'où le voyageur nous revint, à la fin de juillet, rayonnant de santé. Plus de quatre mois s'écoulèrent dans la sécurité la plus complète, et vers le milieu de décembre, un rhume, en apparence fort léger, n'éveilla nullement notre attention. Le jour de Noël, cependant, le mal avait fait de rapides progrès : la voix de notre ami était couverte, sa parole embarrassée, ses yeux abattus. Du reste, il attendait le médecin très-patiemment. — Cela ne presse pas, disait-il. — Je pensais, au con-

traire que cela pressait beaucoup, et je fis part au docteur que je rencontrai, en sortant, à la porte même, de mes observations pleines d'inquiétude.

Huit jours s'écoulèrent avec des alternatives de craintes et d'espérances. Le médecin redoutait les visites nombreuses, mais la chambre du malade resta ouverte pour trois ou quatre parents et autant d'amis. A ce double titre, M. James Mège s'établit au chevet de son cousin, et ce dernier lui parla tout d'abord de la probabilité de sa fin prochaine. — Il faut y penser, continua M. de Keranflech, et véritablement en voyant ce qui se passe aujourd'hui dans le monde comme en songeant aux éventualités de l'avenir, on se décourage de la vie. D'un autre côté, je me crois bien préparé à la mort en ce moment. Croyez-moi, laissons faire le maître de la vie et de la mort, et soyons prêts à bénir tout ce qu'il nous donne.

Plusieurs d'entre nous vinrent s'offrir pour le veiller, mais il s'y refusa, ne voulant, hors de sa maison, déranger personne. Un sentiment trop exclusif des droits d'un bon serviteur le portait à n'accorder à l'amitié aucun partage dans les soins, d'ailleurs intelligents et dévoués que lui rendaient ses deux fidèles domestiques. L'une d'elles ne quittait jamais sa chambre, tandis que l'autre, la bonne Marie-Louise, retenue souvent ailleurs pour des services non moins importants, allait et venait, les yeux pleins de larmes, les lèvres murmurant des prières. La pauvre Eulalie priaît également avec le malade, et ce n'est pas chose à dédaigner, suivant nous, que les dernières paroles

échangées entre une pieuse fille élevée par des sœurs de charité et l'homme de bien qu'elle appelait son maître. Celui-ci se montrait confiant dans les mérites de la croix, et, néanmoins, il avait besoin qu'une âme ingénue comme la sienne vint calmer parfois les doutes qu'une humilité profonde présentait à son esprit.

« — Je ne crois pas avoir fait beaucoup de mal, disait-il; mais j'ai fait si peu de bien ! »

Et le meuble de son salon qui, assurément, n'avait rien de trop somptueux, le préoccupait d'une manière pénible :

« — Pourquoi ce luxe ? Non, non, rien de cela n'était nécessaire !

» — Oubliez-vous donc les ouvriers et les marchands qui, pour vivre, ont besoin de travailler et de vendre ? répondait sagement Eulalie. N'ayez aucune inquiétude : quand vous monterez vers le ciel, tous les pauvres que vous avez secourus viendront à votre rencontre pour vous présenter au bon Dieu. »

Le mourant s'attendrissait : « — Oui, reprenait-il Dieu n'est que bonté et miséricorde ! Je vois ma place, seulement je ne sais pas encore quand je l'aurai. »

Puis, il s'unissait d'intention et par quelques mots prononcés d'une voix étouffée, aux oraisons que lui récitait l'élève des filles de saint Vincent de Paul. « — Mon Dieu, murmurait-il, que vous êtes bon de me faire souffrir quelque chose pour expier mes fautes. » — Ainsi s'écoulaient les heures, pleines de suavité dans leur tristesse.

Je ne puis m'empêcher de croire que la dernière

communion d'un homme juste est encore plus agréable au ciel que la première communion d'un enfant chrétien. Quelle que soit la pureté de l'enfant, qui de nous, en le voyant si pieux, si recueilli, écarte entièrement la pensée des combats de l'avenir et des lendemains infidèles? Pour le mourant, les chutes sont dans le passé, et l'on n'a plus devant soi avec les grâces du pardon que l'innocence à jamais rendue et l'éternelle béatitude. Ces réflexions, je ne pouvais m'empêcher de les faire dans la matinée du 1^{er} janvier, en assistant, seul avec M. Mège et les domestiques, à la communion de M. de Keranflech. M. l'abbé Guéguennou, recteur de Saint-Martin, avait voulu porter lui-même le saint viatique, et ses exhortations comme l'action de grâce du confesseur, M. l'abbé Sévézen, ranimaient encore la foi du malade, dont les yeux brillaient d'une joie toute céleste. La cérémonie terminée, nous approchâmes du lit, M. Mège et moi. Je hasardai d'une voix tremblante un mot d'espérance en faisant allusion aux guérissons si nombreuses rapportées dans l'Evangile, et celui qui n'eut jamais pour moi que des consolations, répondit avec le plus doux sourire : — J'espère aussi ! — Maintenant, repris-je, n'oublions pas qu'une année nouvelle commence aujourd'hui, et que je suis venu exprès, ce matin, pour vous adresser les vœux d'un cœur bien sincère. Vous me permettez, n'est-ce pas, de vous embrasser ? — Comment, si je le permets ! — Et notre ami m'embrassa lui-même avec effusion.

Que n'aurait-on pas à dire sur ces vœux de nouvel an pour l'homme qui n'a plus que quelques heures à compter !

J'insistai pour obtenir l'autorisation de veiller la nuit suivante; sa réponse demeura la même :

— Non, votre ami M. Lemière s'est proposé comme vous ; mais il est inutile de vous fatiguer.

Ce refus m'affligea, et ma peine devait augmenter le soir, en apprenant que, d'après la déclaration des médecins, la nuit qui venait serait la dernière. Je retournai à la Villeneuve où je ne vis, cette fois, que les domestiques effrayées à l'idée de se trouver seules avec le malade, qui ne parlait plus qu'avec une extrême difficulté. Elle me dirent que ni M. Mège, ni madame de Lausanne, sœur de madame de Keranflech, ni aucun autre parent ou ami n'avait été plus heureux que moi dans ses offres de service. Une heure après, pourtant, l'abbé Sévézen trouva moyen de tout concilier en déclarant qu'il ne quitterait point la maison, et en nous invitant M. Lemière et moi à nous cacher dans ce cabinet d'études où nous avions passé tous les deux de si agréables moments.

Quelle nuit ! — Nous n'étions séparés du lit d'agonie que par le salon dont nous avions laissé la porte ouverte pour mieux entendre. — La voix grave du prêtre, les prières d'Eulalie, la respiration pénible du malade venaient jusqu'à nous, et nos alarmes excitées par le moindre bruit, nous conduisaient à chaque instant plus près de la chambre où

nous n'osions pas encore pénétrer. Une heure sonna : la fin approchait rapidement, et alors le confesseur, disposa tout pour accorder au mourant les dernières consolations religieuses. Ici, qu'on ne me demande point de détails. A genoux derrière le panneau du lit, et la tête cachée dans les mains, je pleurais trop abondamment pour trouver aujourd'hui après si peu de temps écoulé, le courage de rien décrire.

J'avais été nommé plusieurs fois pendant la nuit, et le bon abbé, sans se préoccuper davantage de l'impression que pouvait faire notre présence ignorée encore, nous fit signe de nous montrer.

— Vous avez là deux amis, dit-il, qui prient pour vous, et se recommandent aussi à vos prières avec leurs familles.

Un regard affectueux nous accueillit, et je gardai entre les miennes la main que j'avais pressée si souvent.

L'agonisant parlait et priait, mais un petit nombre de mots parvenaient distinctement à notre oreille. Le prêtre, habitué à tendre l'épaule à toutes les croix pesant sur ses frères, s'identifiait sans peine à la situation du chrétien qu'il exhortait :

« — Seigneur, disait-il d'abord en lui rappelant d'un mot l'histoire de Lazare ; celui que vous aimez est bien malade, hâtez-vous de le secourir. »

Puis il ajoutait, parlant toujours pour le mourant :

« — Mon père, ma mère, ma femme, vous tous que j'ai perdus et que je regrettais, je vais vous retrouver dans le ciel. »

Et encore :

« — Sainte Vierge, priez pour moi et pour tous ceux qui me sont chers ! »

Au moment où le prêtre achevait ces mots, *tous ceux qui me sont chers*, la pauvre main trempée de sueur que je n'avais point quittée, serra la mienne avec une éloquente énergie. Oh ! oui, je le savais bien sans ce dernier témoignage si précieux pourtant, j'étais de ceux qu'il aimait le plus !

M. Mège n'avait consenti à se retirer le soir qu'après la promesse formelle que si l'état du malade empirait, nous le ferions immédiatement avertir. Il accourut donc, et partagea toutes les douleurs et toutes les consolations qui nous inondaient. En le voyant approcher de son lit, M. de Keranflech le salua vivement par un mouvement de tête amical. Ce qu'il dit, ni M. Mège ni personne ne put le comprendre ; seulement le premier reconnut deux mots, et c'était assez pour tout expliquer entre deux hommes dont les cœurs s'entendaient si bien.

Cependant le prêtre continuait ses invocations touchantes, et le mourant priait toujours avec lui.

« — Confiance ! courage ! disait l'abbé Sévézen ; et présentant aux lèvres de l'agonisant un crucifix maintenant entre mes mains, et sur lequel j'espère exhaler un jour mon dernier souffle : — La croix du Sauveur Jésus ; de Jésus qui va vous récompenser.

— Tout ce que Dieu voudra !... Seigneur ayez pitié de moi, murmurait péniblement le malade.

D'autres fois, le pieux ecclésiastique prenait une

relique de Saint Vincent de Paul placé au chevet du lit : « — L'ami des pauvres, reprenait-il, celui dont vous avez voulu la gloire en cherchant à étendre ses bienfaits. »

Et se souvenant de tout, même des bienheureux patrons de celui qui répondait à ses soins par un regard plein de reconnaissance, il disait aussi : « — Saint Gabriel, saint Michel, saint Yves, mes protecteurs devant Dieu, aidez-moi ! intercédez pour moi ! »

N'y avait-il pas entre ces noms symboles de pureté et de justice ; n'y avait-il pas entre les vertus qu'ils rappelaient et celles de l'homme qui allait mourir une harmonie particulière et providentielle ? La prière favorite de notre ami me revint à la mémoire, et j'en parlai. Le prêtre aussitôt commença le verset chéri :

« *Cor mundum crea in me, Deus....* »

Puissance de la volonté dirigée par un attrait sympathique ! la bouche qui, depuis la veille au matin n'articulait plus qu'avec peine, prononça très-haut, très-distinctement les paroles suivantes : « *Et spiritum rectum innova in visceribus meis.* »

L'épreuve se renouvela ainsi plusieurs fois jusqu'à cinq heures.

Deux femmes d'ouvriers, habitant le voisinage, avaient demandé comme une faveur d'assister à la sainte et paisible mort dont nous étions les témoins. On les fit entrer, et elles s'agenouillèrent avec nous. Peu à peu la respiration haletante s'affaiblit, et ne

laissa plus entendre que les prières du prêtre et les nôtres. Tout-à-coup, un léger mouvement se fit dans la chambre, l'oraison s'arrêta, et nous écoutâmes : sous les rideaux régnait un profond silence... *De profundis*, reprit l'abbé Sévézen, et la prière achevée, il embrassa les trois amis en pleurant.

« — Ne vous y trompez pas, dit-il, c'est de joie que je pleure devant une mort si calme, si douce, si chrétienne ; et maintenant demandons ensemble à Dieu la grâce de finir ainsi.

Il était six heures et demie : le jour commençait à paraître, sombre et froid comme le sont ordinairement les jours de janvier. Nous sortîmes tous les quatre ensemble après avoir embrassé une dernière fois celui que nous ne devons plus revoir en ce monde. Alors en promenant ses regards sur la ville que nous traversions, le prêtre qui n'avait pensé jusque-là qu'aux récompenses éternelles, descendit avec nous, à d'autres considérations : » — Quelle perte, disait-il, pour les riches comme pour les pauvres, car les exemples donnés aux uns valaient au moins les secours donnés aux autres. Ici, les croyances, les principes, les paroles et les actions étaient en parfait accord : c'est beau et c'est rare ! —

XXXV

L'homme de bien avait donc rempli sa tâche, et moi, au moment d'achever une partie de la mienne, celle que m'imposaient l'amitié et la reconnaissance, je ne puis me défendre d'exprimer tout haut un regret. Depuis bientôt cinq mois, j'ai vécu plus que jamais avec le solitaire de la Villeneuve; ses lettres, ses discours, ses moindres notes, recueillis, lus, commentés sans relâche, le rendaient, en quelque sorte, présent sous mon toit; et c'est aujourd'hui seulement, à la dernière page de ce livre, que va commencer entre nous la véritable séparation. Jusqu'à présent, trompé par des entretiens prolongés au-delà du tombeau; des entretiens où le charme de confidences nouvelles venait se joindre à l'enchantement des souvenirs, j'ai moins senti peut-être l'isolement laissé par la mort, qu'un sentiment de respect, je dirai presque d'orgueil à l'étude approfondie d'une existence aussi pure. Ce sentiment, les bruits du dehors si peu faits, en général, pour donner de l'humanité une opinion avantageuse, augmentaient encore sa douceur. Heureux, en effet, heureux celui qui trouve à l'écart une mémoire à

vénérer quand la plupart des fils d'Adam n'ont plus les uns à l'égard des autres ni estime, ni affection, ni confiance.

Et, maintenant, avant de finir, je reviens à mes réflexions sur la nécessité de combattre en nous et autour de nous cette contagion du mépris universel que les événements du jour semblent nous montrer aux différents degrés de l'échelle sociale. Oui, sans doute, la rougeur doit monter au front devant les triomphes du mal, devant les aberrations des multitudes séduites par de honteuses célébrités; oui, nous pouvons être humiliés pour notre époque si favorable à la violation des droits les plus saints, si propice aux machinations de la ruse, aux spoliations, aux coups de main de la violence; mais de cette rougeur honnête et de cette humiliation naturelle, gardons-nous bien de nous laisser entraîner à la négation de toute vertu. A côté des persécuteurs, il y a les persécutés, et souvent, en écoutant les sophistes qui font litière de la vérité, de l'honneur et de la raison, nous oublions trop les voix courageuses demeurées fidèles à l'inspiration du devoir. Celles-ci, il est vrai, sont en petit nombre, et cependant, qu'on y songe, n'en resterait-il qu'une seule que nous trouverions encore avec elle un caractère, une âme digne d'amour et de respect. Le respect! j'ai voulu montrer dans une vie dénuée d'éclat, qui n'a eu la gloire d'aucun sacrifice héroïque, comment on pouvait le pratiquer à l'égard du plus petit d'entre les hommes, et le mériter aussi soi-même par la dignité constante

des moindres actions. Cet exemple, la sphère où Dieu l'a placé le rend plus facile à suivre, et je me figure au bien qu'il m'a fait dans mes défaillances chagrines, que d'autres y puiseront comme moi un enseignement plein d'utilité. Ne séparons point des champions illustres que la sottise insolente poursuit en disant : — Combien sont-ils ! — Ne séparons point tant de justes inconnus, aussi cachés, pour la foule, dans leurs habitudes modestes, que les premiers chrétiens l'étaient dans les catacombes. La misanthropie s'explique beaucoup moins par des qualités supérieures que par des faiblesses, et détourner la vue des nobles choses pour se dispenser de les admirer sera toujours un mauvais calcul. Forcés de croire à l'astuce, à la perfidie, croyons également du moins à la droiture et à la bonté. Conservons la foi, l'amour, l'espérance, non seulement à l'égard de Dieu, mais aussi, dans les mérites de quelques âmes pures destinées peut-être à nous obtenir un lendemain paisible après des jours si troublés. Le vain et dangereux plaisir de l'isolement dans une perfection unique et imaginaire rend petit, faible, malheureux tandis que la foi élève, que l'amour soutient, et que l'espérance console.

15 mai 1861.

FIN.

U N

HOMME DE BIEN

À Monsieur et madame de Blossac,
Hommage de reconnaissante affection

Hippolyte Violan

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Kersanton et de Léon

Document numérisé en 2016